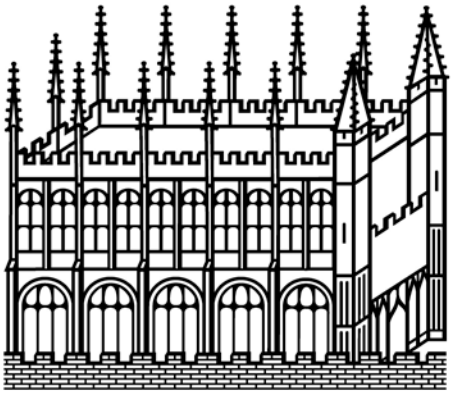

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

H/X 5882 A.1

~~+26 b 35~~

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MÉRY

LA CIRCÉ DE PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. MÉRY

FORMAT GRAND IN-18

L'AME TRANSMISE. . .	1 vol.	UN HOMME HEUREUX. .	1 vol.
UN AMOUR DANS L'AVENIR	1 —	LES JOURNÉES DE TITUS.	1 —
ANDRÉ CHÉNIER. . . .	1 —	LA JUIVE AU VATICAN.	1 —
L'ASSASSINAT.	1 —	UN MARIAGE DE PARIS.	1 —
LE BONNET VERT. . .	1 —	MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.	1 —
LE CARNAVAL DE PARIS.	1 —	MARTHE LA BLANCHISSEUSE.	1 —
LA CHASSE AU CHASTRE.	1 —	MONSIEUR AUGUSTE. . .	1 —
LE CHATEAU DE LA FAVORITE.	1 —	LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.	1 —
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.	1 —	NOUVEAU THÉATRE DE SALON.	1 —
LE CHATEAU VERT. . .	1 —	LES NUITS ANGLAISES.	1 —
LA CIRCÉ DE PARIS. .	1 —	LES NUITS ITALIENNES.	1 —
LA COMTESSE ADRIENNE.	1 —	LES NUITS ESPAGNOLES.	1 —
LA COMTESSE HORTENSIA.	1 —	LES NUITS D'ORIENT. .	1 —
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.	1 —	LE PARADIS TERRESTRE.	1 —
LA COUR D'AMOUR. . .	1 —	POÉSIES INTIMES. . . .	1 —
UN CRIME INCONNU. . .	1 —	RAPHAEL ET LA FORNARINA.	1 —
LES DAMNÉS DE L'INDE.	1 —	SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.	1 —
DEBORA.	1 —	THÉATRE DE SALON. .	1 —
LE DERNIER FANTOME. .	1 —	TRAFALGAR.	1 —
LES DEUX AMAZONES. .	1 —	LE TRANSPORTÉ. . . .	1 —
LA FAMILLE DUERBIER.	1 —	LES UNS ET LES AUTRES.	1 —
LA FLORIDE.	1 —	URSULE.	1 —
HÉVA.	1 —	LA VIE FANTASTIQUE. .	1 —
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.	1 —		

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LA CIRCÉ
DE PARIS

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
—
1877
Droits de reproduction et de traduction réservés

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

DES CIRCÉS

ANCIENNES ET MODERNES

On l'a dit bien avant nous : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Aujourd'hui ce mot est une vérité banale. C'est pourquoi, au début de cette histoire, nous nous voyons obligés de rendre hommage au doyen des poëtes Grecs. Homère a inventé deux grandes choses : les dieux et les romanciers. Béni soit Homère !

Cet illustre père du conte a écrit ses feuilletons avec un chalumeau de la blonde Cérès sur le sable de l'archipel Ionien. Il errait d'île en île, et chaque île devenait un feuilleton. Son imagination n'était jamais en défaut.

Le charme de ses récits donnait la vie à ses rêves et tout le monde croyait à leur réalité.

Les abonnés des Cyclades payaient le romancier aveugle avec une monnaie qui n'a plus cours aujourd'hui chez les écrivains.

A peine avait-on aperçu le mélodieux vieillard que de toutes parts on accourait, et, pour le feuilleton de Polyphème on lui donnait une corbeille de figues de l'Attique, une outre de vin de Crète, une amphore de miel du mont Hybla. On enlevait de ses épaules le vieux manteau qui les couvrait, et on le remplaçait par une laine plus blanche et plus moëlleuse.

C'était le tarif de la rédaction pour les romanciers de l'âge d'or.

Un jour, l'ingénieux rhapsode descendit d'une galère sur le champ où Rhodes s'épanouit au soleil, comme la royale fleur dont elle porte le nom. Les nombreux abonnés vinrent se ranger autour de l'*aveugle* et réclamèrent la suite des aventures d'Ulysse, promise pour le prochain numéro.

Cet empressement du public explique parfaitement pourquoi le roi d'Ithaque n'est rentré dans ses foyers domestiques et n'a retrouvé sa chère Pénélope que dix ans après la chute de Troie.

Les auditeurs du poëte auraient, dix ans encore, suivi les pérégrinations du héros Grec.

Le vieil Homère était fatigué du voyage. Il demanda un répit de quelques heures à la curiosité de ceux qui l'entouraient, promettant de la satisfaire amplement plus tard. Il s'endormit sur les bords de la mer, et, bercé par la mélodie des vagues, il fit, selon son usage, un rêve divin.

A son réveil, il exigea quelques avances de rédaction. On lui apporta aussitôt une grappe de raisins de Corinthe, des gâteaux de pur froment cuits sous la cendre, un rayon de miel ravi aux ruches du mont Hymette, et l'eau claire et limpide puisée à la source voisine dans une coupe de bois.

La première faim apaisée après ce repas frugal et gratuit, le rhapsode publia un feuilleton qui ne fut timbré que par le soleil, *Thymbræus Apollo*.

C'était le rêve inspiré par les doux murmures de la mer Rhodienne, pendant que le poëte oubliait dans un sommeil réparateur les fatigues d'une navigation périlleuse.

Autour du vieillard se pressaient les jeunes gens de Mitylène, de Crète, de Délos, de Rhodes,

si habiles à dénouer la ceinture des Grâces. A son approche ils abandonnaient leurs jeux favoris; les lutteurs aux prises se séparaient, les discoboles renvoyaient la partie commencée, et les troupeaux étaient aveuglement confiés à la garde des molosses de Laconie.

Ces jeunes gens trahissaient leur présence à l'instinct du poëte aveugle par la suavité des parfums qui s'exhalaient de leurs chevelures. Fier des sympathies de son auditoire, Homère rappelait quelques-uns des récits déjà connus et en ajoutait sans cesse de nouveaux. Or, les jeunes Rhodiens étaient depuis longtemps familiers avec le géant Polyphème et la déesse Calypso.

Ce fut alors que l'harmonieux conteur leur dit, pour la première fois, l'histoire merveilleuse et vraie, comme toute fable, l'histoire de l'enchanteresse Circé, mémorable leçon donnée aux hommes et dont les hommes, suivant leur vieille habitude, ont continué à perdre le souvenir depuis quatre mille ans.

Il est vraiment curieux de retrouver sans cesse, sous les voiles transparents de la fiction, dans tous les vieux poëtes, l'admirable sagesse de tous les temps.

Le rhapsode Grec en s'adressant à des imaginations orientales empruntait les couleurs qui pouvaient les séduire et les charmer. Mais il jetait dans les cœurs les préceptes de la vérité éternelle. Toujours et partout des séductions sans nombre ont entouré l'homme acharné à la poursuite d'un but quelconque, et l'en ont détourné.

Par exemple, la magicienne d'Homère a créé une race exceptionnelle de femmes qui me paraissent appartenir au genre *Circé*.

La plus exquise coquetterie, les plus subtiles et les plus adroites préméditations de la conquête ne peuvent donner à une femme l'attrait invincible de la Circé antique, lorsque la nature le refuse. Les fées qui président à la naissance déterminent tout et vous font Circé comme elles vous font poëte ou artiste de génie.

A toutes les grâces naturelles qui se développeront chaque jour, elles ajoutent un charme mystérieux, un pouvoir infernal ou divin qui rayonnent autour de la femme et subjuguent les volontés complaisantes ou rebelles au même degré de fascination.

La nature a du reste été prodigue envers la Circé. Elle lui a largement donné toutes les grâces

qui nous plaisent et nous retiennent. Sa beauté est de celles qu'on peut analyser sans crainte.

Plus l'examen est minutieux et plus on remarque toute la finesse des détails de cette œuvre de prédilection. Toutes les séductions de la femme s'y trouvent, et, pour faire ombre, jamais l'œil n'aperçoit ce qui pourrait repousser et refroidir l'adoration.

A des époques superstitieuses, quand l'homme mettait volontiers à son service des forces surnaturelles, les victimes des Circés expliquaient facilement la cause du prestige dominateur parti du regard d'une femme : on accusait ses enchanteresses de cueillir de la verveine sous une lune maligne, ou d'avoir dans leur gynécée ces herbes et ces plantes vénéneuses qui croissent au bord de l'Euxin :

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena.

Aujourd'hui que tout est en progrès, nous sommes trop éclairés pour admettre, dans nos explications, la pharmacie et l'herbier des amours antiques. Les navires qui nous arrivent de la mer Noire aiment mieux apporter du blé d'Odessa, marchandise fort bien cotée à la Bourse de Marseille, qu'un chargement d'herbes magi-

ques à la consignation des amants malheureux. Aussi nous n'expliquons plus rien.

Quand le hasard, la fatalité ou la Providence, trois mots qui le plus souvent n'en devraient faire qu'un, mettent sur nos pas la Circé, nous subissons le charme, nous tombons infailliblement dans les filets tendus, et, quand nous nous apercevons du pouvoir qui nous tient, toute explication devenant superflue, nous nous contentons de nous laisser dominer, ou, appelant notre force à notre aide, nous tâchons de passer outre.

C'est plus commode et peut-être avons-nous raison.

La physiologie de la Circé ne peut être faite. Quand on l'étudie, elle échappe à l'analyse; ses attraits irritent la méditation. Elle frappe d'ophthalmie les yeux de l'observateur le plus subtil.

Le charme de cette domination ne réside ni dans la couleur des cheveux, ni dans la nuance du teint, ni dans le sourire qui s'épanouit aux lèvres, ni dans le son de la voix, ni dans les qualités de l'esprit et du cœur, ni même dans l'étalage du vice ou le recueillement de la vertu. Tout cela peut y contribuer sans doute, mais ne le détermine pas.

Les deux plus illustres des Circés connues forment un contraste moral et physique à l'appui de cette assertion : nos lecteurs ont déjà deviné que nous parlons de Rhodope et de Pénélope.

L'une était presque noire, l'autre presque blonde. L'une était petite et mignonne à ravir; l'autre avait cette ampleur de formes et cette beauté sévère qui convient à la femme d'un héros.

Rhodope avait bâti une fastueuse pyramide avec les pierres que lui donnaient ses amoureux, et chaque amoureux n'en donnait qu'une.

Pénélope aurait pu bâtir aussi une pyramide par le même procédé; mais elle donnait modestement l'exemple de la foi conjugale; elle broda au lieu de bâtir.

La courtisane égyptienne parlait beaucoup, et ses adorateurs ne pouvaient oublier la douceur de sa voix; Pénélope ne parlait jamais, au contraire, et les nombreux poursuivants de sa main se plaignaient avec aigreur de ce silence.

Enfin, pour en finir avec ce parallèle, la première avait à peine vingt ans, et la seconde comptait après les quarante, puisque son mari passa dix ans sous les murs de Troie et dix autres années à courir les mers. A son retour, il trouva

sa femme entourée de deux cents amoureux au désespoir.

Ainsi la sagesse antique avait deviné les Circés sous toutes les formes; on expliquait le charme des unes par la magie; le charme des autres, on le subissait, mais on ne l'expliquait pas.

A plusieurs siècles de distance, la blonde Hélène et la brune Cléopâtre opéraient les mêmes prodiges, et plus tard encore et toujours, nous en trouverions d'autres aussi célèbres, si nous n'avions d'autre but que de grossir indéfiniment une nomenclature.

Grâces aux nouvelles mœurs introduites par la civilisation moderne, les femmes du genre Circé n'exercent plus parmi nous leur empire que dans des proportions modestes. En tout réformant, nous avons tout rapetissé.

On chercherait vainement aujourd'hui deux cents amoureux, jouant de la lyre ou débitant de galants propos à la table d'une veuve de quarante ans, qui leur ferait la sourde oreille, comme dans le dernier chant de l'Odyssée.

Pour ma part je le regrette, et j'ose regarder cela comme un véritable malheur. Car il pourrait résulter un bien immense aujourd'hui de cette domination, si la femme se décidait à se

servir de son influence souveraine pour renouveler la face du monde. Nous ne pourrions jamais que gagner à un changement.

Les Circés antiques transformaient les hommes en animaux; elles encourageaient toutes les passions brutales, en éteignant toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

Les Circés modernes opéreraient des métamorphoses morales au bénéfice de la société. Dans les infimes conditions actuelles de nos intérieurs domestiques, de beaux résultats peuvent encore être obtenus, si l'histoire que je vais raconter détermine l'imitation.

LA

CIRCÉ DE PARIS

I

L'Ermitage.

Quand on sort de Paris par la barrière de Passy, on est étonné des capricieux méandres que décrivent les courbes gracieuses de la Seine. On dirait que ce fleuve ne quitte la grande ville qu'avec regret, et qu'il s'attarde le plus qu'il peut dans ses environs, avant d'aller se perdre dans les vertes et grasses campagnes de la Normandie.

A droite et à gauche s'arrondissent des collines partout ombragées d'arbres de haute et basse futaie, au flanc desquelles pendent, éparpillées à profusion, de charmantes villas qui n'auraient rien à envier à leurs sœurs, les villas italiennes, si le soleil consentait à les visiter plus souvent.

En entrant dans une de ces maisons de plai-

sance qui font ainsi avancer leurs jardins jusqu'au bord de la rivière, entre Chaillot et le Bas-Meudon, il est facile de deviner qu'une jeune femme l'habite.

Bien plus, par l'observation des petits détails d'intérieur, on peut, sans être doué d'une grande pénétration, établir d'autres conjectures fort raisonnables sur le caractère, les goûts, les habitudes de cette femme.

Rien de vulgaire et de banal ne frappe l'œil. Le jardin n'a pas conservé un seul de ces arbres qui font les délices des parterres bourgeois; on n'y trouve que des fleurs de bonne famille, toutes remarquables ou par l'éclat velouté de leur corolle, ou par la suavité de leurs parfums; les salons et les meubles ont arrondi tous les angles; rien ne choque et ne jure; chaque chose est coquettement et gracieusement posée à sa place, en harmonie avec sa voisine; les tentures réjouissent les yeux et ne les éblouissent pas de l'éclat criard de leurs couleurs; la bibliothèque a des rayons de livres peints, et quand la main, par un mouvement irréfléchi, veut saisir un de ces volumes, elle se trouve heureuse de ne le pouvoir; la volière a de jolis oiseaux empaillés que l'on peut

regarder et qui ne vous agacent pas de leurs cris discordants; le piano est décemment couvert d'un tapis, ce qui vous dispense d'écouter par politesse de la mauvaise musique; les pendules marquent l'heure vraie et ne la sonnent pas; les miroirs et les glaces sont répandus avec une prodigalité qui trahit le sexe du propriétaire, et atteste aussi que son visage n'a rien à redouter de la reproduction.

Tout est propre, coquet, élégant, harmonieux. Le sable dans les allées, les tapis dans les appartements amortissent le bruit des pas. Cette maison est douce et silencieuse comme celle qui l'habite.

Enfin les domestiques semblent avoir sur leurs figures sereines le reflet d'un commandement donné avec la plus mélodieuse et la moins impérieuse des voix.

On comprend que ces gens s'étudient à satisfaire les désirs avant d'être exprimés, et que pour eux servir est devenu tout autant un plaisir qu'une obligation. Avant tout, ils craignent de déplaire, et ce sentiment suffit pour les rendre les modèles des serviteurs.

Cet ermitage appartient à la marquise Thérèse de Sylvabelle, jeune et riche veuve qui s'est retirée du monde, pour réfléchir sur le choix du

genre d'existence qu'elle doit adopter dans sa nouvelle et indépendante position.

L'heure est venue pour elle de prendre une de ces résolutions desquelles dépendent le bonheur et le malheur de toute une vie.

Toute liberté est rendue à la femme; mais aussi toute la responsabilité de sa détermination ne pèse plus que sur elle seule.

Ne soyons donc pas étonnés, si la jeune et spirituelle marquise de Sylvabelle, avant de prendre un parti, a voulu se recueillir loin du monde et du bruit.

Une jeune veuve, qui se retirerait sur la cime des Cordillères ou dans une île déserte de l'Océan du Sud, ne tarderait pas de se voir, les premiers mois du deuil passés, contrariée dans sa solitude par tous les désœuvrés qui courent les contrées lointaines, sous toutes sortes de prétextes, tous plus fallacieux les uns que les autres.

Autour d'elle s'empresseraient bientôt de jeunes déserteurs des expéditions scientifiques, des diplomates en herbe étudiant avec le madrigal la manière la plus adroite de parler en déguisant leur pensée, des galants botanistes en travail d'herborisation, des élèves astronomes envoyés

a l équateur, pour épier le passage de la planète de Vénus, le disque de Jupiter.

Quiconque aurait un prétexte honnête de franchir le seuil se présenterait, et bientôt l'île déserte serait peuplée et un village serait bâti sur la cime neigeuse des Cordillères.

Aux portes de Paris, l'ermitage d'une jolie femme est encore moins respecté. Elle est entourée de gens qui ne demanderaient pas mieux que de transformer les rubans de la robe de deuil en rubans nuptiaux.

Mais au moins a-t-elle la ressource des sociétés civilisées : le concierge et la femme de chambre sont chargés d'inventer les prétextes qui donnent le change aux importuns, et la jeune veuve conserve son indépendance pour ne recevoir que la société qui lui convient.

On ne s'étonnera donc point de rencontrer chez la marquise de Sylvabelle une réunion de jeunes gens charmants, dont l'assiduité annonce un sentiment plus affectueux qu'un simple devoir de politesse. Les jeunes gens rayonnent autour d'une jolie femme comme des courtisans enamourés autour d'une reine, ce qui explique pourquoi les femmes se laissent aller avec tant de charme aux assiduités de ceux qui les entourent.

I

Le Kiosque.

Madame de Sylvabelle recevait ces jeunes et élégants Parisiens, qu'elle appelait ses vieux amis, dans un kiosque élevé sur le mur à l'extrémité du jardin, et madame de Willers, sa tante, femme d'un âge respectable, toujours assise à côté d'elle avec un semblant de broderie à la main, moralisait la situation.

Ce kiosque était une rotonde charmante, comme toutes les autres parties de l'habitation. Mais il était admirablement choisi comme lieu de conversation.

La beauté de madame de Sylvabelle s'y mariait harmonieusement avec la beauté des fleurs répandues à profusion sur les terrasses et dans les plates-bandes, avec le gracieux paysage qui se déroule sur les bords de la rivière.

Dans ces visites faites à l'heure du *lunch*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, la conversation ne sortait jamais des formules habituelles dont le programme est fourni par les journaux.

On faisait tourbillonner à la fois dans le cercle de la conversation l'accident du jour, la cantatrice en vogue, le pianiste du moment, le succès dramatique de la veille, le candidat de l'Institut, mademoiselle Rose Chéri, les nuances des étoffes en faveur, la forme des chapeaux, le lauréat quadrupède de l'Hippodrome, le dernier bon mot de la chambre des Députés.

Jamais la légèreté de ces entretiens ne sortait des banalités de l'heure présente; jamais, à propos d'art et de littérature, on ne s'élançait vers les hauts sommets de l'hestétique sentimentale.

Une crainte fort naturelle retenait tous ces jeunes hommes devant madame de Sylvabelle; ils redoutaient la moindre allusion qui aurait pu blesser la jolie veuve et porter un coup fatal à leurs intérêts dissimulés.

Et cependant, parmi ces brillants causeurs, c'était une joûte à armes courtoises, un assaut général d'esprit livré pour la conquête d'un sourire.

Parmi ces concurrents, c'était à qui mettrait plus d'entrain dans sa verve, plus de grâce dans sa diction, à qui assaisonnerait de sel plus attique ses bons mots, à qui aurait la répartie plus prompte, et celui d'entre eux qui voyait s'épanouir le visage adoré avait une extase divine et sentait luire à son front la couronne du bonheur. Aussi ne s'apercevait-il pas des traits qui se contractaient sur la figure de ses voisins.

Car, chaque jour, après ces conversations, si quelques-uns quittaient, l'âme heureuse, l'ermitage de madame de Sylvabelle, il y avait aussi bien des secrètes amertumes emportées vers Paris au vol du cheval!

Les adorateurs infortunés qu'avait attirés le charme indéfinissable de la jeune marquise, et qui venaient chaque jour figurer, comme comparses, à la réception de la belle veuve, s'en retournaient le désespoir au cœur.

Pour eux, la satisfaction de l'esprit n'avait jamais un sourire. Ils craignaient de descendre dans cette lice, ouverte cependant à tous; en mesurant leurs forces et leurs ressources et les comparant à celles de leurs compagnons de servage, ils sentaient leur insuffisance et se condamnaient à une prudente retenue.

Leur silence du moins ne leur interdisait point tout espoir, et ils se cramponnaient à toute chance qui, même dans un lointain fort éloigné, pouvait faire luire quelque promesse aventurée de bonheur.

Mais quand, vaincus sans avoir pris part au combat, humiliés d'une défaite qu'ils n'avaient point cherchée et qu'ils étaient obligés de subir, ils quittaient la retraite de la moderne Circé ; un crêpe funèbre semblait couvrir, sur leur route, tout ce qui fait la joie des yeux un soir d'été, dans les derniers rayons du soleil : la fraîcheur veloutée des arbres, le vert limpide de la rivière, la majesté rayonnante des colonnades, les gerbes d'eau lumineuse qui jouent avec les fleurs des jardins.

Accablés d'une de ces lourdes tristesses qui nous saisissent parfois, alors ils se promettaient bien d'abandonner à son égoïsme superbe la dangereuse femme.

Ils prenaient toute la nature à témoin de leur solennel serment, et un instant ils étaient heureux de cette héroïque résolution qui rendait le calme à leur cœur et à leur esprit. Mais, après quelques jours écoulés loin de madame de Sylvabelle, la vie semblait s'éteindre dans leurs âmes ;

une défaillance mortelle brisait leurs corps; il fallait revoir l'enchanteresse, il fallait, au prix même du nouveau martyre attendu le lendemain, mériter un regard, une parole, une attention, quelqu'insignifiante qu'elle fût.

Le plus souvent madame de Sylvabelle s'enquérait du motif de l'absence, et elle pouvait alors juger de l'empire qu'elle exerçait sur ces hommes à la rougeur qui envahissait le front subitement, aux paroles à peine articulées qui s'échappaient des lèvres pour motiver une excuse banale.

Un jour, c'était en juin 1846, il y avait eu, dans le jardin de madame de Sylvabelle, une de ces désertions de courte durée, qui avait brusquement éclairci le cercle des adorateurs en le réduisant à quatre.

Il y avait dans le ciel quelques flocons de nuages gris qui en tachaient l'azur, et dans les yeux, dans les attitudes du cercle intime, je ne sais quelle vague tristesse que chacun subissait et ne pouvait expliquer.

Cependant la conversation était toujours légère comme les jours précédents, et les banalités quotidiennes en avaient fait seules tous les frais.

Tout à coup l'entretien prit une tournure inu-

sitée et se dépouilla de la frivolité dans laquelle l'avait retenu jusqu'à ce moment la maîtresse de la maison.

Il ne faudrait pas en conclure que la belle veuve eut en horreur les choses graves; mais, comme tous les esprits véritablement sérieux, elle savait garder sa tristesse au fond de son cœur, comme un trésor voilé avec soin et réservé aux entretiens intimes; et quand le cercle était trop nombreux, elle s'abandonnait, avec une hypocrisie de bon goût, à toute la grâce mondaine de la légèreté.

Un mot, un seul mot, amené par le hasard, détermina cette fois ce brusque changement.

III

La Lettre.

Parmi les adorateurs de madame de Sylvabelle se faisait remarquer par l'aristocratie de sa personne, de sa richesse et de son nom, le comte Daniel de Gestain.

Une parenté éloignée le rattachait à madame de Willers, et, à la faveur de cette parenté, il avait pris chez Madame de Sylvabelle certaines familiarités, sévèrement interdites aux autres poursuivants.

C'est ainsi que, la veille de ce jour mémorable de juin 1846, il avait écrit à la tante de la marquise une lettre qui, peut-être, ne fut pas étrangère à la détermination nouvelle de la jeune veuve.

Nous rapporterons cette lettre.

MADAME,

Vous me permettez de vous écrire, et j'en profiterai pour confier au papier quelques-unes de ces réflexions qui trouvent rarement leur place dans les conversations d'aujourd'hui.

Lorsque Dieu peupla la terre (je vous demande pardon de remonter si loin), il voulut donner à l'homme un grand hôtel garni et ne prétendit rien exiger pour le loyer, à condition que le locataire respecterait le mobilier de l'hôtel, ne le vendrait ni en gros ni en détail, et ne le détériorerait en aucune façon.

D'après les intentions du divin propriétaire, l'homme ne devait habiter que les zones du Midi et les bords de la mer. Il y eut profusion de Méditerranées, d'Océans et de rayons de soleil, afin que le bienfait de la localité fût accessible à tous, en supposant toutes les éventualités probables d'une population toujours croissante.

Il est naturel de penser que Dieu n'a pas fait la mer, — la mer, cette grande et belle chose, — pour qu'on essayât de la voir du haut de Montmartre ou de Meudon. L'intérieur des terres ne fut inventé que pour faire contre-poids; et puis, tout le globe ne pouvait pas être de l'eau pure.

Le domaine primitif de l'homme était, comme on le voit, assez vaste, assez beau. La folie de l'espèce humaine s'est insurgée contre les plans si sages du Créateur. Il se trouva des gens qui, par fièvre d'ennui, se prirent un jour d'une belle passion pour les pays soumis à la trinité dominante de la pluie, de la boue et du froid. L'Asie versa les peuplades de son immense plateau sur les routes brumeuses qui descendent au pôle.

Le Caucase, l'Ararat, l'Hymalaya se chargèrent de peupler la Finlande et l'Islande, que le créateur avait réservées aux ours blancs, aux albatros, et non point au capitaine Parry ou au capitaine Franklin.

C'est ainsi qu'un beau jour, quelqnes désœuvrés errants trouvèrent une île de saules au milieu d'une petite rivière et se dirent : « Ceci « n'appartient à personne, prenons-le ! »

Et ils coupèrent les saules et se bâtirent des masures avec de la boue qui ne leur manquait pas. Ces gens-là goûtaient les délices de la pêche et prenaient beaucoup de rhumatismes, en famille, entre deux eaux. Cependant ils avaient des enfants.

Quelque temps après vint Julien l'Apostat, ce grand philosophe, qui dit :

« Voici un beau pays fort humide, fort pluvieux et plein de marécages. Bâtissons-y une salle de bains, quoique le ciel et la terre se soient chargés de baigner la population. »

Ensuite arrivèrent Pharamond, Chlodion, Mérovée, Childéric, tous très-chevelus, à cause des rhumes du pays. Ils prirent possession de l'île des Saules et de toute la boue et eau fangeuse qui l'entourait. Ils ont été soixante-six, comme ceux-là, qui se sont obstinés à embellir la boue de race en race.

Il est vrai qu'on a inventé les parapluies et les socques articulés.

Les beaux pays ont été généreusement laissés aux tigres, aux panthères, aux éléphants et aux rhinocéros.

En s'écartant ainsi des lois primordiales de la nature, il a bien fallu se constituer en état de défense permanente contre toutes sortes d'ennemis invisibles.

Alors a commencé le duel sans fin entre l'homme et la nature, duel à mort où la nature ne meurt jamais! Il a fallu demander des cuirasses à Elbeuf, à Sedan, à Louviers, des toiles à Rouen et à Mulhouse; des flanelles à Reims; des soieries à Lyon; des casques aux castors.

Il a fallu nous bâtir des forteresses pour nous défendre contre les trente-deux aires du vent et l'invasion perpétuelle des giboulées, de la neige, du grésil, de la pluie, de la grêle, que la bienfaisante nature nous garde maternellement dans son inépuisable trésor.

Dès que nous découvrons une nouvelle arme défensive pour enrichir notre arsenal, nous poussons des cris de joie, nous crions au progrès, nous nous embrassons, nous nous félicitons, nous glorifions le génie de l'homme qui est le nôtre, amour-propre à part, comme si toutes ces belles découvertes n'accusaient pas la misère incurable de notre position : car les hommes les plus heureux sont ceux qui n'inventent rien; les pays les plus beaux sont ceux où le ciel se charge des inventions.

Or, toujours inventant, améliorant et surtout détériorant, nous courons, je crois, à un cataclysme universel.

Aux temps religieux, l'homme disait à Dieu : *Renovabis faciem terræ :* Tu renouvelleras la face de la terre.

Aujourd'hui que l'homme ne prend plus la peine de dire quelque chose à Dieu, il s'est chargé, lui, faible mortel, de renouveler la face

de cette terre, non pas au figuré, mais au propre. Dieu, dans quelques années, ne reconnaîtra plus le globe sorti de ses mains.

L'homme, encouragé par les académies des sciences, s'est imaginé qu'il pouvait impunément bouleverser son hôtel garni, meubler le grenier avec les dépouilles de la cave, planter au salon les arbres du jardin, élever le rez-de-chaussée à la corniche des toits, et que ces dévastations ne nuiraient en rien à la solidité de l'édifice.

Dieu avait semé des forêts, comme des grains de sénevé, sur les crêtes des continents ; ces forêts avaient leur métier à faire. Quel métier? C'est un secret. Les savants ne le savent pas.

L'homme avait froid, parce qu'il avait écouté les inspirations de Pharamond, de Guillaume-le-Conquérant, du czar Pierre, surnommé le Grand, je ne sais par qui, mais non à coup sûr par moi.

L'homme, pour réchauffer ses membres transis par Pharamond et le czar, coupe les forêts et les transporte dans les villes, sous le nom de chantiers, où on les vend à 40 francs la voie, ce qui est fort cher, n'en déplaise à Pharamond.

Nobles forêts ! nobles arbres qui vivaient en famille et qui se racontaient leurs amours avec des voix si harmonieuses !

Nobles hôtelleries ouvertes aux hyménées des oiseaux! Il y a un spéculateur qui vient avec une toise et un registre, et il en fait du *bois flotté,* du *bois neuf,* pour les pyramides de la rue Amelot et du boulevart Beaumarchais!

Et vous croyez que la nature ne se vengera pas, elle qui se venge de tout!

Vous n'avez pas de jour? il faut vous éclairer. L'huile vous manque? il vous faut du gaz; inventez du gaz! Le gaz est le soleil et l'olivier de l'Europe du Nord. Eh bien! rien n'est si aisé que d'en fournir abondamment; il y a du gaz partout.

Depuis le jour qui mit le globe en fusion, la houille dort dans les entrailles des montagnes: Vite, éventrons les montagnes! Aussitôt dit, aussitôt fait. — L'Europe déclare la guerre à ses montagnes.

Il faut que l'Europe détruise toujours quelque chose; si la chose manque, on ravagera autrement. A bas les montagnes!

En voici une, entre Stafford et Warington, qui se révolte contre l'homme; elle veut garder sa houille, cette pauvre montagne! Quelle prétention! Vite, un régiment de mineurs!

On sonne la charge, les clairons anglais jouent

faux, selon leur usage; on chante encore plus faux le *God save the King*, et la montagne disparaît de la surface du globe comme un grain de sable! Cette montagne a été brûlée vive; j'en ai allumé mon cigare un matin.

Maintenant les montagnes sont averties. Elles ont cru rester montagnes toute leur vie, jouer avec les nuages, conserver des neiges éternelles, tamiser l'eau du ciel et pourvoir aux besoins des sources et des fleuves : l'industrie en a décidé autrement.

Les montagnes doivent disparaître; il n'en restera pas pierre sur pierre; ce sont des aspérités qui gênent la plante de nos pieds. Nous allons les couper en deux pour donner passage aux chemins de fer; ensuite nous prendrons les deux moitiés pour les faire fondre dans une coupe d'acide, comme les perles de Cléopâtre. Le globe ne doit être qu'une plaine éclairée au gaz.

Passons au bitume.

Jusqu'à présent le bitume n'était guère employé qu'en poésie, ou dans le sermon de l'Enfer; on ne croyait même pas au bitume : c'était comme une figure de rhétorique, qui servait, dans l'occasion, pour chauffer un discours.

Voilà que soudainement le bitume prend un corps et une âme ; l'emblême se matérialise ; il s'habille en actionnaire ; il traverse le boulevard de la rue Vivienne, et va se coter à la Bourse ; heureux Satan qui a des *lacs de bitume,* selon Bossuet ! qui ne voudrait être Satan aujourd'hui.

Si j'étais propriétaire d'un arpent de l'Enfer, je gagnerais le Paradis... Allons acheter le Vésuve et l'Etna, ces succursales de l'Enfer, on peut les mettre à la Bourse. Il faut des volcans pour paver nos rues.

Assez longtemps les volcans nous ont brûlés ; brûlons les volcans, foulons aux pieds les volcans, écrasons-les en pavés !

Au reste, il faudrait bien se garder de blâmer cette furie de découverte, qui toutes nous font la vie plus tiède et moins âpre. Mais ce n'est point là la question, et nous n'avons pas pris la peine de remonter à la création du monde, pour examiner la houille et le bitume au point de vue d'un actionnaire ; allons au but.

Il est probable que l'inventeur ne s'arrêtera pas en si beau chemin. N'y a-t-il pas d'ailleurs une *Société de découvertes?*

C'est une propagande qui va enlacer le monde

dans ses griffes comme le scarabée des Égyptiens. — Qu'allez-vous découvrir, Messieurs? — Nous ne savons pas; le monde est à nous; le monde est plein de secrets : nous allons fouiller le monde; explorer l'Océan, feuilleter les Cordillères; tourmenter l'Afrique, de Maroc à Constance; l'Amérique, du détroit de Behring au cap de Horn...

Nous découvrirons tout, nous mettrons la planète en actions, nous porterons l'affaire à la Bourse de Paris; cette bonne planète qui tourne si lourdement autour du soleil sera cotée. Elle aura sa hausse et sa baisse.

Nous lui prendrons jusqu'à son dernier intestin, jusqu'à sa dernière bosse, jusqu'à son dernier panache; nous ne lui laisserons que la croûte, parce qu'il nous faut un plancher.

Laissez-nous faire, laissez-nous découvrir; nous allons vous faire un globe parfait, quoique Dieu ait eu l'amour-propre de croire que le sien était bon : *Vidit quod esset bonum.*

En avant donc, messieurs les explorateurs; vous avez déjà rendu aux éléments supérieurs, ou pour mieux dire au néant, des masses incalculables de forêts et de houille qui avaient leur rôle dans la pesanteur spécifique du globe; con-

tinuez d'alléger ainsi notre planète, comme si vous aviez affaire à Saturne; brûlez les montagnes dans vos chaudières, comme Micromégas qui en soupait; mais convenez que si l'impulsion donnée à de telles explorations continue, que si l'homme se croit obligé pour mieux vivre de consommer une montagne dans sa vie, pour se chauffer, s'éclairer, se faire des trottoirs, convenez qu'un demi-siècle seulement de pareilles consommations doit porter un noble préjudice à l'harmonie préétablie.

Le statuaire qui extrait un bloc de la mine, pour faire son œuvre, ne fait que déplacer la matière; mais vous autres, vous ne déplacez pas, vous anéantissez : vous limez le globe à sa surface, vous creusez dans ses entrailles pour ne rien lui rendre en échange de ce que vous lui volez.

De sorte que Dieu seul, qui a pesé la terre dans sa main avant de lui dire : « Tourne! » sait combien il faut soustraire de ce poids primitif qui était dans la condition de la durée, de la vie, de la solidité de ce pauvre globe si follement rogné par des spéculateurs.

Déjà on se plaint que l'ordre des saisons est interverti, qu'il n'y a plus à compter sur le soleil,

que l'hiver passe l'été dans le Nord, que les vents alizés manquent à leur rendez-vous, que les moussons oublient leur ancienne exactitude, qu'enfin rien ne marche dans la nature comme jadis...

Je le crois bien, ma foi! Et que sera-ce après ce siècle d'actionnaires, qui auront vendu le globe à l'encan? Je ne serais pas étonné que le soleil oubliât de se lever en 1952!

Voici pourtant quelque chose de bien grave. On a surpris, depuis quelque temps, la boussole en flagrant délit de distraction : l'aiguille aimantée divague, elle tourne le dos au nord, et elle a raison.

Les savants ont fait des mémoires pour prouver que la boussole n'aurait point dû dévier de ses principes. En attendant, la boussole dévie, et l'on ne sait où s'arrêtera cette divagation.

Les savants prétendaient que l'aiguille magnétique se tournait vers le nord, parce qu'il y a beaucoup de mines de fer en Suède : c'était une raison comme une autre. La Suède a beaucoup de mines de fer encore; mais pas assez, probablement à cause des exportations, pour garder l'affection de la boussole.

Nous n'adoptons que faiblement ce système,

bien qu'il se rattache directement au nôtre. L'aiguille aimantée, n'en déplaise aux savants, obéissait à d'autres lois qu'aux lois de la Suède; son action mystérieuse était dirigée par une puissance occulte, qui tenait un rang dans les harmonies de la nature : or, ces harmonies, se *cacophonisant* de jour en jour, grâce à nos folies, doit-on s'étonner des variations de l'aiguille aimantée? doit-on aller en Suède pour découvrir le principal du mal?

Et encore, nous ne sommes qu'au début : regardez la quatrième page des journaux, et tremblez pour vos neveux, si vous en avez, surtout si vos neveux sont marins.

L'homme a ordonné à la terre de lui donner tout ce qu'elle a de superflu, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, depuis la perle de Ceylan jusqu'au vil charbon d'Anzin, et la terre obéira; que voulez-vous qu'elle fasse?

Pourtant on n'insulte pas impunément une planète, quelque petite qu'elle soit. La boussole prend fait et cause pour le globe :

« Ah! vous voulez, dites-vous, que vos navires sillonnent les mers pour le commerce de la houille, du bitume, du bois de sapin, de tout, enfin; eh bien! la boussole va donner sa démis-

sion; si la boussole s'égare, avec quoi vous conduirez-vous? »

C'est le sel de l'Évangile appliqué à l'aiguille : *Si sel evanuerit, quomodo salietur?* Si vous n'avez plus de sel, avec quoi salerez-vous?

La boussole arrivant à l'état de torpille, et l'aiguille aimantée devenant une aiguille ordinaire, la mer est interdite aux sages navigateurs : les marins qui, sur la foi d'Euthymènes et de Pythéas, voudront se hasarder sans boussole sur l'Océan, passeront leur vie à chercher une île, un cap, un port.

Le commerce souffrira beaucoup dans ses rapports internationaux. Nous avons une catastrophe en perspective, un cataclysme inévitable; mais nous serons éclairés au gaz, et nous marcherons sur un velours de bitume; nous irons de Paris à Calcutta par le chemin de l'Oronte et de l'Araxe en quinze jours, et nous serons heureux.

Mais nos neveux auront la chance de voir le globe se couper en deux, comme une orange, à l'équateur!...

Pardonnez-moi, madame, la longueur de cette lettre. Malgré moi, le sujet m'a entraîné.

Sous sa forme légère, elle cache plus d'une

pensée sérieuse. J'ai été heureux en l'écrivant; il est quelquefois doux de décharger ainsi son intelligence, et votre indulgence pour moi a été toujours si grande que j'espère encore en elle aujoud'hui.

Comte DANIEL DE GESTAIN.

IV

Les Poursuivants.

C'était donc le lendemain du jour où madame de Willers avait reçu ce message à la maison de plaisance de madame de Sylvabelle. Le jeune comte Daniel de Gestain paraissait, à tous les yeux qui l'observaient, un étourdi merveilleux, railleur inexorable, regardant du haut de son cheval ce bas monde avec une fatuité superbe.

La société dans laquelle il vivait lui prêtait ce caractère, et, il faut lui rendre cette justice, le comte faisait tout ce qu'il pouvait pour accréditer cette opinion.

Le jour dont nous parlons, presque seul il avait affronté tous les dangers et tous les charmes d'une conversation avec madame de Sylvabelle et il achevait, avec sa verve habituelle, de défendre dans ses derniers retranchements un

paradoxe rapporté de ses longs voyages chez les Orientaux.

— Oui, madame, disait-il, les soins et les soucis matériels absorbent aujourd'hui l'existence de l'homme, et nous ne pouvons plus rien de grand au dehors de notre maison, parce qu'il nous faut toujours veiller sur notre intérieur

— Comte de Gestain, — dit madame de Sylvabelle avec une nonchalance d'intonation que démentait la flamme du regard, — on croirait, à vous entendre, que vos affaires domestiques enchaînent votre courage ou votre intelligence, et que si vous pouviez éterniser le bon ordre dans votre maison, avec des esclaves et un harem, vous seriez bientôt un illustre général, en Afrique, comme Scipion, un grand amiral comme Pline, et que vous aborderiez la tribune aux harangues, et deviendriez un orateur comme Démosthène ou Cicéron?

Le comte de Gestain fit de la tête un signe d'adhésion aux paroles de la marquise.

—Voyez donc quel malheur! continua madame de Sylvabelle en riant aux éclats, et tout ce que perd la France par le vice de ses institutions!

Comte de Gestain, connaissez-vous le marquis de Bonneval?

— J'ai vu son nom dans l'histoire, madame.

— Vous connaissez ses aventures?

— Très-imparfaitement.

— Eh bien! le marquis de Bonneval avait absolument les mêmes idées que vous, monsieur le comte; et, pour faire de grandes choses, en se débarrassant, comme les anciens, de tout l'attirail bourgeois des soucis domestiques, il se rendit à Constantinople, et ayant abjuré la religion de ses pères, il embrassa la profession de pacha.

— Ah! très-bien! Et que fit-il quand il fut devenu pacha turc? demanda le comte Daniel.

— Rien du tout... Ah! je me trompe, il perdit une bataille contre les Allemands.

Un éclat de rire circulaire interrompit un instant la conversation.

Quand il fut apaisé :

— Son harem n'était sans doute pas encore bien organisé, — remarqua le vicomte Albert de Saint-Marc, qui partageait et les goûts et la réputation mondaine du comte de Gestain.

Au reste, comme Daniel, le vicomte de Saint-Marc était un de ces types d'aristocratie de race qui n'ont pas besoin d'exhiber leurs titres et leurs blasons pour prouver l'authenticité de leur noblesse. En lui la distinction suprême s'était

faite chair, et, sous son écorce railleuse, il cachait prudemment aux yeux du vulgaire, qui ne l'aurait pas compris, une sensibilité exquise et une grande délicatesse d'intelligence et de pensée.

— Mon ami Albert, reprit Daniel en répondant à M. de Saint-Marc, croit ne me lancer qu'une plaisanterie spirituelle, il fait plus, il dit une vérité.

— Voyons la vérité qu'a dite votre ami, comte de Gestain, observa la marquise.

— Elle découle de soi, madame. Le pauvre marquis de Bonneval s'était improvisé pacha; il n'était pas nourri dans les sérails, il n'en connaissait pas les détours, mot du poëte qu'il n'aurait pas dû oublier avant de prendre sa détermination.

Quelques efforts qu'il fît pour chasser une pensée importune, certainement son harem le préoccupait dans la bataille.

En se débarrassant dn souci matériel d'une femme légitime, il avait gagné les soucis de vingt maîtresses, mal gardées peut-être par des esclaves suspects, qui voyaient d'un mauvais œil le nouveau converti. Il avait échangé un ennui contre vingt; c'était une faute exceptionnelle de position

qui ne détruit pas mon système. Car, savez-vous à quoi aura servi cette discussion?

— Non ! dirent à la fois la marquise et le vicomte de Saint-Marc.

— Eh bien! cet entretien me confirme plus encore dans mes idées, et je crois mon système meilleur encore depuis la découverte de M. de Bonneval par madame de Sylvabelle.

— Mais je n'ai pas découvert M. de Bonneval, dit la belle veuve en continuant son éclat de rire. — N'allez pas me mettre en procès avec l'histoire; je crains les procès.

—Madame, dit le comte de Gestain, permettez-moi de résumer en deux mots ma théorie.

— Résumez, monsieur le comte, et concluez.

— Oui, madame, je conclus : Pour faire de grandes choses, il ne faut point avoir de maison, comme Homère et Annibal.

— Mais ce n'est pas une conclusion, mon ami, observa le vicomte de Saint-Marc; c'est toujours votre proposition, et je vois que la discussion va recommencer,

— En effet, monsieur de Gestain, dit la belle veuve, il me semble que les héros anciens de la fable et de l'histoire, les héros les plus fameux et les plus justement renommés, avaient tous, ou

presque tous, de véritables épouses; le mariage était dans leurs mœurs, comme il est dans les nôtres; et ces épouses étaient bien tout ce que nous pouvons exiger dans l'acception bourgeoise de notre mot, de véritables femmes aussi légitimes que celles que vous prenez dans la mairie d'un arrondissement quelconque... Qu'en pensez-vous, monsieur de Saint-Marc?

— Je suis entièrement de votre avis, madame.

— Et moi je persiste dans le mien, dit Daniel.

– Veuillez bien citer, madame, quelques-uns de vos héros de la fable ou de l'histoire, continua-t-il du ton d'un interlocuteur tout prêt à écraser une réponse par une réponse.

— J'en citerai cent, répondit la marquise.

— La liste serait un peu longue, madame, et peut-être aurions-nous trop à chicaner. Je me contente de trois.

— Eh bien! voici vos trois, dit madame de Sylvabelle après un instant de réflexion, tous historiques : Hector, César, Brutus, trois modèles de vertus conjugales.

— Très-bien choisi, madame! dit le comte avec le sourire du triomphe aux lèvres. Trois maris illustres par trois mémorables adieux qui nous ont été soigneusement conservés par les

historiens et les poëtes, et qui sont morts tous les trois le lendemain même de ces adieux.

— Mais ce n'est pas la faute de leurs femmes, monsieur de Gestain !

— Ah ! je n'en sais rien, madame ; je constate seulement la singularité de ce triple fait.

— Et quelle conséquence tirez-vous de cette constatation ?

— Moi, madame ? aucune. Je crains trop de m'aventurer dans le champ des conjectures hasardées. Je voudrais que ma conclusion fût péremptoire, et ici elle ne le serait pas tout à fait.

— Alors, pourquoi railler mes exemples ?

— Afin qu'il me soit permis de croire, madame, que les tendres adieux de Porcia, par exemple, ont fait perdre à Brutus la bataille de Philippes.

Elle aurait été gagnée, s'il eût été garçon. Brutus le comprenait si bien qu'on dirait presque qu'il a complaisamment fourni un nouvel argument à ma cause : dans les cinq mots qu'il a prononcés avant de se donner le coup mortel, il n'y en a pas eu un seul de souvenir adressé à sa femme. *Vertu, tu n'es qu'un nom !* Voilà tout ce qu'il a dit, s'il faut s'en rapporter aux historiens.

Eh bien! dans ces dernières paroles, rien pour la belle Porcia, malgré la tendresse de ses adieux.

— Vous soutenez là, monsieur, une doctrine désolante, et si tous les hommes partageaient vos idées, le monde qui l'est assez déjà deviendrait bien triste.

— Oui, madame, je l'avoue; mais c'est ainsi; je ne puis renier mes principes; le premier j'ai été obligé de me rendre à l'évidence. Je sais bien que la vérité désespère toujours; aussi l'homme a inventé le mensonge, et, selon son habitude éternelle, il abuse de l'invention.

— Voilà au moins un système qui nous fixe sur l'avenir du comte de Gestain, dit le jeune vicomte Albert de Saint-Marc, qui depuis un instant gardait un silence plein de réticences.

Il démolira sa maison, cultivera toute sa vie le célibat, évitera soigneusement les adieux conjugaux, et, avec ces trois précautions adroites, le Panthéon ne lui échappera pas.

— La matière est sérieuse, mon ami, répondit gravement le comte. Trève donc pour le moment à vos impitoyables railleries.

— Comment donc! mais je ne raille pas; je parle aussi sérieusement que vous pour le moins.

Vous avez merveilleusement exposé la théorie et je l'applique.

— En attendant, dit la marquise, que faites-vous de vos loisirs, monsieur de Gestain?

— Je les regrette, madame, lorsqu'ils ne sont pas dépensés auprès de vous.

— Ah! très-bien! fit le vicomte de Saint-Marc, voici déjà un amendement honorable.

— Comte de Gestain, poursuivit la belle veuve, sans faire attention à l'observation du jeune vicomte, et donnant à sa voix un accent presque sévère et tout nouveau pour ses oisifs interlocuteurs, — je ne vous demande pas une réponse de pure galanterie; je sais que là-dessus vous ne serez jamais en reste avec personne...

Je veux essayer de vous faire parler une fois d'une façon réellement sérieuse. Répondez donc à la question que je vous adresse... quel emploi donnez-vous à votre jeunesse, à votre opulence, à votre esprit?...

— Madame, puisque vous le désirez, je répondrai en donnant aux lignes de ma figure tout le sérieux qu'elles peuvent garder. J'emploie ma jeunesse à vieillir, mon opulence à m'appauvrir et mon esprit à me désennuyer.

— Très-bien, monsieur, et je vous remercie de

mettre autant d'idées sous aussi peu de mots dans une réponse sérieuse.

— Vous êtes trop indulgente, madame.

— Maintenant, écoutez encore, et soyez aussi précis. Avez-vous, par hasard, quelques-uns de ces terribles soucis domestiques qui empêchent de composer un poëme épique, par exemple, ou de faire quelque découverte utile, ou de gagner une de ces batailles qui reculent les bornes de la civilisation et accroissent la gloire d'un pays?

— Non, madame.

— Et vous restez oisif, monsieur le comte, lorsque vous pouvez si promptement répondre par un non aussi sec!

— L'oisiveté pour nous, madame, et à notre âge, est le plus dur de tous les travaux.

— Oui, mais c'est le seul travail qui ne produise rien.

— Ce n'est point notre faute, madame; ce n'est pas nous qui l'avons inventé.

— Et vous, monsieur Albert de Saint-Marc, à quel utile avenir réservez-vous votre inutile présent.

Le jeune vicomte, déconcerté par cette brusque interpellation à laquelle il ne s'attendait nullement, fut sur le point de laisser l'interro-

gation sans réponse; mais il se remit en un clin-d'œil, et, d'une voix qui ne trahissait pas son émotion intérieure :

— Madame, dit-il, c'est la première fois que je me souviens qu'il y a un avenir.

— Alors, je suis enchantée, monsieur, d'avoir aidé votre souvenir un peu trop oublieux.

— L'avenir, poursuivit Albert, a un très-grand tort : celui de détruire les charmes du moment.

— Comment, monsieur ?

— Oh ! d'une façon bien simple : il n'y aurait pas en ce monde un seul plaisir véritable, si l'on avait sans cesse une pensée pour ce grand ravageur qui se nomme le lendemain, en style de calendrier; voilà pourquoi je borne mon existence à la veille, ayant pris au pied de la lettre, pour régler ma conduite, ces quatre vers d'un de vos poëtes les plus aimés, madame :

C'est au hasard qu'il faut vivre :
Oh, vivons insoucieux !
Notre avenir est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux. »

— Eh bien ! soit, monsieur de Saint-Marc, dit la marquise avec un sourire grave ; que faites-vous donc la veille ?

— Tout ce qu'on peut faire à vingt-six ans,

madame, lorsque l'on ne fait rien par profession.

— Et vous, messieurs ? demanda la belle veuve en se tournant vers les deux autres adorateurs qui assistaient à cet entretien, et vous, messieurs, avez-vous aussi embrassé la profession de vos nobles amis ?

Les deux taciturnes soupirants étaient deux beaux jeunes hommes qui auraient brillé au premier rang dans tout autre salon que dans le kiosque d'été de madame de Sylvabelle. Comme le comte Daniel de Gestain et le vicomte Albert de Saint-Marc, ils portaient deux noms qui avaient été illustrés par leurs aïeux, et rien en eux ne démentait cette noble origine.

S'ils se condamnaient d'ordinaire au rôle d'auditeurs muets, c'était pure délicatesse de leur part, leur âge moins avancé que celui de leurs jeunes amis ne leur permettant pas d'émettre des opinions aussi tranchées que les leurs. Ils avaient écouté tout cet entretien aux angles du balcon dans une immobile pose de cariatides.

Quand la marquise de Sylvabelle leur adressa la parole comme pour faire subir à chacun de ses visiteurs à son tour un interrogatoire, ils

lancèrent à la belle jeune femme un double regard d'amour et firent simultanément le geste qui signifiait : il n'y a pas d'autre profession pour nous que celle de n'en point avoir.

— Ma foi ! dit Albert de Saint-Marc avec une légèreté charmante, c'est déjà bien assez que de prendre la peine d'exister.

— Vraiment, monsieur le vicomte, vous dites cela comme si la vie était pour vous le plus lourd des fardeaux.

— Jugez plutôt, madame la marquise, avant de condamner. Nous avons chaque jour un terrible duel à soutenir contre l'ennui, et notre adversaire est fort adroit. Ayez pitié de la jeunesse, madame ; après la vieillesse, c'est ce qu'il y a de plus sacré.

Si nous voulons écrire, on nous dit que nous sommes trop jeunes ; si nous voulons être soldats, on nous dit que nous sommes trop vieux ; si nous voulons nous mêler aux affaires publiques, on nous dit que nous sommes des enfants, et, qu'à notre âge, on n'y saurait rien entendre : pour être pair de France, il faut gagner une bataille ou compter un quart de siècle de service dans une manufacture de cachemires ou de lois ; pour être député, il faut être né

depuis trente ans au moins; il est fort difficile d'avoir trente ans à vingt-cinq!

La carrière industrielle n'est pas la nôtre : il ne saurait nous convenir de mêler nos noms aux tripotages de la Bourse et nous ne pouvons, par ce temps d'agiotage, compromettre des fortunes patrimoniales dans des spéculations hasardées! A quoi sommes-nous bons? Comment pouvons-nous nous rendre utiles?

Je m'adresse à moi-même cette double question cent fois par jour, prêt à m'engager dans le premier sentier qui se présentera. Mais l'éternelle question reste éternellement sans réponse. Alors je regarde ce qui se fait ou, pour mieux dire, ce qui ne se fait pas autour de moi, à côté de moi, dans notre jeunesse de salons et de club? Je vois tous mes jeunes et opulents amis aussi embarrassés que moi.

Quelques-uns ont arrangé une manière d'épuiser les vingt-quatre heures de la journée, et je me mets à la suite par impuissance d'invention. C'est dur à avouer, mais c'est ainsi. Je cultive avec un soin tout spécial les inutilités de haute vie, *high-life,* comme disent les Anglais.

J'ai commencé par les voyages; et quand j'ai eu visité assez de villes et de monuments, vu

assez de montagnes et de collines, de fleuves et de mers, je suis revenu; et maintenant je livre mes heures à l'escrime, au tir, au maquignon, au tailleur, au whist, à l'agent de change, à tout homme, à toute chose, enfin, qui a dix minutes ou dix louis à prendre à ma montre ou à ma bourse. Je discute la coupe et la forme de mes habits avec mon tailleur par passe-temps; j'essaie mes chevaux moi-même.

Vous voyez, madame, que le travail est mon Dieu, puisque je l'honore d'une si laborieuse activité.

— Voilà, monsieur, dit la marquise quand Albert de Saint-Marc eut fini de parler, une grande dépense d'or et de minutes bien justifiée, je l'avoue, et qui ne peut manquer de donner un grand éclat et un nouveau lustre à votre nom.

— Regardez autour de vous, madame; à notre époque, les noms ne sont pas heureux; ils ont plus de peine que d'autres à percer quand ils sont beaux.

— Vicomte Albert, ajouta madame de Sylvabelle, avez-vous jamais dans vos loisirs si occupés trouvé l'heure et l'occasion de blasonner vos armes?

— Oui, madame; c'est une fantaisie qui m'a

traversé l'esprit, et j'ai réussi avec le secours héraldique du père Ménétrier.

— Eh bien! que portez-vous sur vos armes?

— Voici mon blason tout entier, madame : *Je porte d'azur, à la coquille d'argent en abyme, avec un chef cousu de gueules, au soleil d'or horizonté.*

— Bravo! s'écrièrent à la fois les trois autres jeunes gens.

Vu la gravité de la circonstance, les deux muets avaient cru devoir rompre leur silence habituel.

Si madame de Sylvabelle leur eût demandé leur blason, ils n'auraient pas trouvé une parole.

— Avec quelle agilité de mémoire et quelle sûreté d'expressions propres, il nous a débité ses armoiries! dit le comte Daniel.

Je demande dix ans d'études spéciales et le secours de dix pères Ménétrier pour être de cette force sur le mien.

Les deux taciturnes soupirants firent un sourire d'approbation à ces paroles du comte de Gestain.

V

Une leçon de blason.

— Oh ! c'est une justice à lui rendre, dit la marquise, monsieur de Saint-Marc prononce très-bien et sans aucune hésitation tous les mots d'une fort belle langue que nous avons presque tous malheureusement oubliée. Il connaît admirablement la *lettre* de ses armes : mais je voudrais savoir, pure curiosité de femme, s'il en connaît aussi bien l'*esprit*.

La jeune veuve appuya fortement sur les deux mots sacramentels de cette phrase, et parut attendre la réponse avec une certaine anxiété qu'avait trahie le son de la voix.

— Madame, dit Albert, après une pause, l'*esprit* est obscur et la *lettre* est lumineuse ! J'ai lu la lettre, mais je vois fort mal dans les ténèbres, je l'avoue.

— Me permettez-vous de vous éclairer, monsieur de Saint-Marc?

— Volontiers, madame la marquise.

— Votre blason raconte une merveilleuse histoire...

— Vraiment!

— Votre aïeul Ferdinand de Saint-Marc avait comme vous un armurier, un maquignon, un tailleur qui lui prenaient dix minutes, car lui aussi cherchait à dépenser son temps et son argent.

Son tailleur se nommait Bartholomeo Ghiri, un fort habile ouvrier qui tenait son atelier à Venise bien avant que Staub et Humann fussent venus lever boutique à Paris. Sur l'ordre de Ferdinand de Saint-Marc, Bartholomeo Ghiri confectionna donc, avec de l'acier bien trempé, une armure complète que votre aïeul revêtit sur la brèche de Rhodes, à côté de l'héroïque l'Ile-Adam et qu'il montra encore aux infidèles sur le rocher où les galères de Malte, où il défendait l'héritage chrétien des Angevins et de Charles d'Anjou.

Vos pères, vicomte de Saint-Marc, furent des hommes fort redoutés des Sarrasins et des Turcs; c'étaient de rudes champions de la foi chrétienne

et de la civilisation qu'elle représente; leur glaive rentrait rarement au fourreau dans ces temps où l'honneur appelait tout chevalier sur le champ de bataille!...

La *pièce* de votre blason rappelle la croisade, les *gueules* cousues à la couleur le sang versé loyalement par l'épée et la lance, pendant que le *soleil* du chef signifie qu'un grand nom se levait alors comme un astre à l'horizon...

A-t-il achevé sa carrière depuis le règne de Charles-Quint?... Répondez-moi, je vous prie, vicomte de Saint-Marc.

— Madame, dit Albert avec une voix révoltée contre une émotion visible, mon aïeul Ferdinand, de qui je tiens les armes que je porte, était de son époque et je suis de la mienne...

Le jeune homme s'arrêta un instant, troublé par le regard que la marquise de Sylvabelle tenait obstinément fixé sur lui; puis il reprit, avec un accent plus ferme :

— Il n'y a plus aujourd'hui de chevaliers de Malte qu'au théâtre de l'Ambigu-Comique. Dans les armées, l'invention de l'artillerie a remplacé la force et le courage personnels par le nombre et la justesse du coup d'œil. Le boulevard Italien m'écraserait par un éclat de rire foudroyant si je

m'y promenais avec une cuirasse de Venise et une armure complète sortie des ateliers de Bartholomeo Ghiri ou de tout autre habile ouvrier de ces temps épiques.

Malte aujourd'hui est une terre anglaise, un point qui commande la navigation dans la Méditerranée, et que pour ce motif nos voisins de la Grande-Bretagne n'abandonneront pas aisément.

La reine d'Espagne n'a pas la force de volonté et la puissance de Charles-Quint, pour les expulser violemment de cette île et m'en donner le commandement à titre de grand-maître.

Il n'y a plus maintenant de croisade contre les Turcs, que nous laissons se morfondre à Constantinople et achever de s'abâtardir dans les magnifiques maisons de plaisance du Bosphore.

Nous sommes les meilleurs amis du monde avec Méhémet-Ali, qui possède Jérusalem comme il possède l'Égypte, où nous avons cependant deux fois établi notre puissance.

Nous protégeons les empereurs de Tunis, de Maroc, de Tittéry, de Tanger, de Fez, de Tombouctou, de je ne sais plus où encore. Nous signons avec eux des traités sérieux que nous exécutons à la lettre.

Nous envoyons des paquebots chargés d'estime

au sultan de Constantinople, notre plus vieux et notre plus fidèle allié. Nous courtisons ses visirs, nous faisons des cadeaux aux femmes de son harem.

Que dis-je? les Turcs mêmes n'existent plus : ils nous prennent nos modes et nos goûts, et nous prenons les leurs.

En Algérie, le peu de guerre qui nous reste pour nos distractions est dans les plis du turban d'un émir dont nous grossissons la valeur. Nos aïeux avaient tout, et nous n'avons que la paix.

— Vous connaissez mal vos richesses, dit la marquise en se levant, et je vous le prouverai. J'espère même qu'alors le comte de Gestain ne mettra pas dix ans à apprendre la lettre et l'esprit du blason de sa famille.

— On apprend vite à vos leçons, madame, dit Daniel, et dans une heure j'ai deviné ce que sans vous j'aurais sans doute toujours ignoré.

L'entretien ayant dépassé les limites ordinaires, les quatre visiteurs se levèrent avec précipitation pour prendre congé de la belle veuve qui leur dit, en les quittant, avec une grâce divine et un accent plein de promesses pour l'avenir :

— A bientôt, mes amis!

VI

Entretien de salon.

Ce *bientôt* arriva le lendemain. Car chaque jour madame de Sylvabelle recevait ses adorateurs, et malgré la gravité de l'entretien de la veille, aucun n'avait cru devoir déroger à ses habitudes quotidiennes.

A l'heure où le monde fashionable se rend au bois de Boulogne, quatre jeunes gens, échelonnés à diverses distances, longeaient la berge de la rivière au galop de leurs chevaux de race, et bientôt ils se trouvèrent devant l'ermitage d'été de la marquise de Sylvabelle.

Ils ne s'étaient pas vus depuis la veille, ils n'avaient en se séparant échangé aucune parole, et cependant ils arrivaient tous les quatre à l'heure ordinaire, comme si les derniers mots de la belle veuve avaient assigné un solennel rendez-vous.

Cette exactitude, du reste, était de bon augure.

Elle prouvait toute l'importance que ces jeunes gens attachaient à un entretien commencé par des futilités, et sérieusement terminé.

En effet, le comte Daniel de Gestain et le vicomte Albert de Saint-Marc cachaient sous leur dandysme affecté une de ces natures ardentes qui sont toujours prêtes à accomplir toutes les belles actions.

Qui eût voulu les juger sur l'enveloppe se serait singulièrement trompé.

Car en grattant l'écorce, on retrouvait avec la même séve et la même vigueur l'arbre qui perdait ses racines dans les Croisades. Volontiers ils eussent imité leurs aïeux, marchant avec une idée généreuse à quelque noble entreprise.

Mais, comme ils l'avaient dit, les temps étaient bien changés.

Et si nous ne parlons ici que du comte Daniel et du vicomte Albert, c'est que les deux autres ne jouent qu'un rôle de comparses dans cette histoire.

Ce jour-là les *vieux amis,* comme les nommait la marquise de Sylvabelle, et dont le plus âgé ne comptait pas vingt-six ans, furent reçus dans le salon de la belle veuve, et cette innovation

annonçait un projet mystérieux qui exerçait les conjectures.

Cependant l'ardente chaleur du midi tempérée par la fraîcheur des eaux, l'enivrement du parfum des fleurs, le plaisir qu'on éprouve à se laisser aller aux causeries intimes lorsque les yeux se reposent sur un paysage enchanteur, tout au contraire semblait inviter les habitués de l'ermitage à préférer le petit kiosque où ils se réunissaient d'ordinaire.

Deux heures avaient sonné à l'église Notre-Dame-de-Chaillot. Les quatre jeunes hommes avaient écouté l'horloge avec anxiété. Car madame de Sylvabelle n'était point encore descendue, et ils ne savaient comment expliquer ce retard et ces dérangements dans les habitudes de la maison.

Le cœur battait violemment dans toutes les poitrines, et les regards de ces adorateurs s'attachaient avec obstination sur la bienheureuse porte qui allait s'ouvrir devant la divinité attendue.

Chacun s'était placé dans le salon de manière à recevoir le premier regard, le premier sourire de la belle veuve.

Le comte Daniel de Gestain et le vicomte de Saint-Marc s'étaient amicalement rapprochés, et,

assis à l'écart, ils causaient à voix basse, pour tromper l'ennui d'une attente déjà longue.

Leur conversation avait un caractère sérieux; mais, pour humilier leurs voisins et dérouter les conjectures, ils affectaient une grande gaîté de gestes et de visages qui ne venait pas du cœur.

Les deux autres soupirants, tantôt se promenaient dans le salon, tantôt s'accoudaient au balcon de la fenêtre, comme pour respirer la brise embaumée qui soufflait de la rivière et arrivait à la maison en s'imprégnant des suaves odeurs des parterres.

Mais au moindre bruit qui se faisait entendre dans l'intérieur, ils regagnaient la place qu'ils avaient choisie pour cet entretien qui devait décider de tant de destinées.

— Tout cela, disait le comte Daniel à l'oreille de son ami, prend une tournure solennelle et d'apparat qui ne peut nous cacher que des surprises. Qu'en pensez-vous, vicomte?

— Après la conversation que nous avons eue hier, je ne pense plus rien, mon cher de Gestain. Mon esprit craint toujours de s'égarer en devinant; je n'ose m'aventurer dans les conjectures.

— Pour moi, en cherchant dans l'histoire, je

trouve que nous ressemblons ici à ce congrès de rois qui se rendirent à Babylone dans l'espérance d'épouser la belle Sémiramis.

Je suis tenté d'entonner le chœur *fra tanti regi,* à l'arrivée de madame de Sylvabelle. M'accompagnez-vous, Albert?

— Vous savez, Daniel, dit le vicomte de Saint-Marc, que la belle Sémiramis fit fort bon accueil à tous ces rois qui prétendaient à sa main, et puis qu'elle n'épousa personne.

— Mais je sais aussi qu'en entrant dans le palais impérial de Babylone, tous les prétendants avaient fait le serment solennel de respecter le choix de la reine, quel qu'il fût.

— Mais ce serment en lui-même impliquait une condition, comte Daniel; et cette condition devait être remplie...

— Sans doute, Albert, ce serment ne pouvait lier que si la reine faisait un choix parmi les poursuivants.

— Et elle n'en fit point, interrompit le vicomte de Saint-Marc, puisqu'elle resta veuve et passa sa vie à guerroyer de tous côtés.

— Et celle-ci fera comme l'autre, elle va peut-être exiger de nous un serment, et ne choisira personne.

— Tant mieux ! dit Albert, il n'y aura point de jaloux.

— Avec le serment, il ne saurait y en avoir. Ils auraient tort.

— Au reste, que parlez-vous de serment ?... Je crois que personne ici ne songe sérieusement à épouser la belle veuve...

— Quelle étrange calomnie dites-vous là, mon cher Albert !...

— Mais je ne calomnie pas, mon ami, je dis mon opinion.

— Et alors que faisons-nous tous, dans cette maison, si personne ne songe sérieusement à épouser madame de Sylvabelle ? Réfléchissez à vos paroles, mon cher vicomte, et revenez de votre erreur.

— J'y ai réfléchi, mon cher comte. Et si je m'exprime ainsi, c'est que je sais parfaitement ce que nous faisons dans cette maison.

— Ah ! voyons.

— Nous sommes ici sous un charme qui nous défend de songer à quelque chose de raisonnable ou d'insensé. Notre pensée ne nous appartient plus.

Nous respirons un air qui nous enivre ; nous écoutons une voix qui nous enchante ; nous écoutons des paroles dont l'harmonie nous paraît

plus douce que celle des plus douces mélodies; nous regardons une femme qui nous ravit; nous sommes heureux enfin, en nous expliquant à peine pourquoi et comment.

Il ne faut donc pas être exigeant avec le bonheur; il faut le cueillir comme un fruit délicieux et ne pas demander à l'avenir incertain ce que le présent a la bonté de nous accorder.

— Mon cher Albert, il y a des degrés dans le bonheur.

— Vous avez raison, comte de Gestain; et, quant à moi, je me contente de la part qui m'est échue auprès de madame de Sylvabelle.

— Je ne saurais vous imiter, mon ami; je suis ambitieux auprès d'une jeune et jolie femme, et malgré la douceur de tous les songes du présent, je suis partisan des réalités de l'avenir.

— L'avenir promet, mon cher Daniel, le présent donne.

— Au reste, ajouta le comte de Gestain sans écouter M. de Saint-Marc, soyez assuré que madame de Sylvabelle arrive aujourd'hui devant nous avec un projet arrêté.

Sa conversation d'hier avait un sens caché que nous n'avons pas saisi. Nous allons voir, sans doute, changer la face de cette maison.

— Tant pis, comte Daniel! je déteste et je crains les révolutions, surtout les révolutions domestiques; et si la belle veuve en fait une aujourd'hui, nous regretterons l'ancien régime demain.

A ces derniers mots, la porte du fond s'ouvrit et la marquise de Sylvabelle entra dans le salon.

Jamais, depuis les premiers jours de son veuvage, elle n'avait paru si belle à ses adorateurs. Le teint avait des éclats lumineux qui semblaient rayonner autour de son visage, et lui faire détacher plus nettement encore les lignes pures des traits.

La peau avait des reflets transparents qui permettaient d'apercevoir les veines bleues dans lesquelles circulaient le sang et la vie.

Elle portait une toilette des plus simples, par égoïsme de coquetterie. Aucun accessoire d'étoffes, de dentelles, de rubans n'avait rien à réclamer ainsi dans le triomphe de la séduction.

Une robe d'été, légère comme des ailes de papillons, serrée à la taille par un ruban de deuil, laissait deviner plutôt qu'elle ne dessinait toute la grâce et l'élégance de ces formes exquises qui sont le privilége de la beauté parfaite.

Pour toute coiffure, elle portait ses longs che-

veux noués et relevés derrière la tete par un peigne d'écaille, pendaut que des boucles soyeuses et abondantes se partageaient au milieu du front, et tombaient de chaque côté en cascades ondoyantes jusque sur les épaules.

Elle entra le sourire aux lèvres, et son premier regard eut un éclat circulaire si rapide que chacun des quatre visiteurs le reçut à son adresse, et en fut touché au cœur comme par une flèche acérée.

Selon sa coutume, madame de Willers accompagnait sa nièce, et elle aussi apportait dans cette conférence solennelle une figure si épanouie, qu'on eût dit qu'elle était encore dans les secrets de la marquise.

— Messieurs, dit madame de Sylvabelle avec un geste plein de grâce qui invitait ses visiteurs à s'asseoir, — il me semble que, depuis quelque temps, nous avons épuisé tous les genres de conversation : c'est ce qui arrive bien vite, quand on se rencontre trop souvent.

L'art n'enfante pas tous les jours un chef-d'œuvre pour défrayer nos loisirs; et les considérations prises dans un autre ordre ont le tort souverain d'ennuyer.

Nous avons banni la politique de nos cau-

series, et nous avons bien fait. Nous n'avons rien à dire quand il y a des chambres parlementaires, dont la mission spéciale est de parler. J'accorde donc volontiers la parole à celui d'entre vous qui aura quelque chose de nouveau ou d'intéressant à nous raconter.

A ces mots, il se fit un silence général dans le salon. Nulle voix ne s'éleva pour réclamer la parole accordée par la marquise.

Un instant encore un écho mélodieux redit les derniers sons échappés aux lèvres de madame de Sylvabelle; mais bientôt tout s'éteignit.

— C'est bien ! poursuivit la belle veuve, comme si par ce monosyllabe elle eût voulu constater l'approbation muette donnée à ce qu'elle venait de dire. — Vous le voyez, messieurs, tout a vieilli, tout est usé autour de nous. Le lendemain ne fait que recommencer la veille; le nouveau ne prend plus la peine de naître; la monotonie a déjà fait invasion, et si j'avais l'honneur de vous recevoir quelques semaines encore, aux mêmes heures, nous serions obligés de garder le silence ou, si nous ne voulions pas rester bouche close, de recommencer de vieux entretiens.

Puisque vous ne trouvez pas, il faut donc que je vienne à votre aide et que j'invente du nou-

veau. Il paraît que ce rôle échoit à la femme désormais... Comte de Gestain, vicomte de Saint-Marc, nous avons beaucoup causé hier et de beaucoup de choses : Avez-vous trouvé quelques minutes dans vos loisirs pour réfléchir aux derniers mots de notre dernière conversation?

— Oui, madame, dit Daniel.

— Le comte de Gestain m'a pris ma réponse sur les lèvres, dit Albert, je suis l'écho de mon ami.

— Voyons, messieurs, dites-nous, alors, demanda la jeune veuve, ce que vous avez résolu de faire après vos réflexions? Car, sans doute, en réfléchissant vous avez dû prendre un parti.

— Non, madame; après réflexion, nous sommes obligés de faire ce que nous faisions avant; on ne se corrige pas de ses vertus.

— Êtes-vous encore cette fois l'écho de votre ami, monsieur de Saint-Marc? demanda la marquise avec un sourire délicieux d'ironie.

— Encore cette fois, madame, si vous aimez les échos.

Durant tous ces dialogues, les quatre jeunes gens attentifs avaient cherché vainement à pénétrer les intentions de madame de Sylvabelle.

Aucun d'eux ne pouvait deviner vers quel

but mystérieux tendaient ces demandes et ces réponses.

Et cependant tous voyaient clairement que la charmante femme allait éclater avec une de ces propositions étranges qui saisissent à l'improviste et suppriment toute résistance.

On est alors, malgré soi, entraîné par une volonté souveraine contre laquelle on essaierait en vain de se raidir.

Le comte de Gestain consultait du regard le vicomte de Saint-Marc, mais l'œil de celui-ci restait sans pensée ou ne trahissait que les anxiétés de l'esprit.

Les deux autres jeunes gens ne cherchaient pas même à deviner où on allait les conduire.

Prêts à tout pour obtenir un regard de bienveillance de celle qu'ils adoraient avec la timidité des premières amours, peu leur importait de pénétrer avant l'heure dans les pensées de la marquise.

Ils attendaient, résignés, qu'elle se dévoilât, et leur dévouement était assuré d'avance à tous ses désirs.

Pendant ce temps, madame de Sylvabelle croisait ses jolis pieds sur un tabouret, ses bras sur son sein, et, laissant pencher légèrement sa tête

sur l'épaule droite, elle semblait se consulter intérieurement avant de reprendre la parole.

Enfin elle rompit le silence qui avait succédé aux derniers mots d'Albert de Saint-Marc, et dit :

— Savez-vous, messieurs, que nous n'inventons rien, et que le nouveau est plus impossible que jamais ! car celui que j'ai à vous offrir n'est que du vieux à l'état de résurrection.

— Dites-nous votre vieux, madame, dit Daniel de Gestain, et s'il ne dépend que de nous, il retrouvera son premier lustre.

— Eh bien ! écoutez-moi.

— Nous sommes tout oreilles, madame, dit Albert.

— Mon histoire commencera comme un conte.

Il y avait autrefois de jeunes gentilshommes français, comme vous, messieurs, pleins de vaillance et qui se plaignaient du repos et de l'oisiveté que leur faisait l'absence de la guerre sur les terres voisines.

Ils avaient bien la chasse et le tournoi pour se distraire ; mais quand ils avaient couru un cerf et forcé un sanglier ou rompu quelques lances, ils retombaient dans leur ennui.

Alors ils se réunissaient chaque jour dans quelque manoir breton ou normand, et là, durant de

longues heures, faisaient cercle autour d'une châtelaine, en devisant de chasses, de meutes, de haquenées, de sirventes, de fauconneries, de galants exploits. Chacun se plaisait à ces doux propos et trouvait moins rude à supporter le poids du jour. Arrivait pourtant une heure de lassitude où, toutes les histoires et tous les contes et toutes les aventures étant épuisés, l'entretien tombait en langueur, et alors la noble dame disait d'une voix solennelle et émue : Mes beaux sires, il y a Tancrède et Robert Guiscard, ou Charles d'Anjou et le comte Raymond, qui s'en vont pérégriner en Orient et batailler à la délivrance du Saint-Tombeau que nous détiennent les Infidèles. Le gonfanon de la Croix est arboré sur les galères de Gênes, de Marseille et d'Aigues-Mortes. Venise même a prêté les siennes. Une folie sublime ébranle la chrétienté française, un vaste champ de bataille est ouvert aux vaillantises de tous. Chacun peut lever sa bannière et se joindre à ceux qui partent. Ceux qui restent en arrière vont recevoir la *barre* de flétrissure à leur blason... Ces paroles dites, la noble dame regardait les chevaliers qui l'entouraient. Une flamme nouvelle brillait dans tous les yeux. Nos vaillants oisifs s étaient levés et avaient détaché

les panoplies qui se rouillaient au vestibule. Tous avaient pris la Croix et ne rêvant plus que batailles, étaient prêts à partir, sans savoir s'ils reviendraient jamais. Le lendemain, toute joie avait déserté le manoir, et l'on ne voyait plus à la longue veillée, autour de la table de chêne, que des femmes tristes, filant le lin, n'osant prononcer une parole, et récitant tout bas la prière des croisés.

Madame de Sylvabelle s'arrêta. Elle voyait sur les visages de ses auditeurs l'effet que produisaient ses paroles. Nul parmi ces nobles jeunes hommes ne cherchait à cacher son émotion. C'était l'histoire de leurs pères que la marquise venait d'esquisser en quelques mots.

VII

Noblesse oblige.

Après une pause laissée à la réflexion, elle reprit d'un ton léger :

— Eh bien ! messieurs, cela est-il vrai?

— Très - vrai, madame, répondirent quatre voix.

— Je suis touchée de votre réponse ; mais si vous aviez gardé le silence, ce silence lui-même m'aurait répondu. Mais il est une autre chose, je le sais, que votre esprit n'ose me répondre et qu'il pense cependant. Vous, surtout, monsieur de Saint - Marc, vous m'avez déjà formellement exprimé hier votre opinion. Ce ne sont pas les croisés, m'avez-vous dit, qui manquent aujourd'hui, ce sont les croisades.

— Cela est juste, madame.

— Vous avez raison, vicomte de Saint-Marc,

cela paraît juste au premier coup d'œil. Nous avons en effet, à cette heure, nous aussi une question d'Orient, comme nos pères; mais celle-là se débrouille paisiblement sous la navette de la diplomatie.

— Je suis heureux de vous voir de mon avis, madame.

— Attendez donc, monsieur de Saint-Marc. Oui, à mon sens comme au vôtre, de nos jours l'ermite Pierre aurait plus de chances de succès dans un poste de chancelier que sur une chaire. Toutes ces questions nous trouveront d'accord; c'est le temps qui le veut ainsi. Prenons donc le siècle tel qu'il est; ne cherchons pas à remonter le cours des âges. Chaque époque à son labeur, et si nos pères ont fait le leur en suivant Tancrède et Godefroy, croyons bien que nous avons le nôtre à accomplir. Il y a des croisades de tout genre, et la *noblesse*, qui *oblige* toujours à faire quelque chose, n'a pas exclusivement réservé ses impérieuses prescriptions aux batailles de Jérusalem.

— Cela est incontestable, madame, dit tout à coup le comte de Gestain en interrompant la marquise, et je suis désolé de voir que vous avez si souverainement raison.

Les trois autres auditeurs approuvèrent par un geste expressif ces paroles du comte Daniel.

— Cela étant reconnu, poursuivit madame de Sylvabelle, comte de Gestain, vous cesserez demain d'avoir tort...

— Comment cela, madame?

— Permettez-moi d'ajouter encore quelques mots.

— Nous écoutons.

— Si vous avez étudié l'histoire du vieux temps, vous aurez sans doute remarqué l'influence de la femme sur toutes les nobles entreprises. Aujourd'hui, en cessant d'être barbares, vous avez muré la femme dans son gynecée; là, elle attend un notaire, un contrat et un époux. Les mariages sont cotés et sagement débattus entre amis et parents, à l'exclusion des deux intéressés. Toutes les ambitions du moment ne sont plus remuées par l'esprit de la femme : ce n'est plus pour elle que l'homme veut illustrer ses travaux. On ne se fait point soldat, électeur, député, conseiller municipal, pour *plaire à deux beaux yeux*, comme on disait aux siècles barbares...

Une hilarité de bon goût dérida subitement le cercle des adorateurs, et interrompit la phrase de la belle marquise.

— Autrefois, avant notre civilisation, poursuivit-elle, la femme gouvernait ce pays; nous pouvons même remonter jusqu'à la druidesse gauloise qui rassemblait des armées entières en poussant un cri, et qui annonçait déjà, sous le chêne d'Armorique, la jeune vierge de Vaucouleurs dont se souviennent les Anglais. Dans ces brillants tournois où mille gentilshommes chantaient le refrain *honneur et los à ces doulx anges du paradis*, et saluaient la reine de la lice, aucun des tenants n'était excité par l'idée bourgeoise d'épouser un jour cette reine. On brisait dix lances, on démantelait une bonne armure d'acier, pour gagner un sourire sans lendemain; c'était un enthousiasme pur, qui croyait, à ce prix, être généreusement payé de ses travaux, et même de la mort.

— Quelle merveilleuse époque! dit le comte de Gestain; et que nous sommes loin de ce temps-là!

— Comte de Gestain, poursuivit la marquise, de Simian, croyez-vous que ce temps puisse revenir.

— Veuillez bien vous expliquer, madame, dit le comte Daniel, car votre demande est un peu obscure. Je ne crois pas au retour des croisades

et des tournois; mais je crois que l'influence souveraine de la femme peut renaître dans notre pays.

— Il paraît, comte de Gestain, dit la jeune veuve, que ma demande avait une obscurité fort claire, puisque vous avez répondu selon mes vœux. Il est fort difficile d'admettre qu'aujourd'hui, en 1846, on puisse convoquer, par affiches, dans la plaine de Satory, ou au rond-point des Champs-Élysées, une centaine de chevaliers en frac noir, devant une tribune de *doulx anges du paradis*, pour exécuter un tournoi à fer émoulu. Le préfet de police, d'ailleurs, ne le permettrait pas. Or, si la femme reprenait, de nos jours, son influence souveraine, elle ne pourrait plus l'exercer dans les luttes du champ-clos, ou pour la sublime folie de la Croix; c'est incontestable. Il faudrait chercher ailleurs, et au-dessous.

— Au-dessous, madame? dit le comte de Gestain; est-ce avec une intention que vous avez prononcé ces deux mots?

— Oui.

— Je suis désespéré, madame, de croire que cette expression manque de justesse.

— Ah! voyons, monsieur le comte, expliquez-vous, je vous pardonne votre désespoir.

— Nous n'avons plus de croisades, nous n'avons plus de tournois; cela est vrai, madame, mais on se bat en Afrique pour la France, et cela vaut bien une croisade ou un tournoi à fer émoulu.

— Ah ! on se bat, en Afrique, pour la France ! — dit la marquise avec ce ton d'ironie qui annonce à un interlocuteur qu'il vient de tomber dans un piége. — Ah ! je suis bien aise de vous avoir fait découvrir cela, monsieur le comte. Ainsi, je pourrais, comme une châtelaine du moyen-âge, vous dire aujourd'hui : vous êtes jeune et brave; votre race est militaire; vos portraits d'ancêtres ont un pommeau d'épée en relief à l'angle du cadre; votre écu a, comme celui d'Aragon, un *pal de gueules* qui atteste le sang versé pour le pays; et vous êtes ici, occupé à vous faire de doux loisirs de ruelles, de coulisses, d'hippodrome, de boudoir et de club !

Le comte de Gestain se leva vivement, comme si un volcan eût éclaté sous ses pieds. Sa figure, toujours animée par un sourire charmant, prit une expression sévère, et ses lèvres convulsives semblaient retenir une phrase prête à s'échapper malgré lui.

— Madame, — dit-il avec un ton respectueux

qu'il s'imposa par réflexion, — en 1830, j'étais enfant... Et vous savez tous les devoirs traditionnels qui m'ont été imposés par ma noble maison. Vous comprenez mieux que personne, madame, ces délicatesses de conduite; si j'ai laissé dans son fourreau mon épée de famille, mes torts appartiennent à la circonstance qui les a créés.

— Fort bien! comte Daniel; la chaleur de votre justification vous absout mieux encore, à mes yeux, que la circonstance, — dit la jeune femme avec un regard lumineux de bonté; — mais ce serait, de votre part, une grande erreur de croire que l'honorable scrupule qui a brisé une épée héréditaire, vous dégageait aussi de tout autre devoir; et que, ne pouvant plus être soldat, il ne vous restait plus rien à faire dans la société.

— Madame, dit le comte de Gestain, je suis né avec la vocation des armes, et...

— Laissez-moi vous interrompre, comte Daniel, avant la maturité de votre paradoxe en germe... L'intelligence crée les vocations. L'homme n'entre pas au monde avec un goût isolé. Les belles organisations excellent souvent dans les carrières les plus opposées, et sont à l'aise partout... Con-

naissez-vous l'histoire du comte Gérard, dont le manoir est encore si beau, par ses ruines, dans les montagnes de la Bresse?

— Je connais le nom, j'ai vu le château, j'ignore l'histoire, répondit Daniel; vous êtes heureuse, vous, madame, de savoir tant de choses, soyez indulgente pour ceux qui ne savent rien.

— Voici, en deux mots, l'histoire, poursuivit madame de Simian.

Le comte Gérard avait une vocation décidée pour les armes, comme vous, comte Daniel : il guerroya au-delà des monts, et même en Orient, et ajouta deux *pièces* honorables à son blason de famille. Un jour, il rentra dans ses domaines, et une pensée de désenchantement militaire détermina chez lui une nouvelle vocation : les merveilles gothiques que l'illustre architecte Robert avait élevées sur les deux rives de la Saône, lui donnèrent à son tour l'idée de bâtir une église. Le guerrier se fit architecte, et nous lui devons la magnifique basilique de Notre-Dame-du-Brou, en Bresse. Cette grande œuvre, à peine commencée, inspira au comte Gérard une troisième vocation; il fonda un monastère dont il devint le prieur, et mourut, avec le cilice, sur le grabat

d'un couvent... N'y a-t-il pas quelque enseignement dans cette histoire, comte Daniel?

— Impossible de le nier, madame.

— Oui, messieurs, poursuivit la marquise, les hommes de cette époque avaient des existences fortement occupées; ils marchaient à la vieillesse avec des jours pleins, et leurs corps, habitués à porter les armures, ne se seraient pas accommodés du doux loisir, en temps de paix. Ce serait encore une grande erreur de soutenir que notre époque seule est laborieuse, et que nos aïeux menaient une vie oisive. L'opinion contraire pourrait se soutenir avec succès. En parcourant la vieille France, on est étonné du nombre infini de châteaux, d'églises, de cloîtres, d'hôpitaux qui s'élèvent partout, et qui attestent le génie laborieux et artiste d'une nation à son plus haut degré de fécondité. Il fut un siècle où notre pays était un chantier immense qui nourrissait tous les travailleurs avec l'épargne de la noblesse et du clergé. Nous avons aujourd'hui les usines et les manufactures, et Dieu me garde d'en parler avec une légèreté railleuse, car le travaille ennoblit tout; mais, œuvre pour œuvre, salaire pour salaire, j'aime mieux la cathédrale de Sens qu'une raffinerie de sucre, et le cloître

de Saint-Vandrille que le péristyle d'un chemin de fer : c'est peut-être une hérésie en économie politique, science qui est souvent hostile au goût et aux arts.

— Madame, — dit le comte de Gestain avec une émotion visible, — vous laissez admirablement deviner votre pensée à travers les mille détours de vos paroles. Vous donnez une excellente leçon aux écoliers qui vous écoutent, et on peut en faire un bon profit. En m'abandonnant au charme de votre discours, je craindrais d'en oublier le but; j'aime mieux prendre congé de vous, madame, afin de vous écouter de loin et de me recueillir.

— Eh bien ! — dit madame de Simian avec un sourire plein de finesse, qui ressemblait au plus doux et au plus redoutable des adieux, vous partez déjà, comte Daniel... Est-ce que nous avons épuisé la question ?

— Elle était épuisée pour moi, madame, à votre première phrase. Au moins, lorsque vous proposez des énigmes vous avez soin, en commençant, d'en dire le mot à vos auditeurs.

— Ah ! dit la belle veuve en riant, comte Daniel, vous allez faire passer mon salon pour une grotte du Sphinx et la colline de Passy

pour le mont Cythéron. Au moins, ceux qui ne devinent pas ne sont pas exposés à périr, puisque j'ai la charitable attention d'expliquer mes énigmes avant de les proposer... et vous, vicomte de Saint-Marc, êtes-vous devin comme M. de Gestain, votre ami ?

— Oui, madame, je ne devine que ce qui est fort clair, par indolence de réflexion.

— Et vous, messieurs ? — continua Thérèse de Simian en faisant circuler un sourire d'interrogation dans l'auditoire.

Les têtes s'inclinèrent pour répondre affirmativement.

— Alors, messieurs, dit la marquise avec une expression virile, je me promets d'être heureuse et fière lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir.

Un changement singulier s'était manifesté sur les visages et dans le maintien des adorateurs de la belle veuve.

Ces jeunes hommes semblaient s'être renouvelés au dernier entretien.

La Circé moderne avait opéré une métamorphose, ou du moins elle la préparait pour l'avenir.

VIII

Noble résolution.

Le comte de Gestain et Albert de Saint-Marc montèrent à cheval à la grille du jardin, et, tout en côtoyant la rivière jusqu'à la place Louis XV, où il se séparèrent, ils eurent assez de temps pour échanger quelques réflexions.

— Mon cher Albert, dit Daniel, cette femme m'a bouleversé, je ne ne la reverrai plus.

— Vous vous trompez, comte Daniel, — dit Albert avec un regard significatif, — vous la reverrez.

— Si j'avais eu le malheur d'aimer cette femme, je porterais mon deuil en ce moment.

— Ah ! vous ne l'aimez pas ! remarqua le jeune Albert avec une naïveté fausse.

— Albert... ma tête ne m'appartient pas... je ne sais quel nom donner à ce que j'éprouve

auprès de madame de Simian... je l'abhore peut-être...; peut-être que la haine aussi a sa volupté, et je viens en savourer tous les charmes, chaque jour, dans cette maison.

— Voilà une découverte physiologique qui fera du bruit dans le monde savant et amoureux, — dit Albert en s'accompagnant d'une mélodie joyeuse. — S'il y avait une académie d'amour, comme une académie des sciences le secrétaire perpétuel, l'Arago de l'histoire du cœur humain, ferait un rapport sur la volupté de la haine, qui attire un jeune homme vers une belle veuve, tous les jours.

— Albert, trève aux plaisanteries sérieuses, dit le comte Daniel, vous avez sans doute arrangé quelque plan, après cet étrange entretien.

— Je n'ai rien décidé encore, cher comte; mais je déciderai.

— Vraiment ! dit Daniel en coupant l'air avec sa cravache, — vraiment il y a des caractères incroyables ! voilà une jeune veuve qui a le rare bonheur de pleurer un mari qu'elle n'aimait pas vivant; elle est riche, triomphante, adorée; elle a autour d'elle une société indissoluble de jeunes gens qui ont la bonté de se cotiser, chaque jour, pour faire fumer devant son autel des nuages

d'encens et d'esprit. Cela ferait la joie d'une reine constitutionnelle... Madame de Simian s'ennuie tout à coup de son amusement quotidien, elle donne congé au bonheur, avec la même malice ingénieuse dont elle se servirait contre des ennemis ! Nous sommes tous chassés comme des vieillards ennuyeux et ruinés, amoureux d'une dot.

— Comte Daniel, vous aimez vous tromper vous-même, dit Albert; on ne nous chasse pas.

— Et que fait-on?

— On nous envoie à la croisade, comte Daniel.

— Vous allez donc partir pour l'Orient, vous, vicomte de Saint-Marc?

— Je vais prendre mon passeport demain, rue de Jérusalem.

— Vicomte de Saint-Marc, causons une fois sérieusement; partez-vous?

— Il le faut bien, mon cher Daniel; madame Simian a usé du bénéfice de son sexe; elle nous a fait une rude leçon; il faut en profiter ou ne plus la revoir.

— Mais quel est son but, dit Daniel; en nous expédiant ainsi, çà et là, comme des circulaires vivantes... Veut-elle mettre son mariage au concours, et donner sa main au plus digne? ce serait

une pensée absurde et indigne d'une femme d'esprit.

— Comte Daniel, madame de Simian s'est expliqué avec une clarté suffisante, et en voici la preuve. J'ai suivi toutes les phrases du dernier entretien si chaudement engagé entre elle et vous. Votre visage a trahi vos émotions intérieures; vous avez rendu rendu hommage à la justice de ses leçons, et quoi que vous en disiez, en ce moment, comte Daniel, vous vous préparez à faire votre devoir, et *adviendra que pourra, la dame le veult!*

Le comte de Gestain tendit la main à Saint-Marc, sans prononcer un seul mot.

Arrivés sur la place Louis XV, les deux cavaliers s'arrêtèrent.

— Mon cher Albert, dit Daniel, nous allons nous séparer, et pour longtemps peut-être; mais veuillez bien prendre avec moi un engagement... Vous comptez revoir un jour la belle enchanteresse...

— Eh! sans doute, mon cher Daniel, si je vous disais le contraire dans un moment de dépit, vous ne me croiriez pas, comme je ne vous croyais pas moi-même, tout à l'heure. Oui, je reverrai madame de Simian.

— Maintenant, Albert, ajouta Daniel, promettez-moi que nous la reverrons tous deux ensemble, le même jour.

— Ceci me paraît assez difficile, comte Daniel, si nous allons, vous, en Occident, et moi, en Orient, accomplir je ne sais trop quelle entreprise, notre rencontre...

— Pardon, Saint-Marc, si je coupe votre phrase. La chose est aisée. Nous ne voulons pas faire, je pense, une campagne de quinze jours, une course au clocher, une croisade de commis-voyageur. Fixons à un an la durée du premier chapitre de nos travaux, et en 1847, à pareil jour, si la mort n'y met pas obstacle, je vous attends dans ma maison de la rue de l'Université.

— Accepté de grand cœur, comte de Gestain. On ne meurt pas à notre âge, lorsqu'on a son lendemain à faire. Je serai exact au rendez-vous.

Les mains se serrèrent.

Le comte Daniel s'élança au galop de son cheval vers le pont Louis XV, et Saint-Marc vers la Madelaine.

A une fort grande distance ils tournèrent la tête pour s'adresser un dernier adieu en agitant leurs mains.

IX

Le Bagne.

Un soir des derniers jours du mois de juin 1846, le quai de Toulon offrait un aspect très-animé, deux régiments s'embarquaient pour l'Afrique.

Le *Marengo* et le *Friedland*, arrêtés comme deux îles noires plantées de mâts devant la grosse tour, étaient les deux points de mire de toutes les embarcations qui leur portaient des soldats voyageurs.

La proue des deux vaisseaux regardait la haute mer ; les voiles se déroulaient aux antennes ; les longues flammes aiguisaient, à la cime des mâts, leurs pointes vers le midi.

L'immense rade avait cet air de fête qu'elle emprunte aux rayons du soleil, à la gaîté des collines, au murmure cadancé des avirons, au pavoisement des vaisseaux, à l'éclat des armes,

et aux fanfares militaires qui semblent les voix harmonieuses de la mer.

La large palissade qui s'avance dans le port, devant l'Hôtel-de-Ville, était couverte de spectateurs : leurs figures exprimaient cette curiosité calme qu'on apporte même aux spectacles les plus solennels, lorsqu'ils sont répétés chaque jour.

Dans cette foule, un jeune homme seul, regardait ce tableau avec une attention pleine d'intérêt : son costume, quoique fort simple, annonçait un voyageur de distinction, et on devinait facilement qu'il venait d'arriver à Toulon, car les traces de la poussière du pays se laissaient encore apercevoir sur les boucles de ses cheveux.

C'était le jeune vicomte Albert de Saint-Marc.

Quand la dernière chaloupe eut embarqué le dernier soldat, Albert regarda autour de lui pour examiner les figures, et choisir celle qui pouvait lui permettre de deviner un interlocuteur complaisant : il avisa un jeune homme à l'œil noir et vif, au teint bronzé par le soleil provençal, et dont les lèvres toujours agitées par un mouvement convulsif, semblaient solliciter une question.

Albert fit quelques pas vers lui, et, avec cette

aisance et cette grâce naturelles qui annoncent la noblesse avant le nom, il dit :

— Vous excuserez, monsieur, un étranger, s'il vous arrête un instant pour vous adresser quelques questions.

Un sourire respectueux et bienveillant répondit à Albert de Saint-Marc, qui poursuivit ainsi :

— Ces deux vaisseaux partiront-ils ce soir ou demain ?

— Demain, à la pointe du jour, monsieur.

— Ils n'embarquent que des militaires, je crois ?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il des vapeurs en partance ?

— Demain, le *Grégoire,* commandé par M. Garbieron ; après-demain le *Tartare*, commandé par M. Charpentier.

La réponse fut faite avec une vivacité méridionale qui ne laisse jamais languir l'interrogation, et annonce un interlocuteur doué de cette science locale, si recherchée de l'étranger.

Albert s'applaudit intérieurement d'avoir si bien rencontré du premier coup.

— Monsieur, continua-t-il, veuillez donc bien mettre le comble à votre obligeance, en m'indiquant le dernier de ces paquebots, si vous pouvez me le montrer d'ici.

— Le *Tartare* n'est pas sur rade; il ne sortira que demain soir du bassin de l'arsenal.

L'arsenal vient de fermer sa grille. Vous auriez d'ailleurs besoin d'une permission et d'un guide, car l'arsenal est plus compliqué, dans ses détours, que le labyrinthe de Crète. Si monsieur me le permet, j'irai le joindre demain matin, à l'hôtel de la *Croix-d'Or,* et je le conduirai à l'arsenal.

— Voilà qui est singulier ! dit Albert en souriant, est-ce que je suis logé à l'hôtel de la *Croix-d'Or ?*

— Oui, monsieur.

— J'accepte avec le plus grand empressement, et je vous parlerai de ma reconnaissance plus tard.

— Monsieur, je suis à votre disposition ; voici ma carte : Alexandre M..., avocat, rue du *Champ-de-Mars,* 1, près le *Pavé-d'Amour*... Permettez-moi de vous conduire à votre hôtel.

L'avocat prit les devants, comme le plus officieux des guides, et, arrivé sur la place au Foin, il dit à Albert :

— Monsieur, voilà la *Croix-d'Or.*

— C'est bien là, en effet, dit Saint-Maro en riant : vous le saviez mieux que moi.

Il faut le dire en passant, à l'éloge de cette

noble ville de Toulon, l'obligeance y court les rues et marche avec l'étranger.

Je n'invente pas un caractère, j'en choisis un au hasard, sur cent.

Le lendemain, à neuf heures, l'avocat *cicerone*, entrait chez le vicomte de Saint-Marc avec la familiarité d'un ami.

— Mon cher monsieur, lui dit Saint-Marc, je suis vraiment désespéré de vous enlever aux affaires de votre noble profession...

— Oh! dit vivement le jeune avocat, les affaires peuvent attendre, et vous ne le pouvez pas, vous, monsieur, puisqu'il faut que vous partiez demain.

— On n'est pas plus obligeant, monsieur, — dit Saint-Marc en serrant les mains de l'avocat toulonnais. — Oui, je pars demain, et c'est trop tard de six ans.

— Ah! je comprends, vous allez rejoindre l'armée...

— Non, je vais la joindre, — dit Albert en riant, je n'ai jamais été soldat.

— Vous sortez de l'école de Saint-Cyr? — dit le Toulonnais avec un accent timide qui demande excuse pour une indiscrétion.

— Non... je sors d'une autre école, — répondit Saint-Marc avec un sourire sérieux.

Et comme il achevait sa toilette, il prit le bras de l'avocat et ils sortirent de l'hôtel.

Chaque matin, l'arsenal de Toulon se réveille avec le fracas d'un dortoir de géants.

C'est un spectacle superbe.

Les larges écluses roulent sur leurs gonds ; on incruste des vaisseaux dans leurs écrins de carénages, les roues à vapeur soulèvent le marteau des forges ; les câbles se déroulent à la corderie ; les chantiers retentissent du grincement des scies sur la pierre et le bois, mêlé au cliquetis des ferrailles agitées par les escouades des galériens.

La splendeur du tableau en dérobe les misères.

Ce qui rampe est voilé par ce qui s'élève.

Partout éclate la grandeur du travail et du paysage ; partout les mâts des vaisseaux rayent de lignes verticales l'horizon maritime, et agitent des milliers de banderolles qui font la joie de l'air.

Un peuple d'ouvriers, à face rude et intelligente, couvre les dalles cyclopéennes des quais et des bassins, et un continuel flux et reflux de matelots et d'officiers achève de donner à ce coin de la France une animation merveilleuse, en frappant de surprise le voyageur.

Albert de Saint-Marc assistait pour la première fois à ce magnifique spectacle, et semblait avoir oublié le but de sa visite à l'arsenal ; la parole vive de son conducteur toulonnais le rendit bientôt à son projet d'embarquement.

— Voilà votre paquebot, lui dit le jeune avocat; le commandant est sur le pont; c'est un de mes amis; je vais vous présenter à lui, si vous voulez.

— J'accepte volontiers, — dit Saint-Marc; — mais comme je vois en ce moment beaucoup de passagers qui entourent le capitaine, je serais bien aise de faire une promenade dans cet arsenal, qui me paraît la chose la plus curieuse de l'univers... Voyons, mon cher avocat, veuillez bien me montrer, en courant, vos plus attrayantes richesses.

— Dans moins d'une heure, dit l'avocat, vous pourrez voir la corderie, les cales couvertes, la fonderie, la forge, le grand magasin, le parc d'artillerie, les bagnes, l'hôpital, le...

— Commençons par l'hôpital, — interrompit Albert, — ce doit être bien lugubre un hôpital du bagne! nous verrons le reste après.

— Veuillez donc bien me suivre, — dit l'obligeant conducteur.

X

L'Hôpital.

L'hôpital du bagne de Toulon est un monument fort beau, et tout y est admirablement prévu dans l'intérêt des malades.

Les galeries sont vastes, et l'air de la rade et des collines y fait circuler une suavité de parfums qui donne la santé.

Les deux visiteurs passaient lentement devant les lits de cette infirmerie du crime, sans mettre trop d'affectation dans leurs regards, de peur d'affliger par une curiosité brutale tant de misères honteuses peut-être de leur position.

Au milieu de la galerie, un groupe composé d'une religieuse, d'un prêtre et du chirurgien de l'hôpital, fixa leur attention, et le jeune avocat ayant fait de la tête un salut familier, s'avança vers le docteur et lui serra les mains.

— Eh bien! mon cher docteur, dit-il, vous êtes toujours à votre poste, et de très-bon matin.

— C'est mon devoir, et je puis ajouter, c'est mon bonheur, — dit le docteur A***, dont la noble et franche figure réjouit les galériens sur leurs grabats d'hôpital.

— Vous remplissez une bien belle mission, docteur, dit le vicomte de Saint-Marc; vous consolez ce qui est inconsolable.

— On prend le devoir en habitude, comme tout autre chose, dit le médecin; j'ai déjà passé vingt-cinq ans de ma vie à soigner les pauvres malades et les galériens. A six heures du matin, je suis debout et je travail souvent jusqu'à minuit... Je ne dis pas cela pour en retirer un éloge, mais pour encourager les jeunes gens qui n'osent sortir de leur oisiveté. Le travail est plus doux qu'on ne pense, messieurs.

— Pardon, cher docteur, dit l'avocat, nous vous avons distrait des douceurs de votre travail; votre temps...

— Ma visite est terminée, interrompit le médecin; je donnais mes dernières instructions à mes collaborateurs, cette religieuse et l'aumônier; j'ai deux mots à dire à ce pauvre jeune homme et je suis à vous.

Le médecin se pencha sur un lit, et prenant une main livide de fièvre, il dit, avec une voix pleine de douceur :

— Mon ami, sois obéissant; ne refuse rien de ce que la sœur te donnera, et tu seras sur pied dans quatre jours... entends-tu?

Un mouvement du linceul mit à découvert la figure pâle d'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans.

Le malade ouvrit les yeux, regarda la médecin, et remua les lèvres pour répondre affirmativement.

— Tu es aujourd'hui beaucoup mieux qu'hier, ajouta le docteur, et je te promets que demain tu seras mieux qu'aujourd'hui.

— Et à quoi me servira ce mieux? — demanda le malade d'une voix presque éteinte et avec une expression de regard indéfinissable.

— Ah! dit le docteur, tu sais que je n'aime pas ces réflexions. M. l'aumônier te l'a dit; si Dieu te donne la santé, accepte-la comme un bienfait du ciel.

— La santé pour souffrir! murmura le galérien avec un accent mélancolique.

— Vincent, mon ami, dit le docteur, nous allons nous fâcher! prends garde. Tu n'as pas

d'autre ami que moi ici, et quand tu voudras écrire à ta mère...

Le malade interrompit le médecin par un geste brusque, et fit un signe d'obéissance et de résignation.

Albert de Saint-Marc suivit le médecin dans la galerie, et, arrivé sur la première marche de l'escalier, il lui dit :

— Excusez la curiosité d'un étranger, monsieur le docteur, vous me paraissez attacher un intérêt particulier à ce pauvre galérien...

— Il n'y a pas de galériens ici, dit le médecin, il n'y a que des malades.

— Votre réponse est fort belle, poursuivit Albert, mais il m'a semblé que vous aviez une prédilection pour ce malade, et j'ai cru vous adresser une demande peut-être indiscrète.

— Pardon, dit le médecin, vous me faites songer que j'ai oublié d'écrire une ordonnance pour ce pauvre Michel.

Le docteur rentra dans la salle, et s'avançant vers le lit, il se pencha sur un malade et lui dit, avec une voix pleine de douceur :

— Michel, je te recommande de ne faire aucun mouvement, si tu veux être bientôt guéri de ton bras.

— Et vous savez ce qui m'attend quand je serai guéri, dit le malade avec un sourire affreux.

— Mon ami, ajouta le docteur, il arrivera ce que Dieu voudra; en ce moment tu ne dois t'occuper que de ta guérison, entends-tu. Demain, si la fièvre te quitte, comme je l'espère, je te ferai servir un bon déjeûner. Tu vois que j'ai soin de toi.

Le malade inclina la tête, et remercia par un sourire de bonté.

En descendant l'escalier, le docteur dit à Saint-Marc :

— Je vois, à votre regard interrogateur, que vous êtes avide de connaître le secret de toutes ses misères incurables. Ce pauvre Michel, que vous venez de voir, est à peine âgé de vingt-deux ans; vous voyez comme je le soigne, et quand il sera guéri, il périra sur l'échafaud... Cela vous étonne, monsieur... Michel a frappé un garde-chiourme d'un coup de couteau, et en donnant ce coup, il a glissé et s'est cassé le bras droit dans sa chute; en cet état, on ne peut pas le juger; avant, il faut le guérir; je prolonge autant que je puis sa guérison, car en gagnant la santé, il gagne la mort. L'histoire de ce malheureux est empreinte de fatalité; mais cette fata-

lité n'est pas reconnue en cour d'assises comme circonstance atténuante. Un accès de jalousie d'amour l'a conduit au bagne. Après six mois il prépara un plan d'évasion admirable, et que l'intelligence seule des galériens peut inventer.

Un matin, Michel, habillé en ouvrier de l'arsenal, sortit de sa prison et traversa fièrement l'arsenal. En passant sur le pont de bois, un coup de vent emporta son chapeau, et il ne voulut point se retourner pour le ramasser, malgré les avertissements répétés, à très-haute voix, par les sentinelles du pont. Cela parut suspect, surtout aux yeux de nos argus infaillibles, sans cesse préoccupés des évasions merveilleuses des galériens. On courut sur Michel; on découvrit une tête chauve sous la chevelure d'emprunt. Il fut donc ramené aux carrières. Depuis ce moment, il se plaignait de la rigueur de son gardien, et murmurait des menaces contre lui.

Ces menaces ont eu leur effet sanglant, et voilà où Michel est arrivé, à l'échafaud, en passant par les soins paternels de l'hôpital.

— Cela est horrible à entendre, dit Saint-Marc au comble de l'émotion; mais la justice est dans son droit.

— La justice est toujours rigoureusement dans

son droit, poursuivit le docteur; pourtant, il est de certains cas, fort rares d'ailleurs, où la justice fléchit, lorsque des hommes influents et dévoués invoquent sa religion miséricordieuse... En voici un exemple : Nous avions ici deux jeunes Arabes de quatorze à quinze ans, condamnés à mort, puis à vie. Un jour, dans la plaine de la Mitidjah, ces deux frères rencontrèrent un Français, et ils se firent ce raisonnement : notre père et nos parents ont été tués, dans leur cabane, par des Français beaucoup plus nombreux, et plus forts qu'eux. Aujourd'hui nons sommes à notre tour deux contre un, notre vengeance est légitime; et ils tuèrent le chrétien isolé, par dévouement filial.

A notre point de vue, cette action est horrible, mais ces enfants ne pouvaient pas raisonner comme nous. La justice ne fait point de ces concessions philosophiques; les deux frères furent condamnés à mort. Cependant, leur peine ayant été commuée, on les envoya d'Alger au bagne de Toulon.

Sur ces entrefaites, un voyageur traversa le bagne, et s'étant fait conter l'histoire lamentable des deux Arabes, il partit pour Paris, et muni de toutes les pièces du procès, il plaida longtemps la cause de ces enfants auprès du garde des

sceaux, et parvint à alléger leur sort. Ce voyageur a fait une bonne action, et, sans lui, la justice inexorable aurait suivi son cours, et ces malheureux Arabes, égarés par les fausses idées de leur nature sauvage, se seraient abrutis dans ce bagne, devenu par la mansuétude de la loi leur éternelle prison.

— Je rappellerai à monsieur le vicomte de Saint-Marc, — dit l'avocat toulonnais, qui connaissait toutes ces histoires, — que le commandant du *Tartare* doit quitter son bord à dix heures, et que les passagers doivent se hâter s'ils veulent trouver de bonnes cabines sur le pont.

— Ah! je vous remercie, — dit Saint-Marc avec un sourire de préoccupation, — le *Tartare* aura son tour après cet enfer du bagne. Les récits de monsieur le docteur excitent au plus haut point ma curiosité de voyageur ignorant. A Paris, nous vivons dans un monde qui ne nous permet de nous attendrir que sur les infortunes de l'Opéra-Comique et de la Gaîté... Oui, docteur, parmi les criminels il y a des malheureux... me permettrez-vous de vous fatiguer encore de mon indiscrétion au sujet de votre malade, le pauvre Vincent? la figure de ce jeune homme m'a singulièrement frappé.

— C'est encore une histoire fort triste, — dit le docteur en faisant courir sa main droite sur son front, — fort triste... Vincent est le fils d'un pauvre fermier du village de Saint-***, à trois lieues de Nantes ; il aimait une jeune fille, sa parente, avec laquelle il avait été élevé. Son mariage dépendait du numéro de la conscription ; toute loi est dure, comme dit le proverbe latin ; mais la loi du recrutement est la plus dure de toutes les lois imposées aux pauvres ; ainsi vous, par exemple, monsieur le vicomte, il vous a été facile, avec quelques écus, d'envoyer un homme au régiment à votre place, et de vivre doucement de la vie parisienne ; mais le pauvre diable, qui a la main malheureuse le jour du recrutement, est obligé de quitter sa famille, son horizon de campagne, tout ce qui lui est cher enfin et d'aller où va le drapeau. La loi est pour tous, c'est incontestable ; mais cette commuauté d'exigence n'ôte rien à sa rigueur ; il y a, d'ailleurs, dans notre France militaire, beaucoup de candides enfants qui ont une répugnance invincible pour la noble profession des armes, et que la nature n'a pas créés soldats. Vincent, foudroyé par le numéro 23 qu'il tira dans l'urne de sa mairie, et qui brisait son mariage à jamais, se réfugia dans les bois et

fut sourd à tous les appels d'affiche qu'il plaisait au préfet d'adresser aux conscrits retardataires. Un mois s'écoula; le village de Saint-*** avait envoyé au corps tout son contingent de soldats apprentis, moins Vincent le réfractaire. Notre malheureux enfant sortait toutes les nuits de ses bois, et venait passer quelques heures devant le foyer domestique, entre sa mère et sa fiancée. A la longue, la sécurité endort la précaution. Une nuit, la porte fut violemment ouverte, et deux redoutables gendarmes firent irruption dans la chaumière. Vincent saisit un outil de ferme, et, en se défendant comme un lion, sur le corps de sa mère évanouie, il blessa grièvement ses deux adversaires; mais un renfort de maréchaussée étant survenu, il fut pris, arraché de sa maison, écroué un cachot du chef-lieu et jugé. Le tribunal, s'inspirant des circonstances de ce crime, garda une juste réserve dans sa rigueur. Les juges furent émus, mais la loi fut la loi. Vincent est ici depuis six ans.

— Malheureux jeune homme, dit Saint-Marc... Et combien d'années a-t-il encore à passer au bagne?

— Quatre.

— Quatre!... il aura donc vu flétrir ici sa plus

belle jeunesse, et quand il sortira, il aura au front le stigmate indélébile de galérien.

— C'est la loi, remarqua le docteur.

— Oui, oui, docteur, on a tout dit quand on a dit : c'est la loi... et, en effet, on ne peut pas dire autre chose... Tout juré, moi le premier, aurait condamné Vincent, et pourtant il y a des crimes qui semblent porter en eux une certaine innocence.

Saint-Marc baissa la tête, et s'appuyant sur un pilier de la cale couverte qui protége au chantier le vaisseau le *Fontenoy*, il se mit à réfléchir profondément.

— Monsieur le vicomte, dit le Toulonnais, voilà le commandant Charpentier qui descend de son bord et rentre en ville ; me permettez-vous de l'appeler?

— Nous irons le voir en ville, — dit Saint-Marc de l'air d'un homme qui attache peu d'importance à ce qu'il dit. — Oui, oui, la loi est terrible... et l'homme est faible!... malheur à qui vient se heurter contre la loi!

Ces derniers mots étaient dits avec ce ton qui annonce que la pensée intérieure ne s'accorde point avec les paroles, comme au théâtre, lorsque l'accompagnement de l'orchestre contrarie l'expression mélodique des voix.

XI

La cale couverte.

Pour faire diversion à de nouvelles idées, le jeune vicomte voyageur regarda autour de lui, et fut frappé de la grandeur monumentale de l'édifice qui s'élevait sous ses yeux, et qui était l'écrin d'un vaisseau de cent canons.

— Voilà une belle chose, docteur, — dit-il en changeant de ton. — Cet édifice ressemble à une église gothique dépouillée de l'enveloppe de ses quatre murs.

— C'est une cale couverte, monsieur le vicomte, dit le docteur avec l'accent coutumier d'un cicérone qui a répété la même chose à mille voyageurs.

— Il paraît, demanda le vicomte de Saint-Marc, que les ouvriers sont un peu en retard sur ce chantier, car nous sommes sur cette place aussi isolé que dans le désert.

— Il y a vingt ans que les ouvriers n'ont pas donné ici un coup de marteau, dit l'avocat avec un sourire railleur.

— Ah ! remarqua Saint-Marc, ce beau vaisseau est donc laissé à l'abandon depuis vingt ans ?

— Oui, monsieur le vicomte, dit l'avocat en riant; ce vaisseau est devenu vieux avant d'avoir été jeune.

— Il porte un beau nom, ajouta Saint-Marc.

— C'est le *Fontenoy*.

— Ici, lorsqu'il s'agit d'un vaisseau en construction, je vois que la loi est fort tolérante; on ne fait des codes que pour les hommes, on n'en fait point pour les vaisseaux. Il est donc permis en France de construire le *Fontenoy* et un magnifique édifice en pierres ciselées pour l'abriter de la pluie, et d'abandonner ensuite ces deux coûteuses merveilles, pendant vingt ans, sur un désert... Si le *Fontenoy* eût été un conscrit réfractaire, on ne l'aurait pas abandonné... pardon, monsieur le docteur, si je vous dérobe trop longtemps à l'impatience de vos malades, mais l'histoire de ce malheureux Vincent me préoccupe au-delà de toute expression.... Avez-vous des nouvelles de la mère et de cette pauvre jeune fille?

— Oui, monsieur de Saint-Marc, j'ai reçu plu-

sieurs lettres de la mère de Vincent; des lettres désolantes, comme les mères seules en écrivent... Il y a six ans que cettte femme pleure, et quand elle reverra son fils elle aura un nouveau désespoir à subir en le voyant flétri à jamais.

— C'est vrai, docteur... la maladie de ce jeune homme m'a paru fort grave...

— Elle l'est, en effet, je lutte depuis vingt jours avec lui, pour le décider à se laisser vivre, il refuse tout remède, il ne demande que la mort.

— Pourtant, dit Saint-Marc, il n'a plus que quatre ans...

— Quatre ans! interrompit le docteur, mais savez-vous bien que, pour certaines organisations, quatre ans c'est le synonyme de l'éternité? J'ai vu des galériens qui, après quinze ans de bagne, ne croyaient pas avoir assez de force pour supporter l'interminable longueur de la dernière semaine, et craignaient de mourir d'un accès d'irritation d'ennui, la veille de leur liberté. Ici le temps perd sa valeur mathématique et ses divisions d'horloge. Les heures n'ont soixante minutes qu'à leur cadran; elles passent en courant sur les belles existences, elles se traînent sur les malheureux et les écrasent de leurs poids. Cette tour carrée, qui s'élève devant la corderie, ne

sonne des heures que pour vous ; elle sonne des siècles pour les malades de cet hôpital.

— Cela me paraît fort juste, — dit Saint-Marc avec le ton décidé qui semble vouloir mettre fin à un long entretien.

— Si monsieur le vicomte, dit l'avocat, veut partir demain, je me crois obligé de lui dire qu'il n'a pas trop de temps à perdre à Toulon.

— Ah ! monsieur de Saint-Marc, dit le docteur en riant, laissez vous conduire aveuglément par notre jeune avocat; c'est la Providence toulonnaise des étrangers, il se dévoue à vivre de la vie des autres, et semble avoir oublié la sienne en naissant. Notre avocat est l'antipode vivant de l'égoïsme, il croirait perdre une journée s'il n'avait pas rendu un service; mais il n'en perd pas ; il est plus heureux que Titus.

— Ce docteur est un singulier homme ! dit l'avocat; sans y songer, il fait son portrait et il écrit son nom au bas de la toile.

— Vraiment, messieurs, dit Saint-Marc, vous faites rougir de honte les paresseux et les inutiles ; on devient meilleur entre vous deux, et je suis au désespoir de vous quitter.

— A votre retour d'Afrique nous nous reverrons, j'espère, dit le docteur.

— A mon retour... — dit Saint-Marc avec une expression mystérieuse. — Si je retourne.

— Oh ! quelle idée, dit l'avocat ; on ne fait presque plus de guerre en Afrique. Vous allez à une promenade, à une course au clocher de l'Atlas...

— Mon cher avocat, interrompit Saint-Marc, je renonce à l'Afrique...

— Vous ne partez pas, monsieur le vicomte ?

— Non, j'ai changé d'avis.

— Et votre régiment ?

— Il y aura un soldat de moins ; cela ne fait point lacune.

— Et le ministre de la guerre ?

— Je m'arrangerai avec lui.

— Tant mieux ! monsieur le vicomte ; je ne suis pas fâché de vous voir changer de résolution. Vous ne me paraissez pas de constitution assez solide pour résister aux fatigues des courses africaines. Pardonnez-moi ma franchisse provençale. Vous avez les mains délicates comme une femme, et des pieds élégants, ciselés pour le tapis d'un salon ; avec vos pieds, on grimpe fort mal sur l'Atlas. Vraiment, je vous plaignais déjà dans votre dur métier de soldat africain. Que votre mère sera contente de vous revoir ! et

que je m'estime heureux d'avoir contribué peut-être à vous retenir à Toulon !

— Mais c'est votre rencontre, mon cher avocat, qui a bouleversé tous mes plans, il n'y a pas le moindre doute : je vous expliquerai cela plus tard.

— Passerez-vous encore quelques jours à Toulon, monsieur de Saint-Marc ?

— Probablement.

— Avez-vous visité des vaisseaux à trois ponts?

— Jamais.

— Je vous conduirai à bord de l'*Océan,* de cent vingt canons.

— Non, vous me ramènerez demain à l'arsenal, je n'ai pas de temps à perdre... je veux avoir des nouvelles de ce pauvre Vincent, demain, à la visite du cher docteur.

— Nous sommes tous deux, monsieur de Saint-Marc, à vos ordres.

— A demain, messieurs, je n'ai déjà que trop abusé de vous aujourd'hui.

Albert prit congé du docteur et de l'avocat, et ne les revit que le lendemain à l'arsenal, quelques heures avant son départ. Il avait recueilli tous les renseignements désirables, et il lui tardait d'être rendu à Paris.

XII

Le retour à Paris.

Albert de Saint-Marc sortit de Toulon comme on sort d'un collége, avec une éducation toute faite.

Deux jours lui avaient suffi pour renouveler ses idées, en donnant complète justice aux théories de la marquise de Simian.

Il venait de visiter des vaisseaux superbes, où vivaient dans une activité glorieuse de jeunes officiers revenus des zones polaires ou des archipels du sud.

Il avait admiré les nobles reliques de la marine française, ces vieux navires invalides, dont les noms rappellent tant de travaux merveilleusement accomplis.

La *Muiron,* qui parle d'Aboukir; l'*Astrolabe* et la *Zélée,* qui racontent leurs explorations pacifi-

ques à travers tous les écueils du globe : on lui avait montré, le matin même, devant la forteresse du cap Brun, la petite rade où le vaisseau le *Romulus,* accablé par le nombre, vit périr sous le feu, tous ses jeunes et brillants officiers ; ce qui renouvela, de nos jours, l'antique lamentation de Sparte :

L'année a perdu son printemps !

Notre voyageur, ému par ces souvenirs et ces tableaux, courait de toute la vitesse de trois chevaux de poste, sur la route de Paris, en s'efforçant de corriger l'ennui somnolent du voyage par la vie intérieure et agitée de la réflexion.

En arrivant à Paris, il avait déjà résolu de consacrer tout son temps à une bonne action : il fallait, à tout prix, rendre à sa famille le malheureux réfractaire breton de l'hôpital du bagne, et le réhabiliter dans sa dignité d'homme malgré la flétrissure du jugement criminel.

Un ami d'Albert de Saint-Marc, un ancien employé au ministère de la justice, avait promis, sur l'exhibition des pièces recueillies à Nantes et à Toulon, de mener cette affaire à bonne et prompte fin.

Lorsque l'humanité active poursuit avec une

ardeur incessante son œuvre généreuse, elle se trouve, à chaque effort, en face de quelque rempart administratif dont il faut faire le siége, et qui oppose une de ces froides résistances à désespérer le courage de l'assaillant.

Albert de Saint-Marc, absorbé par ce travail où le cœur et la raison luttent contre les formes bureaucratiques, où le style officiel des réponses est en perpétuelle discordance avec le chaleureux accent des demandes. Albert commençait toutes ses journées avec une espérance et les terminait par le découragement.

Un jour, en traversant la place Vendôme, centre de ses opérations, il s'entendit appeler par son nom du fond d'une voiture, et reconnut bientôt sur le marchepied d'une portière vivement ouverte, son ami le comte de Gestain.

Les deux amis se serrèrent longtemps les mains avant de commencer un de ces entretiens où les questions se croisent et suppriment les réponses.

Dès qu'un peu d'ordre fut rétabli dans la fougue de cette rencontre :

— Cher Albert, dit Daniel, la place Vendôme n'est pas un boudoir de conversation ; prenez mon bras, congédions mon cocher, et réfugions-

nous aux Tuileries, où nous causerons entre deux statues, à l'abri de l'oreille du passant. La curiosité publique commençait déjà ici à nous exploiter avec trop d'enthousiasme. La place Vendôme n'est peuplée que de provinciaux stationnaires et désœuvrés.

L'entretien se renoua au jardin des Tuileries.

— Cher comte Daniel, dit Albert, je suis enchanté de vous retrouver dans tout l'éclat de votre gaîté radieuse, après quelques semaines de séparation. Vous n'avez donc pas quitté Paris?

— Vous le voyez, Albert... nous avons tous deux violé notre pacte.

— Daniel, parlez pour vous; j'ai fait un long voyage, moi...

— Albert, nous nous donnerons plus tard des explications mutuelles, et si vous avez confiance en moi comme j'ai confiance en vous, je crois qu'il n'y aura point de coupable dans les deux.

— J'espère bien surtout, dit Albert, que vous n'avez pas revu madame de Simian?

— Ne m'accusez pas de l'impossible, vicomte de Saint-Marc. Non-seulement je ne l'ai pas revue, mais je puis vous affirmer, sur l'honneur, que je ne la reverrai jamais.

— Vous dites cela d'un ton, cher Daniel, et

avec un regard qui devraient bien se faire escorter d'un commentaire.

— Vous ne savez donc pas la nouvelle, mon ignorant vicomte?

— Il y a une nouvelle!

— Eh! mon Dieu! m'auriez-vous retrouvé si joyeux s'il n'y avait pas une nouvelle! c'est l'inévitable nouvelle qui menace les absents... La belle veuve de Simian se marie!... Ah! vous voilà pétrifié, comme la statue de Méléagre, dont vous brossez le piédestal avec votre coude!... Mon cher, contenez-vous; vous vous donnez en spectacle à tous les vieillards du jardin des Tuileries. Ce n'était pas la peine de quitter la place Vendôme.

— Elle... se... marie!... dit Albert avec un effort de poitrine après chaque mot.

— Eh! soyons justes; que voulez-vous que fasse une veuve si elle ne se marie pas? elle n'a que ce métier. Quand j'ai appris la chose, j'ai ressenti sous mes pieds une secousse de tremblement de terre, et j'ai vu une éclipse de soleil à quatre heures du soir; puis j'ai relevé haut la tête et affermi mon corps, comme le soldat frappé d'une balle qui veut se prouver à lui-même qu'il est vivant, et j'ai couru m'encadrer

dans une croisée au café de Paris, pour dîner avec l'appétit des passants du boulevard : on se tue comme on peut dans un moment de désespoir, et le meilleur suicide est celui qui fait vivre... Mon cher Albert, si vous ne quittez pas votre pose d'immobilité tumulaire je vous place sur ce piédestal qui attend une statue d'Étex, et j'économise deux mille écus à la liste civile, qui ne demande pas mieux.

— Elle se marie! elle se marie! dit Albert avec des lèvres convulsives.

— Albert, mon ami, quand vous broderiez sur ce thème toutes les variations que Rossini inventerait, cela ne romprait pas le mariage. Soyez homme, Albert.

— Oh ! c'est infâme !... dit Albert en coupant l'air avec son poing.

— Pourquoi infâme ! dit Daniel. La marquise n'a trompé personne : son plan était fort simple, et je ne l'ai deviné qu'après coup. Nous étions là, rangés en cercle autour d'elle, une douzaine d'adorateurs équivoques, hérissés comme des chevaux de frise, qui empêchent un prétendant sérieux d'approcher ; c'était gênant : elle a inventé une supercherie innocente ; elle nous a tous envoyés promener à la croisade, en Afri-

que, à l'île de Rhodes, à je ne sais quoi encore; et quand le terrain de sa maison a été éclairci, elle a fait appeler le notaire et le contrat.

— Je voudrais bien connaître le...

— Le mari; il est connu, Albert. C'est un cousin, selon l'usage; les veuves ont toujours des cousins en réserve, dans un coin de département quelconque. Celui-là nous vient du Jura, pays fertile en généraux et en maris, comme tous les pays de montagnes. C'est un beau jeune vieillard de quarante-cinq ans, d'un beau gris; il a même un nom dans les lettres, à ce qu'il dit; il est ambitieux et très-influent dans son village; il a deux cent cinquante électeurs de rente, et va se faire nommer député.

— Oui, oui, voilà bien les femmes! — dit Albert avec une figure contractée par l'indignation.

Oui, à leurs yeux, la jeunesse, l'esprit, la grâce ont perdu tous leurs prestiges. Elles veulent aussi tenir un rang officiel dans la hiérarchie constitutionnelle! Qui aurait attendu une pareille faiblesse de madame de Simian?

— Parbleu! moi, je l'aurais attendue! dit Daniel.

Ce sont les mœurs de l'époque : une femme de

député joue un rôle superbe ; elle est toujours presque de moitié dans les discours de son mari ; elle s'écoute parler à la tribune ; elle se voit applaudir par les centres ; et elle se lit le lendemain dans le *Moniteur*. Si j'avais l'honneur d'être femme, je n'épouserais qu'un député, pour être législatrice *incognito*.

— Mon cher comte, dit Albert, votre plaisanterie arrive à une exagération qui est rassurante pour mon désespoir. Oui, le mariage de madame de Simian est une fable.

— Une fable ! mon cher Albert ! Ah ! je donnerais bien toutes les histoires du monde pour que la mienne soit une fable.

Écoutez, vicomte de Saint-Marc, je suis assez humainement cruel pour ne pas vous laisser un éclair de joie trompeur, qui vous donnerait peut-être une fatale recrudescence de désespoir. Rien n'est plus vrai que ce mariage ; demain, vous viendrez avec moi rendre une visite au futur mari, M. Hyacinthe Mozeman.

— Elle épouse un homme qui porte un pareil nom !

— C'est un nom de député, il pourra très-bien figurer comme un autre à l'appel nominal : je le vois déjà imprimé, en lettres capitales, dans les

journaux : *M. Mozeman demande la parole : Messieurs, en commençant, je réclamerai l'indulgence de la Chambre... (Très-bien! très-bien!)* Oh! je n'oserai jamais chicaner une veuve sur le choix du nom de son second mari : c'est toujours le premier que j'ai en horreur quand j'aime la veuve. Albert, nous irons demain rendre une visite à M. Mozeman.

— Comte Daniel, seriez-vous d'humeur de causer un instant avec moins de légèreté d'une chose qui me tue?

— Non, non, Albert, — dit Daniel avec un accent tout nouveau, — cela est impossible. Il faut que je continue à parler de ce mariage sur ce ton... si j'arrivais au sérieux, à la fin de ma phrase je serais fou.

— Bien! — dit Albert en serrant les mains du comte Daniel, — votre émotion vous trahit; et en vous voyant souffrir, il me semble que je souffre moins.

— Savez-vous bien, vicomte de Saint-Marc, — dit Daniel en croisant ses bras sur sa poitrine, — que cette nouvelle du mariage de madame de Simian m'a cloué par les pieds sur le chemin d'une bonne action?

— Oui, je comprends cela, dit Albert, et je le

comprends mieux que vous ne pouvez le présumer. C'est un découragement qui brise l'âme. Quant à moi, si pareille nouvelle m'arrivait au moment où mon bras s'allonge pour donner ma bourse à un malheureux, je retirerais mon bras.

— C'est affreux, Albert, mais cela est ainsi ; hélas ! nous appartenons tous deux au genre nommé genre humain.

Ecoutez mon histoire en quelques mots, et les plus légers possibles...

XIII

Un mystère.

Le lendemain du jour de nos adieux sur la place Louis XV, je faisais, comme vous, mes préparatifs de départ; j'avais en tête un voyage et une idée!... En rendant une visite de congé, rue Saint-Lazare, je coudoyai assez brusquement une femme d'âge mûr, qui sortait d'une grande maison, et comme je me confondais en excuses, je découvris dans les yeux et sur le visage de cette femme, des traces d'une douleur qui semblait n'appartenir à aucun malheur connu. Quand le jour est beau, quand la rue est calme et la foule joyeuse, rien n'est plus désolant à voir qu'un visage de femme inondé de larmes. Cette profonde et muette douleur qui traverse la gaîté publique est intolérable au regard. J'abandonnai ma visite et je suivis la femme à la distance de quelques pas. Elle quitta la rue Saint-Lazare et

monta la rue de Clichy jusqu'à la prison où je la vis entrer.

A force de lire des romans dans notre cabinet, nous n'apercevons pas ceux que nous coudoyons dans la rue. Les seconds sont pourtant les meilleurs.

Il y avait quelque chose de si clairement providentiel dans cette rencontre, que je m'acharnai tout de suite à vouloir trouver le mot de cette énigme de désolation. Ce que nous appelons hasard avait décidé que je connaîtrais la maison opulente d'où cette femme était sortie : vous la connaissez comme moi, Albert, cette maison ; elle appartient à M. Salvien N***, ancien fournisseur, aujourd'hui gros rentier.

Dans la première conjecture, produit de ma naïveté, je me dis avec une assurance infaillible : le gros Salvien a fait écrouer à Clichy un débiteur insolvable, et il vient de refuser impitoyablement à cette femme la mise en liberté de son mari.

Je crois qu'à ma place tout autre eût raisonné comme moi, ce qui humilie beaucoup moins ma sagacité.

Cela dégoûte des conjectures, et pourtant j'en ferais encore demain. L'erreur appelle l'erreur, comme l'abîme, l'abîme.

C'était justement l'heure des visites; puisque j'étais en train d'en faire, je redescendis donc dans la rue Saint-Lazare, et j'entrai chez Salvien, en me faisant annoncer comme un voyageur en tournée d'adieux.

Salvien me reçut avec ce désordre de maintien et de propos que le calme du cabinet ne peut donner qu'aux artistes et aux poëtes, mais qu'il n'a jamais imposé aux anciens fournisseurs millionnaires. Il était facile de voir qu'une scène violente venait d'éclater dans ce petit salon, si frais dans ses velours et ses dentelles, et dont les meubles seuls avaient été les impassibles témoins.

— Je saurai tout, me dis-je à moi-même; et je m'assis de l'air indifférent d'un homme qui ne veut rien savoir.

Mon espoir fut trompé. Je mis en jeu toutes les ruses de la parole pour obliger Salvien à trahir son secret; il éluda mes embûches, et je n'appris rien.

Cependant cet entretien me fut très-utile, car je devinai, à l'agitation violemment réprimée de mon interlocuteur, qu'un mystère grave était enfoui dans cette maison, et j'éprouvai cette irritation de curiosité qui veut se satisfaire à tout prix.

XIV

Clichy.

Ayant pris congé de Salvien, je remontai précipitamment la côte escarpée de la prison de Clichy, ce purgatoire de la dette. Il est fort difficile de pénétrer dans cette enceinte quand on n'est pas escorté d'un garde du commerce et d'un dossier de papier timbré. J'échangeai avec les gardiens une infinité de phrases inutiles avant de franchir la première cour. Enfin, je fus introduit dans les bureaux de l'administration, et là je trouvai une idée.

— Vous avez ici, dis-je à un employé, un père de famille emprisonné pour une dette fort minime?

— Son nom demanda l'employé.

— Son nom est sur vos registres, répondis-je, et je veux être censé l'ignorer; sa dette est de

cinq cents francs environ; je viens pour l'acquitter ici.

— Ce doit être Pierre Cavallot, dit une voix.

— Précisément, c'est le nom de ce pauvre diable, répondis-je avec assurance, et permettez-moi d'aller lui annoncer cette bonne nouvelle.

Et en même temps je déposai sur le bureau un billet de cinq cents francs.

— Il y a les frais en sus, dit une autre voix avec un accent administratif.

— Je paie les frais, cela va sans dire.

— Ce pauvre porteur d'eau sera bien content, remarqua un employé.

— Avez-vous beaucoup de porteurs d'eau détenus pour dettes? demandai-je.

— Onze, répondirent trois voix.

Onze porteurs d'eau en prison pour dettes, dans la ville de Paris! Vraiment nous ne nous serions jamais douté de cela, cher Albert, lorsque nous passions nos journées à soupirer auprès de madame de Simian.

Un employé me conduisit au jardin de la prison pour me montrer Pierre Cavallot dans cette foule d'ombres errantes et endettées, qui ressemblent aux fantômes du Styx, en attendant

comme elles l'obole qui doit payer leur délivrance.

Mon subterfuge, changé par hasard en bonne action, me servit admirablement. Du premier coup d'œil j'aperçus la femme de la rue Saint-Lazare, assise dans une pose triste, à côté d'un prisonnier dont la figure paraissait dévastée par la douleur. Au même moment, on me présenta Pierre Cavallot suivi de sa famille.

Ils savaient déjà tout et ils me regardaient avec une stupéfaction religieuse, comme ils auraient examiné un ange du ciel habillé au dernier goût de la mode de Paris.

Je les arrêtai au moment où ils allaient se jeter à mes pieds, et, après avoir réglé leurs petites affaires avec un léger supplément de libéralité, je fis quelques demandes insignifiantes à mon guide pour arriver adroitement au but essentiel de ma visite à la prison.

Le porteur d'eau et sa famille se retirèrent en versant des larmes de joie qui attendrirent même l'employé, ce qui me prouva que de pareilles actions étaient un épisode phénoménal à Clichy : je n'ose me vanter de la mienne ; elle avait été produite par le hasard et la curiosité.

— Ah ! celui-là, me dit l'employé, est un

prisonnier fort intéressant. C'est un marchand ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Sa sœur vient le voir tous les jours.

— Cette femme est sa sœur? dis-je avec un ton marqué d'indifférence; elle paraît accablée par le chagrin.

— Il y a de quoi, dit l'employé. D'abord, le prisonnier est attaqué d'une maladie grave: c'est un homme habitué à l'exercice, au travail, et il lui faut de l'activité. Il est détenu pour une très-forte somme, quinze à vingt mille francs, je crois. Sa sœur lui est extrêmement attachée; mais malheureusement, elle ne peut rien faire pour lui, et elle le voit périr de langueur ici, sans pouvoir lui porter secours.

— Savez-vous le nom de cette pauvre femme? demandai-je toujours d'un ton ennuyé.

— Il y a quinze mois qu'elle vient ici, monsieur; c'est une de nos plus anciennes visiteuses, madame Lautier: elle est veuve, le malheur l'a beaucoup vieillie; on lui donnerait cinquante ans.

— Écoutez, monsieur, dis-je à mon guide, parlons avec discrétion et mystère, comme s'il s'agissait de faire mal. Vous qui connaissez le personnel de la maison, choisissez-moi trois ou

quatre détenus, pères de famille, et avant de partir pour un long voyage, je vous ferai quelques visites, et vous me donnerez des dettes à acquitter. J'agis ainsi par égoïsme ; j'espère qu'en voyage cela me portera bonheur. Il faut bien faire quelque chose pour soi.

Et je sortis de la prison de Clichy, après avoir donné un dernier regard à la malheureuse femme de la rue Saint-Lazare.

J'avais trouvé un excellent prétexte pour visiter chaque jour les détenus de Clichy.

Quelle étrange et absurde prison ! Il y a dans ce coin opulent et animé de Paris, un palais immense et un jardin magnifique, que l'État pourrait vendre aujourd'hui six millions, et qui servent à incarcérer quelques milliers de francs de dettes, pour rendre service à tant d'usuriers de Paris !

A ma dernière visite, l'autre jour, je sortis avec tous les visiteurs, et rencontrant, comme par hasard, sur le seuil de la porte, madame Lautier, qui n'osait se hasarder dans la rue à cause de la pluie :

— Madame, lui dis-je, nous sommes, vous et moi, des habitués de Clichy, veuillez bien accepter une place dans ma voiture. Tous les fiacres sont absents ; c'est l'usage quand il pleut.

La pauvre femme, prise au dépourvu par cette politesse, n'osa ni refuser, ni accepter ; elle fit un sourire triste et monta.

Mon domestique se découvrit, et lui demanda son adresse :

— Rue Beauregard, numéro..., répondit-elle avec la plus timide des voix.

Il m'en coûtait beaucoup d'entrer ainsi par stratagème dans un secret de famille, mais j'étais rassuré par mon intention.

— Madame, lui dis-je, vous remplissez tous les jours un pieux devoir avec une exactitude qui vous honore. Cela doit trouver sa récompense quelque jour.

— Oui, monsieur, dit-elle, quelque jour; mais ce ne sera pas en ce monde.

— La récompense n'en vaudra que mieux, madame, lui dis-je ; mais j'espère bien...

— Oh ! monsieur, interrompit-elle, n'espérez rien... rien... aujourd'hui surtout...

Et elle fondit en larmes, sans pouvoir continuer sa phrase. Je voulus hasarder quelques mots de consolation, elle me fit signe que rien ne pouvait la consoler.

Arrivés sur le boulevard Bonne-Nouvelle, je hasardai quelques mots naturellement amenés.

— Madame, lui dis-je, avant de prendre congé de vous, permettez-moi de mettre ma voiture à votre disposition, pour vos visites à Clichy.

—Oh! monsieur, me répondit-elle avec une voix de sépulcre, mes visites à Clichy finiront demain.

Je fis un mouvement de joie; elle y répondit par un sourire baigné de larmes, un sourire inventé dans l'enfer.

La voiture s'arrêta devant le numéro indiqué rue Beauregard. Je descendis, je donnai la main à madame Lautier, et la voyant tomber en faiblesse, je la soutins dans le vestibule au moment ou le portier lui dit, en lui remettant une lettre : — *On est venu de la rue Saint-Lazare.*

Elle ouvrit cette lettre, presque sous mes yeux; il n'y avait que deux lignes, perdues, sans signature, dans le blanc du papier.

Cette forme épistolaire n'est consacrée qu'aux rendez-vous de haine ou d'amour. La malheureuse femme froissa convulsivement le papier dans ses doigts, sa figure se couvrit d'une affreuse pâleur, et elle me dit avec un rire fou:

— Dans trois jours, mon frère sortira de prison.

— Madame, lui dis-je, vous m'annoncez cette excellente nouvelle avec un accent de désespoir que je ne m'explique pas.

— Permettez-moi de vous remercier, me dit-elle, et de monter chez moi... vous en avez trop vu, et j'en ai trop dit.

Et comme je fis un mouvement avec mon bras pour l'accompagner jusqu'à la porte de son appartement, elle me repoussa vivement avec sa main, me salua, et disparut dans la spirale ténébreuse de son escalier.

Daniel de Gestain, en finissant son récit, en trois tours de promenade dans le jardin des Tuileries, s'arrêta devant la statue de Daphné, s'appuya contre le piédestal, et croisant ses bras sur sa poitrine, il fit du regard et du maintien cette interrogation muette :

— Eh bien! que penses-tu de cette histoire ?

— Cela me paraît bien mystérieux, dit Albert.

— Je t'affirme encore, cher Albert, dit Daniel, qu'à Paris les romans courent les rues. Je suis abonné à trois journaux; je connaîtrais bien d'autres histoires si j'étais abonné à trois rues...

— Et pourquoi, demanda vivement Albert, n'avez-vous pas continué de poursuivre ce roman de rue jusqu'à son dernier chapitre ?

— Tu as perdu la mémoire, Albert!

— Cela ne m'étonnerait pas; j'ai tout perdu, mon cher Daniel.

— Je t'ai dit qu'en apprenant la nouvelle du mariage de madame de Simian, avant-hier, j'ai pris un dégoût mortel de toutes les choses de ce monde, même une bonne action.

— Il faut pourtant convenir que l'étrange et fallacieux congé que nous a donné la marquise, a eu quelques bons résultats, cher Daniel...

— Ah ! c'est juste, Albert; j'ai mis en liberté trois prisonniers de Clichy. C'est une consolation légère pour moi...

— Mais c'est un grand bonheur pour trois familles, Daniel...

— Oui, Albert; il faut peut-être encore mieux sauver trois pères de familles que tuer trois musulmans dans une croisade...

— Oh ! je reconnais qu'en principe la belle marquise a raison, avec ses théories nouvelles ; mais elle a perdu sa cause, en épousant le futur député... Notre amour-propre, d'ailleurs, est insulté dans toutes ses fibres ; puisqu'elle voulait prendre un mari, elle devait épouser le vicomte de Saint-Marc ou le comte de Gestain ; toi ou moi, nous nous serions pardonné mutuellement notre bonheur. C'était convenu entre nous, au fond de l'âme... Non, la perfide veuve

nous a étouffés tous deux dans l'urne électorale de M. Mozeman !

— Oui, Daniel, je suis découragé comme vous ; mais dans la position de désœuvré où nous sommes, la curiosité a conservé ses droits, et je serais bien aise, pour ma part, de connaître la fin de l'histoire de Clichy.

— Eh bien ! nous la connaissons. Le prisonnier doit sortir demain.

— Et comment sortira-t-il, Daniel ? Sans doute en payant ses dettes par quelque moyen honteux, par un crime peut-être, puisque cette délivrance, qui devrait faire la joie de sa sœur, la plonge au contraire dans le désespoir.

— Albert, dit Daniel, je vois que tu veux me remettre par la curiosité sur le chemin d'une bonne œuvre ; cela me coûtera vingt mille francs ; veux-tu prendre des actions pour la moitié de cette somme?

— Accepté, mon cher comte.

— C'est bien, nous voilà associés. Prenons une voiture de remise rue du Mont-Thabor, et allons rue Beauregard. Je ferai tout naturellement une visite à madame Lautier, et je m'inspirerai de la circonstance quand il faudra dépenser notre capital d'association.

XV

Hermance.

Une heure après cet entretien, Daniel de Gestain se présentait à la porte de madame Lautier, rue Beauregard.

Cette malheureuse femme ouvrit la porte, et sa tête tomba sur sa poitrine comme si ses pieds se fussent dérobés sous son corps; Daniel entendit confusément ces mots :

— Vous arrivez une heure trop tôt, monsieur... Laissez-moi sortir.

Elle fit un effort suprême, franchit le seuil de la porte, et la referma vivement.

Rien ne saurait dépeindre la stupéfaction de Daniel lorsqu'il se trouva enfermé dans une petite antichambre fort obscure, qui servait de corridor à l'appartement.

— Cette femme est folle, se dit-il, voilà tout le secret de son désespoir.

Et il cherchait à tâtons, dans l'obscurité, la hauteur de la serrure pour sortir, lorsqu'il entendit distinctement une exclamation lamentable dans la pièce voisine.

Daniel s'avança hardiment, ouvrit la porte d'un petit salon et aperçut une jeune fille assise à l'angle d'une cheminée, dans une attitude de désespoir.

Son visage était voilé par de larges boucles de cheveux blonds, trempés de larmes, et la blancheur de ses épaules avait cette animation fébrile qui annonce les angoisses de l'esprit et les vives souffrances du corps.

Le jeune comte de Gestain n'osait pas faire un pas et hasarder une parole devant ce tableau de désolation, et il s'étonnait que le bruit de la porte ouverte n'eût pas excité au moins un mouvement involontaire chez la jeune fille.

Daniel regardait autour de lui, demandait au ciel une idée, attendait une bonne inspiration.

Rien ne déterminait le moindre changement dans cette scène.

Le salon continuait à s'attrister d'un sombre silence, entrecoupé de sanglots.

— Attendons ici le retour de madame Lautier, se dit Daniel.

Et ménageant le bruit de ses pas, il entra dans un cabinet contigu au salon, et s'assit, pour respecter encore mieux la douleur de la jeune fille, en attendant d'en connaître la cause et d'offrir un remède ou une consolation

Une heure écoulée, Daniel entendit un grincement de clef conduit avec attention, à la serrure de la première porte, et un bruit de pas qui voulaient se faire légers dans le corridor; de la position qu'il avait prise au fond du cabinet il vit s'encadrer, dans un miroir du salon, une figure humaine qu'il reconnut du premier coup.

C'était l'ex-fournisseur Salvien N..., de la rue Saint-Lazare.

Il déposa sur la cheminée une clef et une liasse de papiers jaunâtres, et, avec une voix chevrotante d'émotion, il dit, en effleurant de ses lèvres les cheveux de la jeune fille.

— Vous voyez, mademoiselle Hermance, que je suis exact, et que ma parole est un contrat. Je vous apporte la liberté de votre oncle. Elle est là... là... regardez... il faut que je vous aime bien, Hermance, pour faire un aussi grand sacrifice... Tu m'aimeras bien un peu toi aussi, de ton côté.

Un frissonnement nerveux courut sur tout le corps de la jeune fille, et sa tête faillit se briser

sur l'angle de la cheminée dans une irritation de désespoir.

— Hermance, poursuivit Salvien, je ne suis pas venu ici pour te voir pleurer... Sais-tu bien que tu me fais un vilain accueil et que tu oublies tes promesses.

— Je ne vous ai rien promis, monsieur, dit la jeune fille avec une voix qui semblait sortir de la tombe.

— Tu ne m'as rien promis, à moi, ma belle Hermance, mais tu as promis à ta tante, c'est la même chose... Il y a un mois que nous sommes en négociation, dans l'intérêt de ton bonheur... Je ne t'apprends rien de nouveau... Tu as lu mon dernier billet... sois sage, Hermance, entends-tu...

La jeune fille releva enfin sa tête, écarta ses cheveux et se révéla aux regards de Daniel dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté.

— Monsieur, dit-elle, si vous êtes un honnête homme, vous ferez une bonne action; vous sauverez la vie à mon oncle, et vous ne demanderez rien à sa nièce que son amitié. C'était pour vous dire cela que j'ai consenti à recevoir votre visite.

— Hermance, Hermance, dit Salvien, tu as fait cette réflexion trop tard... ta tante m'a donné la clef de ton appartement; ses lettres m'autori-

sent à tout chez elle... Hermance, tu es à moi, malgré toi!

Salvien, ivre de passion, saisit la main de la jeune fille, et au même instant le comte Daniel entra dans le salon avec un calme superbe et des regards formés d'éclairs...

La stupéfaction qui bouleversa la cynique figure de Salvien ne sera jamais exprimé par la froide peinture des mots.

La jeune fille, croyant d'abord voir dans le nouveau venu un criminel auxiliaire de Salvien, poussa un cri d'effroi, mais elle fut subitement rassurée par la scène qui éclata.

— Un guet-apens! s'écria Salvien.

— Oui, un guet-apens, dit Daniel; c'est la Providence qui te l'a dressé; je me suis fait son complice.

— Monsieur le comte, dit Salvien, ne justifiez pas une action infâme...

— Oh! ne craignez rien, interrompit Daniel, je ne suis pas ici pour être votre avocat, mais votre juge. Vous avez eu soin, en commettant le crime, de supprimer d'avance la justification. Cela met à l'aise le tribunal...

Monsieur Salvien, quittez vos airs menaçants, croyez-moi; vous êtes en mon pouvoir, il faut

vous résigner sans bruit à ma sentence, ou je livre votre nom et votre crime à l'éclat et au châtiment de la publicité.

— Qui donc vous a donné le droit d'intervenir dans ma vie privée, monsieur? dit Salvien d'un ton radouci.

— Superbe question! dit Daniel en riant; je rencontre un homme qui commet un crime sous mes yeux, et cet homme me conteste le droit de porter secours à sa victime. On voit, monsieur, que la puissance de la richesse habitue à l'impunité. Cette fois, monsieur, toute votre fortune ne vous sauvera pas.

— Bien! voyons, monsieur le comte, — dit Salvien en croisant les bras...

Que prétendez-vous faire? Je serais fort aise de le savoir.

— Je ne sortirai pas de mes modestes attributions, monsieur Salvien, — répondit Daniel avec un sang-froid ironique et une parole incisive et ferme, — chacun agit comme il peut dans sa sphère : je ne suis pas une cour d'assises ou un ministère public; mais j'ai devant vous une force de position spéciale dont j'userai, à moins que vous ne me forciez à en abuser...

A ces mots, un violent coup de sonnette

retentit dans l'appartement, et Salvien tressaillit comme si la foudre eût éclaté dans le salon.

Daniel fit un pas vers la porte.

Salvien fit également un pas, et lui dit :

— J'espère, monsieur, que vous n'allez pas introduire ici de nouveaux témoins...

La sonnette retentit une seconde fois.

— Monsieur, dit Daniel, si je n'ouvre pas on enfonce la porte ; c'est un ami qui m'attend depuis deux heures dans la rue, et qui vient probablement s'éclairer sur mon sort.

Et il marcha d'un pas résolu vers la porte de l'escalier, et l'ouvrit.

C'était, en effet, le vicomte Albert de Saint-Marc, qui entra de l'air d'un ami qui a conçu des craintes sérieuses, et qui veut se rassurer.

— Albert, — dit Daniel avec un ton charmant et naturel, — excuse-moi si je t'ai oublié trop longtemps dans la rue Beauregard. Cela m'était permis : tu vas voir. Nous étions ici avec monsieur, en train de faire quelques bonnes œuvres, et tu arrives à propos pour t'y associer... prends, sur cette cheminée, cette grappe de chiffons et compte-les... Il doit y avoir vingt mille francs...

— Le compte est juste, — dit Albert en ouvrant

des yeux ébahis et remplis de points d'interrogation.

— Prends cette somme, poursuivit Daniel, remonte en voiture et brûle le pavé jusqu'au n° 17 de la rue du Nord. Là, demeure un honnête homme, qui n'a reçu du ciel qu'une vertu, celle de payer ses lettres de change à l'échéance, et qui est fort intolérant contre ses débiteurs, s'ils ne sont pas doués de la même vertu. Son nom est Ambroise... Les huissiers et les gardes du commerce le regardent comme un Dieu... Cet homme, né pour savourer les délices de la persécution, s'est trompé d'époque; il lui aurait convenu d'être Procuste, Hiéron ou Phalaris; la mansuétude des lois françaises l'a forcé de mitiger sa vocation de tyran de Sicile et de mettre ses voluptés sur un pied bourgeois; il incarcère des chrétiens, choisissant de préférence les pères de famille, et il s'endort tous les soirs, avec des extases de bonheur, en savourant l'idée qu'il a fait couler beaucoup de larmes sur des visages de femmes et d'enfants.

M. Ambroise W*** a une fortune de six millions, et il n'a trouvé que ce délassement pour échapper à l'ennui.

Telle est la biographie de cet incarcérateur de

profession; je l'ai recueillie à la prison de Clichy, dont je suis un habitué libre. Ainsi, Albert, te voilà fixé sur Ambroise W***. Tu vas lui demander, billets en main, la liberté immédiate du frère de madame Lautier. La gloire de cette bonne action appartient à ce généreux M. Salvien N***; mais, par une délicatesse honorable, il veut que son bienfait cache toujours le nom du bienfaiteur. Ce secret restera enseveli entre nous... Ah! monsieur Salvien, que vous êtes heureux de pouvoir accomplir de pareils actes de vertu chrétienne, en suivant l'évangélique précepte : *Il faut que la main gauche ignore ce que donne la droite*... Albert, pars et reviens; supprime la distance, les obstacles et le temps. Il faut que le prisonnier soit libre avant le coucher du soleil.

Albert salua profondément, et sortit avec précipitation.

— Vous voyez, dit Daniel, vous voyez, monsieur Salvien, que ma justice est douce; je vous condamne à ce que vous vouliez donner... Maintenant il ne nous reste plus qu'à nous excuser auprès de mademoiselle de la scène scandaleuse qui a troublé le calme de ce salon.

Daniel de Gestain s'inclina devant la jeune

fille, et, prenant d'autorité le bras de Salvien, il l'entraîna vers la porte de l'escalier et sortit avec lui.

Pendant toute cette scène, Hermance, abîmée dans ses réflexions, n'avait pas levé la tête, et sa figure resta couverte du voile des mains.

Aux derniers mots de Daniel, elle changea brusquement de position, et son regard, illuminé de reconnaissance, donna au jeune comte le plus expressif et le plus doux des adieux.

Descendu dans la rue, Daniel dit à Salvien :

— Nous sommes seuls maintenant, et vous pouvez me parler, monsieur, en toute confiance; excepté mon estime, demandez-moi tout et vous aurez pleine satisfaction de moi.

Salvien donna à sa face de granit rougeâtre une expression inconnue aux peintres, et, sans prononcer une parole, il descendit précipitamment vers le boulevard.

Au milieu de cette histoire qui pourra être féconde en enseignements de devoirs et de conduite, nous placerons comme épisode philosophique une réflexion digne d'être méditée.

On est surpris, en observant l'époque actuelle, de l'analogie qu'elle présente avec le siècle de la décadence romaine.

Les poëtes, ces hommes frivoles, accusés en tout temps de vivre dans les nuages, ont toujours caractérisé, avec des paroles pleines de concision et d'énergie, la société au sein de laquelle ils ont vécu, et quelques vers ont suffi pour remplacer de longues et menteuses histoires.

En lisant ces éternels axiomes de la sagesse antique, on reconnaît que les mœurs du vieux despotisme des Césars ressemblent exactement aux mœurs engendrées par le régime constitutionnel moderne.

Pétrone, en décrivant les audacieuses orgies des hommes riches de son temps, répond à ceux qui veulent invoquer l'autorité répressive des lois :

Eh! que font les lois, là où l'argent seul règne!

Quid faciunt leges ubi sola pecunia regnat?

Après un autre grand poëte qui avait dit que c'était *le cens qui donnait les honneurs, — dat census honores,* — Sénèque écrivait encore cette phrase foudroyante de vérité :

« Veut-on savoir jusqu'à quel excès peuvent se porter le libertinage et la vengeance? Placez-les dans l'âme d'un homme puissant... — *da posse quantum volunt.* »

Ainsi, le monde est bien et dûment averti, depuis dix-huit siècles, qu'à toutes les époques où la souveraineté de l'argent a été proclamée, le nouveau riche a pu satisfaire ses plus criminelles passions, sans se préoccuper des exigences de la loi.

Le candide lecteur des gazettes judiciaires du jour, croit que tous les crimes sont découverts par les procureurs du roi, enregistrés par ordre de date, dans un greffe minutieux, et punis selon leur article du Code pénal.

C'est une noble illusion, digne des âges primitifs.

Le comte Daniel de Gestain attendit chez lui son ami Albert, qui, en moins d'une heure, avec l'auxiliaire décisif de l'argent comptant, brisa les chaînes du prisonnier et le rendit à sa famille.

Cette courte, mais glorieuse campagne, ne fut célébrée par aucun bulletin, ni gravée sur aucune médaille : on l'ensevelit obscurément dans les ténèbres de ce Paris, où les vertus ont comme les crimes leur pudeur et leurs secrets.

XVI

M. Mozeman.

Albert et Daniel eurent simultanément une réflexion fort naturelle ; il leur était impossible, pensèrent-ils, de faire à Paris un acte de présence aussi long, sans aller rendre au moins une visite de convenance à la marquise de Simian.

Le lendemain, à l'heure des anciennes réunions, nos deux amis se présentèrent chez la belle veuve, et furent reçus avec une politesse rassurante qui ressemblait à de la joie.

La première heure ayant été employée à raconter à madame de Simian les récentes aventures d'Albert et de Daniel :

— Messieurs, — leur dit-elle, quand elle eut tout connu, — vous voyez donc que j'étais bien inspirée, en vous arrachant à de stériles loisirs. Aujourd'hui, vous occupez votre existence ; vos jours sont pleins ; vous êtes utiles à ce pauvre

monde qui périra de dissolution, si les hommes intelligents, jeunes, riches et forts n'arrivent à son secours... Sans vous en douter vous avez des imitateurs. Notre ancienne société d'amis s'est disséminée; chacun d'eux marche à quelque but honorable, et les lettres que je reçois m'apprennent que les faits ne tarderont pas à suivre les bonnes intentions... Comte de Gestain, vous voyez qu'il est aisé de faire quelque chose de noble et bon, même après l'abolition des croisades. Vous n'avez qu'à traverser Paris, à pied; les rues sont pavées de bonnes œuvres; au premier pas que vous avez fait en sortant de votre oisiveté, vous avez trouvé des malheurs de tous genres à guérir. Vraiment, je suis fière d'être de moitié dans votre travail, et conservez-moi longtemps, comte de Gestain, ma part de gloire dans cette association.

Daniel de Gestain s'inclina et ne répondit que par un geste qui donnait énergiquement pleine adhésion aux paroles de madame de Simian.

— Quant à vous, vicomte de Saint-Marc, poursuivit-elle, vous avez fait un beau début; mais j'attends la fin. Ce malheureux réfractaire Vincent est encore au bagne de Toulon, et vous n'avez point de nouvelles de sa pauvre mère?

— Madame, — dit Saint-Marc avec un embarras visible, — je suis venu à Paris pour m'occuper activement de cette affaire, et...

— Et vous l'avez abandonnée, continua la marquise; je comprends... Avez-vous été arrêté sur votre chemin par les obstacles ou par les plaisirs?

— Ni par les uns, ni par les autres, madame.

— Vous dites cela, vicomte de Saint-Marc, avec l'accent de Caton déchirant ses blessures, — dit la marquise avec un éclat de rire velouté, mais faux.

— Madame, — dit Saint-Marc avec un respect fier, — l'accent de ma réponse peut avoir appartenu au vertueux Caton; je ne conteste pas; mais il est sorti du fond de mon âme, comme si je l'avais trouvé pour la première fois.

— Alors, vicomte de Saint-Marc — dit la jeune femme avec un ton sérieux, légèrement railleur, je m'impose le devoir de respecter un secret qui produit un pareil accent.

— Madame, — répondit Saint-Marc, dont l'irritation était à peine contenue, — tous les secrets sont respectables; je l'ai bien prouvé en entrant ici aujourd'hui, sans faire une interrogation bien naturelle, par ce temps de mariage qui court.

— Très-bien!... vicomte de Saint-Marc, — dit la marquise, avec un sourire divin. — Voilà où je voulais vous amener... j'ai réussi... Je vois que vous êtes à peine arrivé à Paris, et déjà pourtant initié dans la chronique du grand monde. Vous n'avez pas perdu votre temps, monsieur de Saint-Marc, et je devine maintenant que ce ne sont ni les obstacles, ni les plaisirs, qui vous ont arrêté sur l'escalier du ministère de la Justice; vous avez épuisé les salons de la noblesse et de la finance pour dresser la liste des hyménées du jour. C'est un travail comme un autre, et qui absorbe tous les loisirs des douairières de Paris.

— Oh! madame, — dit Saint-Marc d'un ton suppliant, — je demande grâce et merci. Vous êtes sans pitié dans vos railleries; et comme les armes dont vous vous servez sont prohibées dans mes mains, je suis obligé de me taire en ayant l'air d'avoir tort. C'est donc une lutte impossible : vous êtes trop généreuse pour la prolonger.

— Je veux la prolonger au contraire, vicomte de Saint-Marc, et même je ne prohibe aucune arme. Seulement, nous allons éclaircir franchement la brume de nos paroles, et parler comme le premier notaire venu... On vous a dit que j'allais me marier?

— Oui, madame, répondit Saint-Marc.

— Eh bien! monsieur, il me semble que le mariage est une chose permise : dans l'Évangile, c'est un sacrement; dans le Code, c'est une loi; dans la société, c'est un devoir. Il serait assez étrange de se brouiller avec ses amis, parce qu'on a l'intention de se marier. Qu'en dites-vous, comte de Gestain?

Daniel de Gestain répondit, après une pose et avec une nonchalance étudiée :

— Madame, je suis complètement de votre avis. Il est permis à tout le monde de se marier; seulement il n'est pas défendu aux amis, et même aux ennemis, d'avoir une opinion sur le genre de mari qu'une jeune femme élève à la hauteur de sa grâce et de sa beauté.

— Comte de Gestain, dit la marquise, il paraît que votre raison est détenue pour dettes à Clichy; osez-vous soutenir pareille chose! Quoi! une femme, d'après vous, serait donc obligée de présenter son futur mari à toutes ses connaissances, de recueillir leurs voix, et d'épouser au choix de la majorité?

— Ma foi! — dit le comte, — ce serait plus constitutionnel peut-être, surtout si le futur mari est un futur député.

Un éclat de rire délicieux courut dans le salon comme une roulade de rossignol.

Le comte et Albert gardèrent une imperturbable gravité.

— Admirable, vraiment, comte de Gestain, — dit la jeune veuve aux dernières gammes de son harmonieuse gaîté, — vous avez une plaisanterie nébuleuse qui appartient au genre sérieux le plus comique. Quoi! vous aussi, vous ne votez pas en faveur du candidat que le monde prête à mon mariage?

— Il est évident, madame, que si vous usez de votre influence pour me corrompre, je voterai pour qui bon vous semblera.

Si, dans les départements de la France constitutionnelle, il y avait aux préfectures quatre-vingt-quatre Circés administratives, tous les mauvais choix électoraux seraient excusables, et l'innocence brillerait dans la corruption. Auprès de vous, madame, nous sommes obligés d'aller où vont votre pensée, votre inspiration, votre amour.

— Je ne désespère donc pas, comte de Gestain, de vous voir signer à mon contrat de mariage.

— Oui, madame, si je n'ai pas oublié mon nom ce jour-là.

A ces mots, on annonça M. Mozeman.

Les deux jeunes gens bondirent sur leurs fauteuils, et ils allaient se retirer, lorsqu'un geste doux et calme, quoique irrésistible de domination les empêcha de sortir.

M. Mozeman est un de ces hommes que la nature produit avec un luxe déplorable de fécondité. Il est grave; il s'occupe de choses utiles; il achète des livres sérieux, et les fait relier; il a une tragédie reçue aux Français en 1835; il est décoré comme membre du conseil général et agronome.

Il a inventé un modèle de semoir et fondé, dans son pays, le journal hebdomadaire l'*Echo de la Vérité*.

Il est estimé par ses connaissances et ses théories sur une meilleure répartition de l'impôt foncier, et il a en son portefeuille un manuscrit précieux que ses amis le pressent de publier à Besançon.

En entrant au salon de la marquise, M. Mozeman affichait sur sa figure et son maintien toute l'importance de ses titres personnels.

Il salua la jeune femme avec une immense courbe de torse, s'assit pompeusement sur le fauteuil désigné, mit son chapeau sur ses genoux et

étala ses gants jaunes, ridés de plis aux premières phalanges de ses doigts d'agriculteur, qui n'avaient pas prévu les gants Jouvin.

Albert de Saint-Marc fit un geste imperceptible, et poussa une aspiration légère qui signifiaient clairement à l'œil et à l'oreille de la marquise :

— Voilà donc cet homme qui sera le mari de madame de Simian! O injustice des femmes et du sort!

Le comte de Gestain croisa ses bras sur sa poitrine et se renversa mollement sur le dossier de son fauteuil, mouvement nerveux qui servait de commentaire muet à la réflexion de son ami.

Que de choses savent dire les amoureux lorsqu'ils ne parlent pas! et que de choses les femmes savent entendre dans le silence des amoureux!

M. Mozeman, habitué par sa mère à se regarder comme un très-bel homme et sans cesse préoccupé de cette idée, prenait toutes les poses qui pouvaient le présenter sous l'aspect le plus avantageux.

L'entretien qui allait suivre, promettait d'être curieux.

XVII

Entretien philosophique.

— Eh bien! monsieur Mozeman, — dit la marquise pour mettre à l'aise le nouveau visiteur et lui frayer un sillon d'entretien facile, — avez-vous été, hier, content de l'Opéra?

— Mais, madame, répondit-il avec une légèreté lourde, je vous avouerai que j'ai prêté fort peu d'attention à la pièce; nous avons causé presque tout le temps dans notre loge, sur la dernière séance de la Chambre. Il y avait deux députés avec nous, qui ont d'ailleurs très-bien parlé sur le budget de la marine. On sait que j'ai quelques connaissances dans cette partie... mon père était intendant militaire à Brest... Ces messieurs ont voulu connaître mon opinion sur l'avenir de la marine à voiles. Je diffère fort peu de l'opinion de M. Billant... Au reste, je con-

naissais la pièce ; on la joue fort bien chez nous. Nous avons une première chanteuse qui est vraiment une perle, madame Saint-Elme. On voulait l'engager à l'Opéra, mais madame Stoltz a dit qu'elle se retirait si madame Saint-Elme était engagée. J'irai voir après-demain les *Huguenots*, c'est un opéra que je préfère à *Robert*.

— A cause du quatrième acte, sans doute, monsieur Mozeman? dit la marquise.

— Oh ! non, madame. C'est toujours le but philosophique et moral que j'envisage, dans une pièce de théâtre. *Robert* nous peint une époque d'absolutisme, d'ignorance, de féodalité, de superstition. Dans les *Huguenots,* nous voyons poindre l'aurore de la philosophie et de la controverse religieuse. *Robert* est un vieux conte de nourrice ; les *Huguenots* sont un enseignement historique. Le premier de ces opéras s'adresse à l'aristocratie, le second au peuple. Je suis peuple, et j'aime mieux le second.

— Voilà une opinion fort neuve en musique, dit Saint-Marc ; elle avait échappé à beaucoup de connaisseurs.

— A Paris, messieurs, — dit Mozeman avec le ton d'un profond penseur qui daigne descendre du sommet de sa réflexion, — à Paris, vous

vivez au milieu de trop de fracas ; vous n'avez pas un loisir à donner au recueillement ; vous dévorez tout, vous n'analysez rien.

— C'est fort juste ce que dit M. Mozeman, — remarqua la marquise avec un accent équivoque.

— Je serai bien aise de revoir ces deux opéras, dit Saint-Marc, pour les étudier au point de vue de M. Mozeman.

— Tout est grave dans notre siècle, poursuivit l'économiste agronome ; l'art même n'est accepté qu'à la condition qu'il aura un but sérieux.

— C'est ainsi, dit Saint-Marc ; et votre judicieuse remarque peut se rattacher à toutes les questions sociales. Autrefois, par exemple, le mariage était traité avec une légèreté de cinquième acte de comédie. On se mariait au sortir du collége et du couvent.

Aujourd'hui, les jeunes gens ont compris qu'il était de leur devoir de conquérir tout d'abord une position dans la hiérarchie administrative et politique. Quel est celui qui perd son temps à nouer une intrigue langoureuse ? Quel est celui qui oserait, avec des antécédents de Céladon, se présenter devant des électeurs ? On s'instruit, on se pose, on s'observe, on se mûrit, et quand

on a payé ses premières dettes à la société, on songe au mariage, comme au plus sérieux des établissements.

— Oui, monsieur,—dit Mozeman avec l'étourderie des hommes graves—vous faites là l'histoire des hommes de la génération précédente. Nous nous sommes comptés chez nous, quatorze camarades de collége, tous contemporains; en 1830, nous avions tous vingt-sept à vingt-huit ans. Nous sondâmes l'avenir, et nous nous dîmes : Soyons quelque chose. Il y a de la place pour tous au soleil de Juillet... Le mot n'est pas de moi, il est de mon frère, directeur des hospices civils, fonction honorifique... effectivement, monsieur, chacun de nous a fait son petit chemin.

Nous avons mis de côté tous les enfantillages de la première jeunesse; nous nous sommes posés selon l'honneur du monde, et maintenant, nous songeons presque tous à nous établir...

— Tous les quatorze? — demanda Saint-Marc avec un sérieux fort naturel.

— Mais à peu près, — poursuivit Mozeman avec un sourire modéré. — J'ai donné l'exemple, moi...

— Ah! monsieur est marié? interrompit Saint-Marc.

— Permettez-moi de finir ma phrase. — dit l'agronome du ton magistral d'un professeur qui corrige la brusquerie d'un élève, — permettez... J'ai donné l'exemple, moi, en abandonnant momentanément mes travaux, mes études, mes trois fonctions non salariées, pour m'occuper de mon avenir et de mon bonheur domestique...

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix émue.

Le regard de l'agronome eut un éclair de tendresse dirigé sur madame de Simian, et la marquise baissa les yeux comme une jeune fille qui entend le mot mariage pour la première fois.

Saint-Marc ne perdit rien ou crut ne rien perdre de cet incident rapide et trop significatif, et la consternation entra dans son cœur.

Les deux amis se levèrent pour prendre congé de madame de Simian.

La marquise sonna : aucun domestique ne parut.

— Il faut donc que j'accompagne ces messieurs jusqu'à la porte du jardin, dit-elle à M. Mozeman, et elle sortit du salon.

M. Mozeman salua froidement Daniel et Albert, et regarda les tableaux.

Sur le seuil de la porte du jardin, la marquise prit un air sévère et dit à Saint-Marc :

— Il m'est fort pénible, monsieur, de vous rappeler à des devoirs de bonne compagnie. J'ai bien souffert dans cette visite. Il y a chez moi un étranger, un homme respectable, un parent qui mérite les plus grands égards à cause de sa position sociale, et vous l'avez traité, du haut de votre raillerie, avec un sans-gêne que je dois blâmer énergiquement. Je vous prie, monsieur, de ne plus vous exposer à rencontrer M. Mozeman chez moi.

Et sans attendre une réponse ou une justification, elle salua et rentra dans son jardin.

— Eh bien ! mon pauvre Albert, — dit Daniel après avoir fait silencieusement quelques pas sur le bord de la rivière, à côté de son ami foudroyé. — Eh bien ! que dis-tu de la grotte du Sphinx ou de l'antre de Circé ? As-tu compris quelque chose à ce logogriphe en action ?

— C'est à rendre fou, mon cher Daniel... mais, vraiment, dans la partie que nous jouons avec les femmes, les chances ne sont pas égales. Elles nous écrasent à chaque instant avec la parole, avec le silence, avec le geste, et il n'est jamais en notre pouvoir d'homme d'effleurer

leur sensibilité d'airain. Nous sommes toujours esclaves, elles sont toujours reines ; nous sommes toujours prosternés, elle sont toujours debout... Cette fois, je reçois à brûle-pourpoint un congé définitif... et pour quel crime ?... je me suis permis la plus innocente et la plus voilée des épigrammes contre ce grotesque M. Mozeman...

— Oui, Albert, mais ce grotesque personnage sera un mari demain.

— Oh ! mon cher Daniel, viens au secours de ma raison, soutiens-moi, illumine-moi, ce coup de foudre n'aurait pas dû me laisser vivant... Daniel, elle aime cet homme ! elle l'aime !

— C'est bien possible !

— Un vieillard !... un vieillard !...

— Ou qui le sera demain.

— Tout ce qu'il y a de plus vulgaire, de bourgeois, d'ennuyeux, de nauséabond dans les marécages de l'ambition constitutionnelle des départements.

— C'est ainsi, mon cher Albert.

— Avez-vous remarqué, Daniel, avec quel intérêt sympathique elle a écouté sa théorie absurde sur les opéras?

— Oui, Albert. Elle était suspendue, comme Didon, aux lèvres de son héros.

— Voilà les femmes!...

— Quant à moi, Albert, de pareils traits changent mes idées. Je suis sorti de la maison de madame de Simian avec un cœur léger et un esprit serein. J'ai subi ces trois phases en une heure : La colère, l'étonnement, la froideur. Je me suis arrêté à la dernière, et je m'en trouve bien.

— Daniel, c'est que tu n'aimais pas cette femme.

— Alors, tant mieux! il me sera facile de ne plus sentir ce que je n'ai jamais éprouvé.

— Quand je pense, Daniel, qu'il y a en ce moment dix ou douze pauvres amoureux qui courent le monde pour commettre de bonnes actions au bénéfice de leurs amours, et qu'à leur retour à Paris, quand ils viendront déposer leurs couronnes civiques aux pieds de la marquise, ils trouveront la bourgeoise madame Mozeman!

— Qu'importe, Albert! les bonnes actions seront commises. Toi-même, tu n'abandonneras pas ce pauvre Vincent, du bagne de Toulon. La voix qui nous a mis sur une bonne route était une voix perfide, mais ses conseils n'ont pas perdu leur valeur. Voilà, au contraire, notre meilleure vengeance, et la seule que nous puis-

sions exercer contre une femme; elle a oublié sa dignité envers nous; n'oublions pas notre dignité envers elle. Faisons ce que nous avons promis de faire, et nous verrons ensuite de quel côté se trouvera l'humiliation.

— Oui, Daniel, voilà ce que vous avez dit de mieux.

Et Albert serra la main de son ami.

Ils se séparèrent bientôt, et l'adieu d'Albert fut accompagné d'un geste expressif qui promettait beaucoup de choses, et dont l'énergie garantissait la sincérité.

XVIII

La Récompense.

Daniel de Gestain continua ses visites à madame de Simian, mais à de très-rares intervalles; il avait cru devoir agir ainsi, dans un sentiment de politesse bien comprise.

La belle veuve affectait de ne jamais prononcer le nom de l'ami absent, et elle avait repris avec Daniel ce ton de vivacité spirituelle, qui semble exclure toute pensée sérieuse.

Quelquefois M. Mozeman se trouvait en tiers dans l'entretien, et Daniel lui témoignait, avec un naturel exquis, autant d'égards que madame de Simian pouvait en désirer.

Un jour, le comte Daniel entrant chez la marquise et recevant l'interrogation accoutumée, qu'y a-t-il de nouveau? répondit : Oui, madame, il y a du nouveau, cette fois; un de mes amis

vient de rendre un fils unique à sa vieille mère, dans un petit village de la Bretagne ; voilà le fait tel que le rapporte le journal royaliste de Nantes.

Et il donna le journal à madame de Simian.

La figure de la belle veuve se colora vivement, et la feuille tremblait dans sa main.

— L'auteur de cette action n'est pas nommé dans ce journal? — dit-elle après la lecture, et avec une émotion profonde.

— On ne doit jamais signer une bonne œuvre, dit Daniel, quand on sort de votre école, madame, et quand on se nomme Albert de Saint-Marc.

En ce moment on annonça M. Mozeman.

La marquise fit approcher le domestique et lui dit :

— Annoncez à M. Mozeman que je suis partie pour ma terre du Calvados, et que je serai de retour à Paris l'hiver prochain.

— Vous partez pour le Calvados, madame? — demanda le comte brusquement.

— Non, monsieur le comte ; je suis honteuse de mentir ; mais le mensonge est la seule arme de défense contre les importuns.

— Ainsi, M. Mozeman n'est pas... un... le...

— Comte de Gestain, — dit la marquise en

souriant, — M. Mozeman est un de ces parents lointains que la nature nous donne pour nous faire aimer les autres. Il s'est imposé comme visiteur, je l'ai subi...

— Mais, madame, — dit le comte avec le ton lent et ménagé de la circonspection, les visites de M. Mozeman ont permis au monde d'accréditer certains bruits...

— Je sais cela, comte de Gestain ; la médisance n'était pas dangereuse ; il faut savoir gré au monde lorsqu'il ne fait que médire ; il lui est si aisé de faire plus et de calomnier. D'ailleurs le bruit de mon mariage avec M. Mozeman servait mes projets.

— Ah !

Le comte fit cette exclamation, et regarda la marquise avec des yeux qui demandaient la suite de la confidence ; mais la jeune femme regarda le plafond et se tut.

On ne parla plus que de choses insignifiantes, de peur d'aborder trop tôt les choses sérieuses, et le comte de Gestain osa pourtant hasarder, en prenant congé de la marquise, le nom de son ami.

— M. de Saint-Marc s'est bien conduit, dit-elle ; soit calcul, soit inspiration, il a répondu à mon idée ; dans l'un ou l'autre cas, il s'est réhabilité.

Je le reverrai certainement avec plaisir... Vous l'accompagnerez, n'est-ce pas, comte de Gestain?

En quittant madame de Simian, Daniel courut à la maison d'Albert.

— Monsieur le vicomte, lui dit le portier, est encore en Bretagne, et il n'a pas encore annoncé son retour.

Daniel, qui arrivait chez son ami le cœur plein de paroles, fut obligé de garder ce trésor et d'en ajourner l'explosion; il marchait au hasard, à travers Paris, en recueillant tous ses souvenirs récents, pour ne rien perdre de tout ce que la marquise avait dit, et pour graver, même dans sa mémoire, la mélodie de ses intonations.

Absorbé par ce travail, en traversant le boulevard Italien, il laissa tomber sa main dans une main brusquement offerte, et il n'avait pas eu le temps de la retirer, lorsqu'il reconnut M. Salvien.

XIX

L'Opéra.

Salvien ne parut nullement embarrassé de l'accueil glacial que lui fit Daniel.

Monsieur le comte, lui dit-il d'un ton gai, je vous cherche partout depuis notre singulière rencontre, rue Beauregard; vous devez avoir emporté de moi de bien mauvaises idées, et je tiens à ne pas perdre votre estime. Je sais que les apparences sont contre moi, monsieur le comte, mais en vous expliquant la chose, vous verrez que les apparences ont tort, selon leur habitude...

— Vous ne me devez aucune explication, monsieur, dit Daniel; c'est une affaire jugée rue Beauregard; il n'y a ni appel, ni cassation, ni recours en grâce. Il y a un fait indestructible; et, si vous essayez de le justifier, vous com-

mettrez une faute de plus. Restons-en là. C'est suffisant.

— Comment! dit Salvien avec une bonhomie joyeuse, comment! cher comte! à votre âge, vous seriez déjà puritain rigide à ce point! Réservez-vous donc quelques vertus pour vos vieux jours... Non, plaisanterie à part, monsieur de Gestain, la chose n'est pas ce qu'elle paraît; je voulais faire une observation de mœurs, et me la payer vingt mille francs. Je n'ai jamais eu l'idée d'acheter l'honneur d'une jeune fille au prix de la vie et de la liberté d'un malheureux. Que diable! Si j'insiste avec cette force sur ce point, c'est que je suis innocent de toutes ces infamies, si communes de nos jours; c'est que je tiens à me remettre dans votre estime. Qu'ai-je à craindre? rien. Pourquoi me justifierais-je, alors? J'étais votre ami, je tiens à l'être encore, voilà mon seul but.

Le comte Daniel avait une de ces perceptions délicates qui permettent de juger tout ce qu'il y a de faux dans un discours.

Or, ce que disait Salvien avait dans le ton, l'accent et la forme, une allure suspecte, même en faisant part de l'émotion qu'un ancien fournisseur libertin pouvait ressentir par hasard, en

parlant d'une chose honteuse; on voyait que le naturel manquait à sa phrase.

Pourquoi venait-il se justifier de cette mauvaise action? que lui importait l'estime du comte de Gestain? et dans quel but véritable avait-il arrêté Daniel au passage sur le boulevard?

Toutes ces idées préoccupaient Daniel, même au moment où, prenant congé de Salvien, il lui dit avec une politesse insolente :

— Monsieur, je donne mon estime tout de suite, mais quand il s'agit de la rendre, je prends une année de réflexion.

Cet incident n'occupa d'ailleurs l'attention de Daniel que le temps de sa durée.

A la limite du boulevard, Salvien était oublié.

Le soir même de ce jour, le comte prenait le chemin de fer d'Orléans et allait rejoindre son ami à Nantes ou aux environs.

Madame de Simian qui, par une tactique nouvelle et savante, avait si bien su concilier la noblesse de ses instincts et le secret de ses prédilections de femme, commençait à éprouver de sérieuses craintes au moment où le triomphe lui arrivait.

Entourée de jeunes gens dont l'admiration prenait chaque jour un caractère plus tendre et

plus dangereux, et ne distinguant, par affection secrète, que le jeune vicomte de Saint-Marc, elle s'était merveilleusement servie de son influence souveraine pour rendre à la société cette pléïade d'oisifs; et voulant ensuite éprouver l'amour d'Albert, elle n'avait fait aucune exception en sa faveur, laissant même accréditer le bruit de son mariage avec M. Mozeman, pour s'assurer si la tendresse et le noble caractère du vicomte de Saint-Marc survivraient à cette épreuve décisive.

La réussite était donc complète. Madame de Simian s'attendait donc à voir reparaître Albert, et la formule du pardon qu'elle lui préparait devait être tendre comme un encouragement.

Plusieurs jours s'étaient passés déjà, et l'heure des visites n'amenait personne.

La marquise s'inquiétait dans sa solitude et ne pouvait l'expliquer. Ces sortes de positions sont intolérables pour les femmes; elles sont obligées de subir l'énigme d'une absence impossible, et de dévorer un flux et reflux de conjectures irritantes, dans les quatre murs d'un salon désert, sans qu'il leur soit permis de faire une démarche, une visite, une enquête domestique pour sortir du plus étrange embarras.

Un soir, madame de Simian, parcourant la qua-

trième page d'un journal, s'arrêta aux annonces de spectacles, et appelant sa tante, madame de Villers :

— On joue les *Huguenots*, dit-elle ; faites un acte de complaisance maternelle; accompagnez-moi ; je veux voir du monde, nous allons passer à l'état sauvage, si la musique et la foule ne viennent pas à notre secours.

Un domestique reçut l'ordre de prendre une petite loge de baignoire et d'amener un fiacre.

On voulait entourer d'un certain mystère cette course de l'Opéra. Il fallait donc laisser dans son repos habituel l'équipage de la marquise, faire la plus bourgeoise des toilettes, attacher au chapeau le moins transparent des voiles, et aller à l'Opéra comme à un plaisir prohibé.

Il est fort possible, pensa la marquise, qu'en souvenir de la théorie de M. Mozeman, le comte Daniel et son ami Albert aient l'idée de voir les *Huguenots,* et l'espoir d'y rencontrer l'agronome pour établir quelque discussion railleuse avec lui.

Madame de Simian et sa tante descendirent sous le hangar de la rue Lepelletier et congédièrent leur fiacre; elles se glissèrent dans la foule qui obstruait les défilés du contrôle, et sans

avoir remarqué un visage connu, elles entrèrent dans une baignoire où les rayons du lustre et des girandoles ne pénétraient pas.

L'opéra des *Huguenots* fut fort négligé pendant toute la représentation. La lorgnette de madame de Simian détailla une à une toutes les figures des loges et du balcon.

Le théâtre était peuplé d'inconnus, personnel bourgeois des spectacles de l'été.

On voyait à la physionomie de la salle que Paris habitait la campagne en ce moment, et cédait ses places d'Opéra aux villes voisines, arrivées par les lignes des chemins de fer pour prendre des plaisirs que la province leur refuse obstinément.

XX

Une voiture de place.

La galerie de l'horloge marquait minuit à son cadran, lorsque madame de Villers et sa nièce la traversèrent au milieu de la foule compacte qui sortait de l'Opéra.

Pendant que le défilé des équipages s'établissait sous le geste des gardes municipaux équestres, dans la rue Lepelletier, les fiacres numérotés arrivaient du boulevard, s'alignaient devant les passages de l'Opéra, et les commissionnaires, décorés de la plaque municipale, recrutaient les piétons, les conduisaient à la voiture retenue, ouvraient la portière et criaient l'adresse au cocher.

La beauté de la nuit permettait de gagner à pied leur domicile à ceux qui habitaient les quartiers voisins.

Madame de Simian et sa tante, qui avaient déjà plusieurs fois profité du service providentiel de ces voitures de la sortie de l'Opéra, suivirent le premier commissionnaire qui vint s'offrir à elles, et après avoir donné leur adresse qui fit murmurer le cocher à cause de l'éloignement, elles s'assirent sur la banquette d'une citadine attelée de deux chevaux.

La petite voiture marchait avec la lenteur de son espèce, et madame de Simian commençait à regretter ses chevaux.

— Car, disait-elle en riant, nous n'arriverons qu'au lever du soleil.

— Il faut bien expier ta folle équipée, répondait madame de Villers.

Les lumières s'éteignaient sur toute la ligne du boulevard; les maisons prenaient une physionomie ténébreuse; quelques ombres de passants se dessinaient çà et là, en silhouettes, dans les éclaircies du gaz; la place Louis XV conservait un reste d'animation avec les derniers équipages arrivés de l'Opéra et regagnant le faubourg Saint-Germain.

La citadine entra dans le Cours-la-Reine, et les deux femmes ne virent plus que les masses noires et confuses de la forêt symétrique des Champs-Élysées.

— On pourrait bien être arrêté ici, comme en pleine forêt de Sénart, dit la marquise avec un ton de gaîté fausse; et, à coup sûr, nous ne serions pas sauvées par l'agilité de nos chevaux.

— Heureusement la police est si bien faite à Paris, dit madame de Villers, que nous sommes, à cette heure, ici, en sûreté comme sur le boulevard Italien.

— Vous dites cela pour vous rassurer et pour me rassurer, ma chère tante; oui, je sais qu'on répète partout machinalement, depuis Fouché, que la police est bien faite; mais c'est la police qui fait courir ce bruit. Il y a une patrouille de trois hommes pour garder une capitale, une brigade de gendarmerie pour garder un département, un garde-champêtre invalide pour garder deux horizons de campagne.

On rassure les citoyens en exposant le tableau de Prudhon dans une salle de cour d'assises, et on nous prouve que la justice découvre et punit tous les crimes avec ce tableau, ce qui permet à la vigilance préventive de s'endormir.

La police n'est bien faite qu'à Londres. Chaque rue est gardée toute la nuit. Il y a une patrouille permanente de dix mille argus municipaux, et, si nous traversions à cette heure le faubourg de

Lime-Reach, ou le quartier de *Saint-John-Curch,* isolé comme ce *Cours-la-Reine,* nous rencontrerions un homme de police sous chaque bec de gaz.

En France, on ne trouve que le semblant de la protection et de la sécurité, et on nous fait payer ce semblant fort cher, comme si on nous donnait tout.

— C'est fort triste cela, ma chère enfant, dit madame de Villers, mais demain, à notre réveil, nous n'y penserons plus.

— Nous sommes à demain, ma tante, dit la marquise, le courant de la rivière nous apporte le coup d'une heure de tous les clochers de Paris... Chaillot est-il encore bien loin?

— Nous passons devant le pont des Invalides... Je crois que notre cocher s'est endormi.

— Pauvre malheureux! il prend son lit où il le trouve.

L'heure avancée de la nuit et le cahotement de la voiture agirent bientôt sur les deux femmes; elles se laissèrent aller au sommeil, comme elles auraient fait dans un long voyage.

Une violente secousse les réveilla en sursaut, et elles poussèrent un cri de terreur; d'épaisses ténèbres les environnaient; la voiture semblait

emportée par les chevaux avec la rapidité d'un wagon.

De fortes plaques de bois avaient remplacé les vitres des stores ; les deux femmes meurtrirent leurs faibles mains pour essayer de se donner de l'air et du jour ; ce furent d'inutiles efforts : elles étaient emportées comme dans un tombeau attelé d'hippogriffes.

Leurs cris de détresse expiraient dans cette prison volante ; le bruit des roues, des ferrailles et des chevaux lancés à toute vitesse auraient d'ailleurs étouffé des voix bien plus fortes.

Le délire bouillonnait déjà dans leurs cerveaux ; elles tordaient leurs bras et s'embrassaient comme dans les convulsions de l'agonie ; point de doute, elles couraient au vol sur le chemin d'une épouvantable révélation.

Un crime les attendait au bout.

De hideux fantômes se dressaient devant elles ; un piége infernal leur avait été tendu ; elles y étaient tombées, en laissant au bord du précipice la protection et l'espoir.

Dans le désordre d'idées où une pareille aventure devait jeter deux femmes, il leur fut impossible d'apprécier la mesure du temps écoulé.

La voiture s'arrêta.

Un bruit de ressort grinça dans les deux portières; elles s'ouvrirent en même temps.

A droite et à gauche on entendit une voix qui dit:

— Descendez, madame.

— L'effroi paralysait toute résistance.

La marquise descendit et se trouva, au même instant, seule et enfermée dans une petite chambre, éclairée par une chandelle de suif.

Madame de Villers avait été emportée mourante de l'autre côté de la voiture.

Tout cela s'était accompli au milieu du plus profond silence, et dans une obscurité qui n'avait pas permis de distinguer le repaire où le plus audacieux des crimes venait de conduire deux femmes, après une soirée à l'Opéra.

XXI

La Prisonnière.

Madame de Simian ne resta pas longtemps sous l'oppression de cette terreur qui paralyse les facultés; comme toutes les âmes fortes, elle ne redoutait dans un malheur que le premier moment, et savait bientôt se mettre, par le réveil de l'énergie, au-dessus de la plus horrible situation.

Elle regarda autour d'elle, et ses yeux semblaient n'avoir que l'expression tranquille de la curiosité.

Ce qu'elle voyait pourtant n'était pas de nature à calmer de justes alarmes.

La petite chambre avait un aspect sinistre, les murs badigeonnés d'ocre laissaient pendre, çà et là, quelque lambeaux humides de tapisserie.

Une cheminée de plâtre supportait un miroir

à cadre de bois, dont la glace ternie avait perdu le phénomène de la reproduction; au milieu, boitait une table hideuse de souillures, et l'alcôve laissait voir, au fond, à travers les larges crevasses des rideaux, un de ces grabats d'auberge dégarnie, comme les voyageurs en trouvent, pour veiller, sur la crête des Abruzzes ou des Apennins.

Elle se leva d'un pas résolu, comme un locataire qui veut examiner en détail tous les recoins de son nouveau domaine.

La seule fenêtre de la chambre était losangée de fortes grilles de fer et s'ouvrait sur une basse-cour étroite, toute encombrée de vieux outils de ferme et de meubles vermoulus. En rêve, on voit de ces choses-là, et on souffre à perdre la respiration.

Madame de Simian, le visage collé sur les grilles de fer, regarda longtemps ce tableau, avec cette attention obstinée qu'on apporte aux objets effrayants. Les étoiles éclairaient sombrement cette basse-cour et donnaient à ses quatre murs une hauteur indéterminée, qui ôtait tout espoir à l'évasion.

Deux cimes d'ormeaux se montraient dans l'air extérieur et ressemblaient à deux têtes de

géants, inclinées sur ce repaire pour en surprendre les secrets.

Madame de Simian poursuivit minutieusement son examen, et, par intervalles, elle s'arrêtait, croisait les bras, inclinait la tête et la redressait tout à coup, dans un frémissement convulsif, comme si elle eût voulu se délivrer des horreurs étouffantes d'un rêve.

On éprouve quelquefois ces consolations du réveil dans les fièvres des mauvaises nuits.

Il n'y a point de réveil dans les angoisses de la réalité.

En jetant un coup d'œil dans le cadre ténébreux de la cheminée, la marquise découvrit les restes d'un feu éteint depuis longtemps, et vit blanchir sur la cendre des lambeaux de papier à demi-brûlé : elle détacha du bout du pied la moitié d'une enveloppe de lettre, la ramassa machinalement, et un cri, fortement réprimé sur les lèvres, attesta une surprise au-dessus de toute expression.

L'adresse à moitié consumée laissait encore lire ceci :

Mons... le comte Daniel de Gest...

La découverte d'un pareil indice avait quelque chose de providentiel.

C'était horrible, sans doute, mais au moins toutes les incertitudes étaient levées ; la marquise se trouvait, par un crime infernalement combiné, au pouvoir du comte de Gestain.

La jeune femme marchait à pas précipités, l'œil en feu et le teint empourpré d'indignation, s'arrêtant au moindre bruit, le visage tourné vers la porte pour foudroyer de son premier regard, l'homme infâme qui allait entrer, sans nul doute, à une heure plus avancée de la nuit!

Elle préparait ses paroles, pour cette formidable rencontre, comme le soldat prépare ses armes avant le combat; et elle comprimait avec peine cette explosion de colère stridente, pour ne pas la dépenser en pure perte, et la faire éclater dans toute sa puissance devant un criminel agresseur.

Elle dévora ainsi un siècle en une heure, et, vers la fin de la nuit, elle entendit un bruit de pas et le grincement d'une clef dans la serrure de la porte de sa petite chambre.

L'attitude que prit la marquise, en ce moment, avait un caractère héroïque : elle attendait avec le geste, la parole et le regard, seules armes de sa défense, mais qui peuvent donner la victoire au désespoir.

La porte s'ouvrit, et la forme hideuse qui entra n'était pas le danger attendu.

C'était encore une apparition étrange appartenant au personnel des mauvais rêves; une vieille femme, pâle, maigre, la tête couverte de longs cheveux gris débouclés.

Elle referma la porte avec précaution, salua froidement la marquise et s'assit.

— Vous venez, sans doute, me préparer à l'arrivée de votre maître, lui dit la marquise d'un ton fier; vous pouvez aller lui annoncer que je l'attends.

La vieille femme fit un signe négatif avant de parler.

— Non, madame, dit-elle; je viens vous voir. On m'a chargée d'avoir soin de vous, et je ne savais pas que j'avais une prisonnière si jeune et si belle...

— Une prisonnière! — interrompit madame de Simian; — pourriez-vous me dire le nom du juge qui a prononcé ma condamnation?

— Oh! cela est un secret, — dit la vieille femme en ouvrant de grands yeux d'un gris terne, — Je ne connais, moi, que mon devoir, j'obéis et je me tais.

— Je vous étonnerais bien, — dit la marquise, — si je vous nommais votre maître...

— Madame, — répondit la geôlière avec un sourire assez bienveillant, — oui, vous m'étonneriez beaucoup, mais vous ne le nommerez pas. C'est impossible.

— Ce n'est pas le comte Daniel de Gestain qui me démentirait? — dit madame de Simian.

La vieille femme bondit sur sa chaise, et son visage parut bouleversé de stupéfaction et d'effroi. Elle joignit ses mains d'une façon suppliante, et dit avec une vivacité peu ordinaire à son âge :

— Madame, au nom de Dieu, ne me perdez pas; on peut croire que c'est moi qui vous ai révélé...

— Ne craignez rien, — interrompit la marquise d'un ton de bonté, — je connais M. de Gestain, et quand je le verrai ici, je n'aurai pas besoin de lui dire qu'un autre vient de m'apprendre son nom.

— Mais vous ne le verrez pas, madame, — dit la mégère avec effroi; — vous ne le verrez pas... me comprenez-vous ?...

— Je ne vous comprends pas...

— Il entrera ici, madame, quand cette lumière sera éteinte... Me comprenez-vous à présent?

— Oui, — murmura la marquise avec un accent de terreur.

Et elle marcha vivement d'un angle de la chambre à l'autre, en prononçant des paroles sourdes qui ne se liaient pas à cet entretien.

Puis elle s'arrêta brusquement devant la porte, et dit d'un ton résolue :

— Eh bien ! je l'attends !

— Oh ! madame, dit la vieille femme, il ne viendra pas cette nuit. Le jour va bientôt poindre... Prenez quelque repos, madame, je vous en conjure, — et elle ajouta avec un accent de sensibilité touchante : — Vous m'inspirez le plus tendre intérêt, et pour tout au monde je ne voudrais pas vous voir malheureuse. Je n'ai eu de pitié pour aucune des femmes qui sont entrées ici ; mais vous, c'est singulier, je me suis émue en votre faveur tout de suite.

Je me perds peut-être en disant cela ; c'est plus fort que moi, il faut que je le dise. Qu'ai-je à perdre d'ailleurs ? j'ai soixante-quinze ans ; ce n'est pas trop tôt pour faire une bonne action.

XXII

Une nuit horrible.

Madame de Simian regardait sa geôlière avec des yeux pleins de surprise, et elle réfléchissait sur le parti qu'elle pouvait tirer du dévouement spontané de cette femme.

— Croyez-moi, madame, poursuivit-elle ; croyez-moi, prenez du repos, conservez toute votre énergie... On veut compter sur votre faiblesse... Je connais les habitudes de cette maison... Excepté moi, personne n'entrera ici avant le troisième jour. J'aurai soin de vous, madame, je ne vous laisserai manquer de rien... mais ne me perdez pas, ne me perdez pas, au nom de Dieu. Je tiens encore un peu à la vie pour mes enfants.

— Le comte de Gestain vous inspire donc une bien grande frayeur? demanda la marquise.

— Ah ! madame, — répondit la vieille femme en regardant le plafond.

— Le connaissez-vous bien ? l'avez-vous vu souvent ?

— Si je le connais ! madame ! — dit la geôlière en baissant la voix ; c'est un beau jeune homme, grand, bien fait, avec des yeux noirs, doux comme ceux d'une gazelle ; mais il ne faut pas se fier à ces apparences. Je ne veux pas dire qu'il soit méchant, lorsque rien ne l'oblige à l'être ; seulement il sacrifierait tout pour avoir une femme ou un cheval ; vous connaissez sans doute, madame, sa jument arabe *Naïka*, elle lui coûte vingt mille francs et un bon coup d'épée qu'il a donné dans un duel à l'un de ses meilleurs amis.

C'est un jeune homme très-passionné. Je le sais mieux que personne, moi qui connais toutes ses intrigues ; il est vrai qu'il me paie très-bien.

Toutes ces phrases furent dites avec un ton plein d'aisance et de naturel, comme les réciterait une actrice consommée dans l'art du mensonge théâtral.

Les pensées qui bouillonnaient dans l'âme de la marquise se traduisaient sur son visage avec

un relief d'animation fiévreuse : la dernière phrase qu'elle prononça les résuma toutes.

— Malheureuses femmes que nous sommes ! dit-elle ; nous sommes environnées, à notre insu, de toutes ces infamies ; c'est notre sort.

La vieille femme poussa un soupir, se leva en montrant du doigt un rayon de l'aube sur les grilles de la fenêtre, et après avoir donné encore quelques conseils obligeants, elle sortit.

Madame de Simian, brisée par l'insomnie et la fièvre des émotions, était arrivée à cet état de langueur où le corps n'a plus la force de porter l'âme.

Elle se laissa tomber sur une chaise à côté du lit et trouva, pendant quelques heures, ce repos factice et agité qui ressemble au sommeil, et dont les rêves sont des visions.

Quand elle sortit de cette léthargie, elle vit la vieille femme assise à côté d'elle, et la regardant avec un intérêt plein de consolation.

— Madame, dit la geôlière, vous voyez que je ne vous oublie pas. Voici mes provisions du jour que je vous apporte ; c'est moi qui vous ai tout apprêté. Vous serez contente, j'espère, de l'ordinaire de la maison.

— Vous êtes vraiment pleine de bonté pour

moi, dit la marquise avec effusion, et je voudrais pouvoir être libre et vous en témoigner toute ma reconnaissance; mais, en ce moment, je ne sais pas si mon lendemain m'appartient, et je ne puis vous remercier qu'avec des paroles, lorsqu'il faudrait vous combler d'or.

— Oui, madame, votre lendemain vous appartiendra, et vous pouvez y compter, — dit la vieille d'une voix basse et ferme. — Demain, vous ne serez plus ici, demain vous serez libre. Je viens d'apprendre que le maître de la maison sera rendu ici plus tôt que je ne le pensais. Il faut donc se hâter de sortir.

— Mais sortons tout de suite ma chère ange! — s'écria la marquise en se levant, avec une joie délirante, — je vous jure que vous serez riche ce soir.

La geôlière fit un sourire triste et un geste de la main droite qui modérèrent la joie de la prisonnière; puis elle ajouta:

— Madame, ce n'est pas une sortie qui doit et peut vous rendre la liberté; c'est une évasion. Comprenez-vous cette différence? Hélas! moi, je la comprends trop... Vous me regardez avec des yeux qui demandent une explication... je vais vous la donner. Je suis toute disposée à vous ser-

vir; mais, en conscience, je ne veux pas compromettre et trahir ceux qui, depuis six ans, m'accablent de leurs bontés.

Vous êtes irritée contre M. le comte, madame, c'est naturel, je le conçois; mais, moi, je n'ai pas à me plaindre de lui; au contraire, ils ont été l'un et l'autre toujours excellents pour la pauvre vieille femme qui a l'honneur de vous parler, et...

— Un moment... je suis forcée de vous interrompre, dit la marquise d'une voix tremblante, vous venez de me faire comprendre, deux fois, que M. le comte de Gestain a un complice dans les horreurs de cette maison ?

— Un ami, madame; un jeune homme qui ne le quitte jamais; il m'est impossible de vous dire son nom...

— Je vais vous le dire, moi... c'est le vicomte Albert de...

— Assez ! — dit la vieille femme en étendant la main.

XXIII

La Geôlière.

Ce fut un nouveau coup de foudre qui tomba sur la tête de madame de Simian, et qui la laissa debout, dans une effrayante pose d'immobilité.

L'indignation la suffoquait et bouillonnait dans sa poitrine, comme la lave dans le cratère avant l'éruption.

Elle parcourut à grands pas la chambre, comme une panthère dans sa cage, et les paroles de soulagement s'échappaient de ses lèvres au milieu des éclairs et des regards.

—Comme ils m'ont jouée! disait-elle; et comme je m'explique toute leur conduite, à présent !... les infâmes!... Et l'autre, qui allait se battre en Afrique, et qui s'arrête à l'arsenal de Toulon, pour rendre à sa vieille mère vendéenne un fils plus malheureux que coupable!...

quelle indigne fable! quels hommes! quelles mœurs!... Oh! non... non... je ne veux pas sortir de ce repaire; je reste, je les attends ici, je veux les écraser sous le poids de leurs infamies. Dieu me donnera la force de ce moment... oui, je sens que dans le malheur il n'y a de terrible que le premier pas; je suis à l'aise; je suis joyeuse de me trouver en face de ces criminelles insolences, pour les dominer avec ma voix et les mettre en lambeaux sous mes pieds!

La geôlière parut un instant contrariée de cette détermination inattendue que venait de prendre madame de Simian; elle laissa éclater cette noble colère sans la troubler, et le silence du repos étant venu :

— Madame la marquise, — lui dit-elle avec une voix douce comme celle d'une jeune fille, vous réfléchirez et vous changerez d'avis. Vous comptez beaucoup trop sur vos forces, et quand l'heure viendra, vous ne trouverez que votre faiblesse et votre isolement. Un homme n'a rien à craindre d'une femme ici, et une femme...

— Bonne femme, interrompit la marquise, je vous ai promis ma reconnaissance, et je tiendrai ma parole.

— Madame, — dit la geôlière avec l'accent de

l'émotion, — cette phrase est blessante pour moi; je l'ai trop comprise. Je ne vous ai pas proposé de vous rendre un service, avec l'intention de recevoir de l'argent...

— Oui, oui, ma bonne mère, — dit la marquise en serrant la main de la vieille, — je comprends votre délicatesse; je vous ai blessée, excusez-moi; ma tête ne m'appartient pas.

— Oh! mon Dieu! — poursuivit la geôlière, — si vous voulez rester ici et tout braver, vous en êtes bien la maîtresse. Cela m'arrange mieux, et je ne cours aucun risque. Attendez donc ceux qui vont venir, et n'accusez que vous de ce qui arrivera. J'ai fait mon devoir; il faut bien le faire au moins une fois, avant la fin de ses jours. Cette bonne action, quoique refusée, me réconcilie un peu avec moi-même. Dieu fasse, madame la marquise, que votre imprudente détermination n'amène pas un cruel repentir!

— Je les attends! je les attends! — dit la marquise, en redressant fièrement sa noble tête; — une lâcheté est interdite aux femmes comme aux hommes, et je n'en commettrai pas une en fuyant. Où les retrouverais-je, d'ailleurs, vos maîtres, si je n'avais pas le courage de les attendre ici? Il me faudrait supporter toute ma

vie le regret d'avoir fui des lâches, quand il fallait les écraser.

— N'en parlons plus, ma belle dame, — dit la geôlière en faisant quelques pas vers la porte, — il ne faut pas vouloir obliger les gens malgré eux. Cette maison était tranquille depuis quelque temps... elle va voir de tristes scènes... Madame la marquise, si les murs de votre prison pouvaient parler!... regardez ici autour de vous... il n'y a que des traces de violence et de désespoir... Des mains plus fortes que les vôtres se sont brisées contre ces pierres...

— Mais dans quel horrible siècle vivons-nous! — s'écria la marquise en tordant ses mains sur ses cheveux ; — il n'y a donc point de protection contre la hardiesse de pareils attentats!

— Que vous êtes enfant! — dit la vieille avec une familiarité excusable dans la situation.

— Si Satan, le roi de l'Enfer, Satan, qui est riche et rusé, venait faire sur terre commerce de crimes, croyez-vous qu'il dresserait assez habilement ses batteries pour esquiver le regard borgne de la loi? Eh bien! madame, il y a des hommes puissants qui sont plus adroits que les diables, et qui calculent trop bien leurs coups pour se laisser prendre comme des oisons. Ils ont

toujours les yeux ouverts pour éviter ceux qui les ont toujours fermés. Ils voient tout, et personne ne les voit. Aussi, il n'y a que de pauvres diables et des imbéciles dans les bagnes et dans les prisons... Mais tout ce que je vous dis-là, madame, est inutile ; vous avez pris votre parti ; vous refusez votre liberté, quand on vous l'offre. J'ai fait une grande sottise, et je m'en repens. Nous en porterons la peine toutes les deux... Et l'autre pauvre dame aussi...

La geôlière prononça ces dernières paroles avec un étouffement de sanglots.

XXIV

Délivrance.

—Quelle autre pauvre dame? — dit la marquise émue qui avait oublié sa tante, au milieu de ces scènes d'horreur, puis, se ravisant tout à coup :

— Ah! c'est juste! oui... Ma pauvre compagne de captivité! Que fait-elle?... Comme le malheur rend égoïste!... Donnez-moi des nouvelles de madame de Villers.

— C'est ma prisonnière aussi, — dit la vieille femme en versant quelqus larmes. — Oh! celle-là en mourra : elle n'a pas votre courage... Je l'ai vue ce matin... elle a eu des crises nerveuses qui m'ont fait peur...

Madame de Simian porta ses mains dans ses cheveux, et s'écria :

— Il faut la sauver, il faut la sauver à tout prix. Rendez-lui la liberté; partez avec elle; la moitié de notre fortune est à vous.

— Impossible! impossible! — dit la geôlière! — vous sortirez toutes deux, ou personne ne sortira. Je vous ai dit, madame, que toute disposée que je suis à vous rendre service, je ne veux rien faire qui puisse compromettre monsieur le comte... C'est mon bienfaiteur.

La marquise fit plusieurs tours à pas rapides dans la chambre, et, prenant la main de la geôlière, elle dit avec force :

— Je partirai!

La vieille femme retint à peine un mouvement de satisfaction, qui échappa au regard de madame de Simian.

Elle ouvrit la porte avec précaution, et dit :

— Je vais annoncer cette bonne nouvelle à votre amie, et quand le moment sera venu, vous me reverrez... Il faut que je fasse toutes mes dispositions... ce sera un long travail; vous vous laisserez conduire aveuglément. Soyez calme, tout ira bien.

A ces mots, elle sortit.

Le jour qui s'écoulait eut des proportions séculaires pour madame de Simian : quand la nuit tomba, elle se trouva sans lumière, au milieu de la plus profonde obscurité.

Ces heures nocturnes qui donnent la faiblesse

au cœur des plus forts, inspirèrent d'autres idées à la belle prisonnière ; elle sentait que son énergie lui échappait à mesure que les ténèbres s'épaisissaient autour d'elle.

Le moindre bruit la faisait tressaillir, comme un enfant au berceau ; et quand elle entendit grincer les gonds de la porte et qu'une forme humaine se dessina dans l'éclaircie livide du corridor extérieur, elle sentit des frissons aux racines de ses cheveux, et la flamme du délire s'alluma dans son cerveau.

Une voix, faible comme un souffle, sortit de la porte et dit :

— Venez.

La jeune et belle prisonnière se raidit sur ses pieds défaillants, et tendit sa main à la main qui la délivrait et qui la conduisait, à tâtons, sous un hangar ténébreux où on entendait un piétinement de chevaux.

— Montez, madame, dit la même voix, la voix de la vieille ; montez, la portière est ouverte, et votre amie vous attend.

Madame de Simian obéit avec un élan de joie qui lui rendit toute son énergie.

Les deux femmes s'embrassèrent, et les chevaux partirent avec une grande rapidité.

On avait baissé les stores, et il était impossible de découvrir quelques points de reconaissance dans le voisinage, qui auraient fait découvrir la mystérieuse maison.

Soit que la voiture prît de longs détours, ou que la distance fût réellement considérable, on voyagea ainsi pendant plusieurs heures.

Enfin les chevaux s'arrêtèrent, la portière s'ouvrit, et un cocher dont la figure était au tiers voilée d'un mouchoir, dit d'un ton sec :

— Voilà une station de voitures ; mon service est fait.

Et il remonta lestement sur son siége, et lança ses chevaux vers la campagne.

Les deux femmes éprouvèrent une joie ineffable, en voyant devant elles, à quelques pas, le mouvement de la vie parisienne et les fusées du gaz, courant en lignes parallèles dans les rues d'un faubourg.

Malgré l'heure avancée de la nuit, les boutiques, les cafés, les restaurants étaient encore ouverts.

Quelques sergents de ville, cheminant avec l'ennui de leur métier, cherchaient çà et là une contravention pour attester leur vigilance, et noircir la page blanche d'un procès-verbal.

Dans un corps-de-garde voisin, le lieutenant méditait une patrouille de quatre soldats, chargés de maintenir la sécurité de la capitale et du département de la Seine.

Au coup de deux heures du matin, trois cavaliers municipaux, endormis sur leurs piédestaux équestres, sortaient de leur caserne pour épouvanter le crime au sein de la population.

A la station des voitures, les cochers dormaient sur toute la ligne, et aucun d'eux ne paraissait préméditer l'enlèvement de deux femmes; cependant, par un luxe de précaution fort excusable, la marquise, bravant les railleries des voisins, choisit un cabriolet à quatre roues et donna son adresse, avec l'ordre de brûler le pavé malgré la léthargie du cheval.

En mettant le pied sur le seuil de sa maison, la marquise de Simian trouva au fond de sa joie une tristesse profonde qui l'étonna et la fit réfléchir.

Sans doute elle venait d'échapper, par un miracle, au plus odieux des guets-apens : mais quel intolérable souvenir ces deux mortelles nuits avaient fixé dans sa mémoire !

A quelle affreuse révélation son salut était lié!

Ces deux hommes qui avaient conquis, l'un son

amour, l'autre son estime, n'étaient que deux bandits élégants, comme la seule fiction théâtrale semblait avoir le privilége d'en créer; et ce qu'il y avait de plus affreux dans ce souvenir, c'est que la vengeance était impossible; c'est qu'il fallait dévorer en silence un lâche attentat, de peur d'attirer quelque chose de funeste sur cette pauvre vieille femme qui avait été pour les deux prisonnières un ange de salut.

Bien plus, ce crime ne pouvait être dénoncé ni à la justice, ni à l'indignation des hommes, parce qu'après le châtiment de la loi ou la flétrissure publique, il y aurait encore, dans un coin de la société médisante, une compassion hypocrite mêlée de railleries et de conjectures redoutables.

Il n'était donc point étonnant que notre jeune et belle veuve, en examinant sa position, même après la délivrance, ne découvrit en elle un fond d'inquiétude sourde que rien ne pouvait guérir désormais.

La règle de conduite qu'elle avait à suivre trouva sa première application dans les premiers mots adressés à son vieux domestique et aux femmes de sa maison, que le mystère de cette absence avait désolés:

— On ne peut se fier à personne; je vous ai envoyé un commissionnaire de hasard; il a trouvé tout simple de garder mon argent et d'oublier ma commission. Ma tante et moi, nous aurions été au désespoir de laisser ainsi nos gens dans une si grande inquiétude. Après le troisième acte de l'opéra, il faisait si chaud que nous avons eu la fantaisie de prendre le dernier convoi du chemin de fer et d'aller respirer sur la terrasse de Saint-Germain. Voilà ce que le faux commissionnaire devait vous dire, s'il avait voulu gagner son argent au lieu de le voler.

Cette explication donnée avec une grâce et une légèreté charmantes, eut un succès équivoque dans la pensée des auditeurs; mais on eut l'air de s'en contenter; c'était suffisant.

XXV

La porte fermée.

Deux jours après ces événements, la jeune veuve reçut la lettre suivante :

« MADAME,

« Ce matin en arrivant à Paris, je me suis empressé d'accompagner à votre charmant cottage le vicomte de Saint-Marc, mon ami, et votre nouveau portier nous a dit, d'un ton de Cerbère inflexible :

« — Madame la marquise ne reçoit personne. »

« Comme nous sommes persuadés que la consigne n'était pas générale, et que ce *personne* avait des exceptions, nous avons fait un léger mouvement pour forcer le passage de la grille, ce qui nous a mis avec ce bonhomme en état d'hostilité, au point qu'il a refusé de prendre nos cartes, et nous a menacés de M. le maire de Passy, pour violation de domicile.

« C'est un cas de cour d'assises.

« Saint-Marc m'a dit, en m'entraînant sur le chemin :

« — Madame de Simian rira de son plus beau rire, quand elle apprendra l'assaut que nous avons livré à la loge de son portier.

« En attendant, nous sommes chassés du paradis terrestre, comme deux Adam sans Ève, et nous nous garderions bien de tenter une nouvelle attaque de peur d'être livrés à la maréchaussée de Passy, ou au garde-champêtre, qui veille à la conservation du pont d'Iéna.

« Nous nous sommes expliqué la rigueur de cette consigne, qui nous paraît toute dirigée contre le Mozeman et les siens : il ne fallait pas être sorcier pour le deviner.

« Je viens de rencontrer sous les arcades Rivoli notre candidat à la députation et au mariage.

« — Avez-vous vu la marquise ces jours-ci ? — m'a demandé M. Mozeman d'un ton leste de roué de vieille cour.

« Sur ma réponse négative, il a ajouté :

« — La marquise est jeune, charmante, gaie ; elle veut éprouver le dévouement de ses meilleurs amis, et leur impose des courses en Calvados. J'arrive du Calvados, monsieur de Gestain ; j'ai trouvé le château de madame de Simian

inhabité, et j'oserai dire inhabitable. Il y a un concierge pour la forme, et c'est lui qui m'a dit que la belle châtelaine n'avait pas mis le pied sur ses terres depuis cinq ans.

« Cependant, je n'ai pas voulu perdre mon voyage, et j'ai fait, de ce côté, quelques études agronomiques. On trouve encore beaucoup de routine chez les fermiers de ce pays. Au moyen d'un engrais plus actif, on pourrait doubler le produit des herbages; ce sera le sujet d'un mémoire que j'offrirai à l'académie des sciences, le mois prochain.

« Comme je redoutais le développement de la théorie agronomique de M. Mozeman, je me suis hâté de lui serrer la main, avec une légèreté hostile, et je me suis sauvé aux Tuileries, pour réfléchir, à l'ombre des tilleuls, sur un acte de désespoir qui sera peut-être bientôt consommé.

« Conservez la résolution, madame, de toujours habiter votre château du Calvados, quand les Mozeman se présentent à votre maison de Paris; mais ayez la bonté de faire fléchir la sévère consigne de votre porte, quand vos amis les plus sincères viennent mettre leurs hommages à vos pieds. « Comte DE GESTAIN »

Madame de Simian lut cette lettre, en accompagnant chaque ligne d'un sourire d'amère ironie.

— Il faut donc dévorer en silence toutes ces horreurs, — se dit-elle dans un monologue mental. — Personne autour de moi pour me venger et répondre à l'insulte par le châtiment! voilà le sort des femmes isolées : la loi même ne les protége point, parce que la justice humaine ne nous accorde sa protection qu'au prix d'une scandaleuse publicité.

Elle sonna vivement et donna des ordres encore plus rigoureux pour défendre l'accès de sa maison à tout le monde, et surtout au comte de Gestain et au vicomte de Saint-Marc.

Puis elle courut à l'appartement de madame de Villers, et, après un court entretien, les deux femmes prirent la résolution d'abandonner leur petite maison, que son isolement rendait trop dangereuse, et de se réfugier dans un quartier de Paris, au centre de la sécurité.

Le lendemain, Daniel et Albert, pleins de confiance dans le succès infaillible de leur lettre, arrivèrent à la grille du jardin de la marquise, et, à peine descendus de cheval, ils furent repoussés avec cette insolence qui annonce, sur une figure de portier, la colère invisible et impitoyable des maîtres d'une maison.

XXVI

Désespoir.

Le doute n'était plus permis.

La marquise ne se servait plus de l'excuse banale de l'absence ou du voyage pour écarter les deux jeunes gens ; elle ne les recevait pas, et ne donnait aucune raison pour motiver une inconvenance qui prenait les couleurs de l'hostilité.

Alors recommença entre les deux amis l'éternel échange de ce mot, inventé par l'interrogation obstinée devant une réponse muette : *Pourquoi?*

Il n'y a pas, dans le vocabulaire, un mot plus familier à la lèvre de l'homme. Notre vie est un long et insoluble *pourquoi?* le *parce que* n'arrivera qu'après la mort.

— Oh ! mon Dieu ! — dit Albert après un long silence et en frappant son front, — il me semble que ma raison s'échappe de là, si rien ne la retient.

— Mon cher Albert, répondit Daniel, il y a deux vers fort sages, qui disent :

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
Doit rester dans sa chambre et briser son miroir.

je le crois bien, ma foi ! Mais ce sont les femmes qui ont altéré la raison primitive dans les cerveaux humains ! nous naissons avec un vice originel.

Voilà bientôt six mille ans que les hommes répètent un éternel *pourquoi* à la porte des femmes, et il en faut moins pour mettre l'univers entier aux Petites-Maisons à perpétuité.

— Comte Daniel, dit Albert, j'espère bien que vous aurez gardé un peu de votre sagesse pour diriger ma folie... Voyons, quel conseil me donnez-vous ?

— Mon cher Albert, ma sagesse ne pourrait en ce moment te donner qu'un conseil de fou...

— Donnez toujours, je le suivrai.

— Un conseil qui nous mène droit en prison...

— Cela vaut mieux que l'enfer où je suis.

— Eh bien ! nous allons revenir sur nos pas, sonner à la grille de la marquise, forcer le passage sous l'artillerie du portier, et entrer de vive force dans la grotte du Sphinx.

— Oh! Daniel, jamais! jamais!

— En ce cas, mon timide Albert, attendons, résignés, ce que le lendemain doit toujours donner à la veille. Notre vie est aux mains de quelqu'un qui est chargé de la faire pour nous lorsque nous ne savons la faire nous-même. Par curiosité, tenons-nous tranquilles et vivons pour voir ce qui va nous arriver, les imbéciles se tuent dans un désespoir amoureux, et ils se privent d'un grand bonheur, celui de voir comment leur amour aurait fini s'ils ne s'étaient pas tués.

— Daniel, dit Albert, vous choisissez à merveille votre temps pour faire de la raillerie...

— Albert, mon ami, vous êtes un enfant. J'ai mes principes en amitié; je n'en changerai pas tout exprès pour votre malheur. Si je m'amusais à chanter avec vous à l'unisson, en phrases noires, un duo de désespoir, vous sauteriez du haut de votre cheval dans la rivière à la fin de notre duo. Mettez-vous en colère contre moi, je ne demande pas mieux : ce sera une excellente diversion au désespoir.

— C'est bien! c'est bien, Daniel! continuez, vous êtes un ami rare; vous savez rire quand on pleure à votre côté...

— Non, je sais faire autre chose, Albert, —

dit Daniel d'un ton sérieux, et je veux vous le prouver aujourd'hui.

En disant ces mots, le comte Daniel descendait de cheval devant sa maison, et semblait, par son geste et son regard, promettre quelque chose de mystérieux et de consolant à son ami.

L'effet ne tarda pas de suivre cette promesse.

XXVII

Révélation.

Ce jour-là même, grâce aux pressantes sollicitations du comte, deux femmes se présentaient chez madame de Simian, et elles étaient introduites, car la sévère consigne d'interdiction ne regardait que les hommes.

La plus jeune de ces femmes avait cette grâce et cette beauté qui ravissent tous les sexes et tous les âges. La jeune veuve fit asseoir les deux inconnues, et fit le geste bienveillant qui invite à parler et à exposer l'objet d'une visite.

Alors une voix mélodieuse s'éleva dans le salon de madame de Simian, et dit :

— Madame la marquise, si mon nom n'est pas arrivé jusqu'à vous, je sais du moins que vous n'ignorez pas mon histoire. Je viens vous demander asile et protection.

— A moi, mademoiselle! dit madame de Simian ; quel si grand danger vous menace? et que puis-je faire pour vous protéger, moi qui me plains si souvent d'être sans protection?... nous avons en France des magistrats...

— Oh! madame, interrompit la jeune fille, ceux qui persécutent une pauvre femme, savent bien qu'ils n'ont rien à craindre, presque toujours, de la justice humaine. La justice fait trop de bruit, et la pudeur s'épouvante de cette protection.

— Oui, mademoiselle, — dit la jeune veuve avec un soupir, — vous avez raison... continuez.

— On m'a dit, madame, que vous étiez bonne, juste et généreuse ; je le crois maintenant, parce que vous êtes belle et que votre âme rayonne sur votre visage ; aussi, en vous voyant, je n'ai plus d'hésitation, et je vous demande la grâce de vivre auprès de vous et de ne plus quitter votre maison.

Cette prière faite avec des larmes et une voix angélique, par une jeune personne d'une merveilleuse beauté, attendrit madame de Simian. On eût dit qu'un ange du ciel venait demander asile contre un démon.

— Mademoiselle, — dit la marquise émue, —

je ne vous connais pas, mais en vous voyant et en vous écoutant, il est impossible de ne pas vous aimer au premier abord. Je vous jure d'être votre amie et votre sœur. Ne craignez rien, vous êtes dans votre maison... Maintenant, je vous prie de me raconter votre histoire et de me dire par quelle heureuse indication j'ai gagné la faveur de vous recevoir.

— Madame, votre nom a été prononcé devant moi par le meilleur et le plus généreux des hommes, par le bienfaiteur de ma famille, par le noble comte de Gestain.

La marquise fit un mouvement brusque et réprima un cri sur ses lèvres.

— Cela vous fait de la peine peut-être, madame, dit la jeune fille ; M. le comte de Gestain serait au désespoir s'il apprenait qu'il a commis une indiscrétion... Mon Dieu! que je suis à plaindre!... Vous voilà, madame, toute différente à mon égard... votre figure a pris une sévérité qui m'enlève l'espérance que votre douce voix m'avait donnée... il ne me reste plus que la mort...

La jeune fille se précipita aux pieds de la marquise, et baigna ses genoux de larmes.

Madame de Simian qui, depuis sa récente aventure, ne voyait plus autour d'elle que des

piéges sous toutes les formes, hésita longtemps avant de relever la jeune et désolée suppliante; mais à la vue de cette douleur si naturelle et si vraie, elle rejeta bien loin sa méfiance, quoique bien légitime, et promit tout ce qu'on lui demandait.

— Madame la marquise, — dit alors l'autre femme, celle qui avait accompagné la jeune fille, — ne soyez pas étonnée si nous venons implorer votre aide et votre protection; à qui pourrions-nous nous adresser? Presque tous les asiles nous sont interdits, il faut que la Providence nous ait indiqué une maison, recueillie comme la vôtre et habitée par deux femmes. Le comte de Gestain a été deux fois notre sauveur.

Le sourire qui commençait à poindre sur le visage de la marquise, comme un rayon sur un ciel d'orage, s'effaça une seconde fois.

— Madame, — dit-elle après un instant de silence, — connaissez-vous bien M. le comte de Gestain?

— Si je le connais, madame la marquise! répondit l'étrangère en croisant ses mains d'étonnement à pareille question, — c'est le plus noble cœur qui soit au monde. Il nous a sauvé l'honneur et la vie.

— Et à quel prix? demanda la jeune veuve.

— A quel prix?... mais nous ne l'avons payé qu'avec notre reconnaissance. Nous sommes trop pauvres pour payer un bienfait. M. le comte de Gestain nous a, d'ailleurs, mises à notre aise de ce côté, car nous ne l'avons pas revu depuis sa bonne action...

Aujourd'hui seulement, longtemps après, il est revenu rue Beauregard pour nous rendre une simple visite de convenance, a-t-il dit... Naturellement nous avons parlé de l'homme de la rue Saint-Lazare, de M. Salvien; alors il a bien fallu raconter une histoire nouvelle, inconnue de M. Gestain; c'était notre devoir de ne rien lui laisser ignorer... de tristes choses encore... bien tristes!... vous méritez aussi, vous, madame, de tout savoir... Ma nièce, cette pauvre Hermance, pleure nuit et jour. M. Salvien s'acharne à nous accabler de visites, et les calomnies s'amassent autour de notre maison, à tel point que le propriétaire, abusé comme tout le monde, nous a signifié l'ordre de sortir en octobre prochain... quelle humiliation!... et il faut subir cela!

Oui, madame la marquise, il faut le subir; parce que j'ai eu le malheur d'être l'obligée de M. Salvien, il y a dix ans; parce que je lui dois

une forte somme, et qu'il ne me ménage qu'à la condition que je ne le chasserai pas de chez moi... Avant-hier, j'ai dit à cet homme :

— Eh bien! monsieur, notre propriétaire est encore un de ceux qui croient que ma nièce est votre maîtresse, et il nous donne congé!

— Diable! a-t-il dit en riant, votre propriétaire ne plaisante pas sur le chapitre des mœurs, il vise au prix Monthyon, il veut donner à sa maison un parfum de couvent. La rue Beauregard sera canonisée en masse au jubilé prochain.

— En attendant, m'écrirai-je, il faut que nous sortions.

— Quant à moi, je ne demande pas mieux, — a-t-il ajouté toujours en riant, — je trouve la route un peu longue de la rue Saint-Lazare au boulevard Bonne-Nouvelle, quand je viens à pied pour éviter l'éclat... Voulez-vous un appartement rue de la Tour-des-Dames? je vais vous le retenir de ce pas. Nous serions voisins... Cela ne vous convient pas?... Eh bien! j'ai ma petite maison du bois de Boulogne... vous la connaissez... une maison isolée comme un ermitage.

A cette proposition, madame la marquise, j'ai fait un mouvement d'horreur.

Un frisson subit et mystérieux agita madame

de Simian, et d'une voix presque éteinte elle dit :

— Qu'y a-t-il donc, madame, de si affreux dans cette maison de M. Salvien? votre visage est devenu pâle...

— Et le vôtre aussi, madame la marquise, dit l'étrangère; mon émotion a passé dans votre âme... Un jour... il y a dix ans de cela... j'allais demander un service à M. Salvien... c'était pour moi un honnête homme alors... Son domestique, qui me portait beaucoup d'intérêt, m'indiqua cette petite maison, isolée sur la lisière du bois de Boulogne; c'était là que je devais trouver M. Salvien.

Pour la première fois, il me reçut avec une grande froideur, refusa de me rendre le service que je venais lui demander et chassa le domestique... tout cela me parut fort suspect... et ce fut ce même domestique qui m'apprit ensuite que cette maison était une retraite de débauche!...

Voilà pourquoi, madame, j'ai répondu par un mouvement d'horreur involontaire à la proposition de M. Salvien.

Madame de Simian laissa retomber sa tête sur son sein et parut absorbée par une rêverie profonde.

Les deux femmes la regardaient avec une attention singulière, et n'osaient interrompre le silence mystérieux qui régnait dans le salon.

— Répondez-moi sincèrement, madame, — dit la marquise, après une longue méditation, — M. Salvien vous a-t-il quelquefois parlé du comte de Gestain?

— Jamais, madame la marquise.

— Jamais!... c'est bien étonnant, poursuivit la jeune veuve... bien étonnant!... M. le comte de Gestain a écrasé sous son pied M. Salvien; il a couvert de honte M. Salvien, chez vous, madame, je connais parfaitement cette histoire, et M. Salvien ne s'est jamais permis le moindre trait de vengeance, dans ses propos contre M. Daniel de Gestain?

— Oh! madame la marquise, nous pouvons vous affimer, ma nièce et moi, que le nom de Gestain n'est jamais sorti de la bouche de M. Salvien.

— A force d'être prudent on est maladroit, dit la marquise, et cette réserve excessive de M. Salvien me paraît suspecte... Excusez-moi, madame... ce que je dis là est fort obscur pour vous... et n'est pas encore très-clair pour moi... mais j'entre dans un monde nouveau... et il me

semble qu'un rayon providentiel m'illumine... oh! ma tête brûle...

La jeune fille se leva vivement, effrayée de l'incompréhensible agitation de la marquise, et prenant ses mains dans les siennes, elle lui dit :

— Nous allons nous retirer, madame; excusez-nous bien, si nous vous avons fait du mal sans le vouloir.

— Non, non, restez, mademoiselle, — dit la marquise en essuyant avec son mouchoir la sueur de son front; — restez, madame... vous m'êtes plus nécessaires que jamais...

Et elle retomba dans une longue agitation.

Puis secouant la tête avec une vivacité charmante et regardant le ciel, elle dit :

— Nous avons bien encore une heure de jour, n'est-ce pas?... Je vais faire mettre les chevaux, et nous irons respirer un instant l'air de la campagne, avant dîner... en promenade, nous causerons encore de votre avenir, mademoiselle Hermance... Attendez-moi un instant ici, je vous présenterai à ma tante, madame de Villers.

Un quart d'heure après, madame de Simian reparut avec madame de Villers; les quatre femmes montèrent en voiture, et le cocher, qui probablement avait reçu le mot d'ordre, dirigea

ses chevaux vers le bois de Boulogne, par le parc d'Auteuil.

En route, la marquise parut fort gaie, et ne s'entretint que de choses étrangères au dernier entretien; puis, au moment venu, elle dit d'un ton indifférent :

— Madame, sommes-nous bien éloignées de la petite maison suspecte dont vous me parliez tout à l'heure?... la petite maison de ce M. Salvien...

La femme de la rue Beauregard se leva dans la calèche, et, après avoir examiné les localités, elle dit :

— C'est tout près d'ici... Nous pouvons la voir de très-près en suivant cette allée du bois... Êtes-vous bien aise de voir cette maison, madame la marquise?

— Pourquoi pas? répondit madame de Simian; c'est un but de promenade comme un autre...

Et elle ordonna au cocher de suivre l'indication de promenade qu'on allait lui donner.

XXVIII

Le double mariage.

La marquise sentait battre son cœur avec violence, à mesure qu'elle se rapprochait de cette maison; et, lorsque le doigt de sa conductrice la lui désigna, elle faillit perdre ses forces en reconnaissant les trois arbres grêles dont les cimes semblaient se pencher comme des têtes sur la haute muraille d'une cour intérieure.

— C'est bien là! dit-elle à madame de Villers, qui fit un signe de tête avec un frisson de souvenir.

En même temps, la porte du bois s'ouvrit; la marquise se voila de son ombrelle, et elle reconnut sur le perron la vieille geôlière, sa libératrice

— Droit au Ranelagh, dit-elle au cocher; prenez l'allée de Passy et rentrez par Chaillot.

Tout ce que le cœur renferme de joie rayonna sur le visage de la marquise.

Daniel de Gestain et Albert de Saint-Marc étaient innocents. Une abominable machination avait été ourdie avec cette audace que donne l'enivrement de la richesse et de la passion.

Le coup partait de l'officine de l'hôtel Salvien.

Les sbires de ce financier avaient découvert ou cru découvrir le but des nombreuses visites que le comte de Gestain rendait à la marquise de Simian.

L'assiduité du jeune homme attestait un violent amour, et certaines informations avaient permis à Salvien de croire que cet amour était malheureux. Quelle admirable occasion à saisir pour se venger de la honteuse scène de la rue Beauregard! Pour perdre à la fois Daniel de Gestain dans l'esprit de la marquise de Simian, la marquise dans l'esprit du jeune comte, la vieille geôlière de la petite maison du bois avait joué une comédie et récité une leçon. Aucune ombre de reconnaissance ne lui était due, à cette adroite complice de Salvien.

Que fallait-il faire maintenant? Déposer une plainte et amuser le public d'une affaire scandaleuse dont il ne croirait que le faux?

Tout dévoiler à Daniel de Gestain, et susciter une vengeance particulière contre le coupable?

Aucun de ces partis n'était admissible; le crime avait été d'ailleurs si ingénieusement combiné, qu'une belle et jeune femme ne pouvait le dévoiler en public ou en secret sans attirer sur elle d'odieuses et de révoltantes suppositions.

Ce qui restait à faire, madame de Simian le fit en rentrant; elle révoqua les ordres sévères donnés à sa porte, et voulut que tout le monde fût introduit le lendemain.

— Même M. Mozeman? demanda le portier.

— Je ne fais point d'exception, dit la marquise.

Et se retournant vers les deux femmes de la rue Beauregard, elle dit :

— Demain, mademoiselle, vous sortirez de votre pauvre maison pour n'y plus rentrer. Je vais vous faire préparer un appartement chez moi. Ma voiture va vous conduire ce soir au boulevard Bonne-Nouvelle, et vous serez ma compagne demain et toujours.

Il n'y a pas de plus beau lendemain que celui qui a été précédé d'une veille triste. Lorsque les combinaisons heureuses arrivent, elles marchent aussi rapidement que les combinaisons fatales.

Le bonheur a aussi sa verve.

Cette fois, Daniel et Albert sonnèrent à la grille du cottage avec la résolution bien arrêtée de forcer la barrière et d'attendre dans le jardin un dénouement quelconque à leur intolérable position.

La grille leur fut ouverte, comme si on les eût attendus.

Les visages des domestiques étaient affables; les meubles du salon semblaient sourire aux visiteurs.

Madame de Simian ne se fit point attendre.

Elle rayonnait dans toute la fraîcheur de sa toilette et de son teint, et, sans préambule oiseux, elle dit :

— Vous avez dû me trouver bizarre, messieurs; oui, j'ai des manies étranges; je veux éprouver le cœur de mes amis aux instants décisifs. Maintenant, je vous connais tous deux, et je suis contente... Dites-moi votre secret, comte de Gestain; vous avez un acte de désespoir à commettre, et votre lettre m'a alarmée... Méditez-vous un suicide?

— A peu près, madame.

— Je ne devine pas, comte Daniel.

— Je veux me marier; suis-je plus clair, maintenant?

— Ah! très-bien! comte Daniel... Vous avez trouvé, sans doute, une héritière et un nom.

— J'ai trouvé une femme.

— Sans fortune?

— Moins que cela.

— Sans nom?

— Mieux que cela.

— C'est donc une femme accomplie, comte Daniel?

— Accomplie; même à côté de vous, madame.

— Voilà un acte de désespoir qui n'est pas dangereux.

— C'est toujours un mariage, madame, mais avec des circonstances atténuantes.

— Avez-vous beaucoup d'amour, comte Daniel?

— J'en suis encore à l'admiration.

— Inutile de vous demander si la femme vous aime?

— Elle ne sait pas que je dois l'épouser...

— Elle le saura aujourd'hui?

— Peut-être, madame.

— Je vous l'affirme, comte Daniel.

— Ah!

— Cela vous étonne, monsieur; vous allez voir... Et vous, vicomte de Saint-Marc, aban-

donnez-vous votre ami sur le bord du précipice?

— Madame, je suis déjà au fond du gouffre, — dit Albert d'une voix sombre, et j'attends, comme dit Shakspeare, *une petite main*, *little hand,* pour m'en tirer.

— Donnez-moi votre main, Saint-Marc, — dit la marquise avec une voix qui semblait un écho des voix du ciel.

Albert tomba aux pieds de madame de Simian, qui le fit relever tout de suite, à un bruit de pas dans l'allée du jardin.

La porte s'ouvrit, et un domestique introduisit les deux femmes de la rue Beauregard.

XXIX

Dénouement.

Madame de Simian courut à Hermance, et l'embrassant avec tendresse, elle dit :

— Voilà une noble mésalliance que vous allez contracter, monsieur de Gestain... Nous allons causer de cela en famille... Vous voyez que j'abhorre les lenteurs ; la vie est trop courte pour mettre en retard les belles heures... Laissez-nous, messieurs, parler de nos affaires entre femmes, cela ne marchera que mieux... Je ne vous demande que trois tours d'allée dans mon jardin, comte Daniel et vicomte de Saint-Marc.

Les deux amis se retirèrent, et quand ils furent rappelés au salon, les deux femmes de la rue Beauregard fondaient en larmes avec des figures radieuses de joie, et madame de Simian, émue jusqu'à l'exaltation, leur dit :

— Voilà, messieurs, la récompense des bonnes œuvres dans ce monde. Vous vous êtes levés à ma voix pour être utiles à vos semblables, et vous êtes arrivés au bonheur, ou du moins à ce qui lui ressemble. J'espère, messieurs, que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin, et que le mariage ne vous rendra point à l'oisivité de votre célibat. Il y a encore beaucoup de jeunes filles à sauver du déshonneur, et beaucoup de prisonniers à rendre à leurs mères. On a trop accrédité le bruit que les bonnes actions portent malheur; cela n'est vrai qu'en apparence. Il y a eu certainement de mauvais jours, et même des périls sur votre route; mais l'extase pure du triomphe vous attendait à la fin.

Cette scène était la préparation du double mariage qui fut célébré, huit jours après, dans l'église de Passy. M. Mozeman arriva au dernier moment, et s'estima très-heureux de signer au contrat.

FIN.

TABLE

	Pages
Des Circés anciennes et modernes.	1
I. L'Ermitage.	15
II. Le Kiosque.	21
III. La Lettre.	27
IV. Les Poursuivants.	43
V. Une Leçon de blason.	59
VI. Entretien de salon.	65
VII. Noblesse oblige.	81
VIII. Noble résolution.	93
IX. Le Bagne.	99
X. L'Hôpital.	107
XI. La Cale couverte.	119
XII. Le Retour à Paris.	125
XIII. Un Mystère.	135
XIV. Clichy.	139
XV. Hermance.	149
XVI. M. Mozeman.	161
XVII. Entretien philosophique.	169
XVIII. La Récompense.	179
XIX. L'Opéra.	183
XX. Une Voiture de place.	188
XXI. La Prisonnière.	195

Pages

XXII. Une Nuit horrible.. 203
XXIII. La Geôlière. 209
XXIV. Délivrance. 215
XXV. La Porte fermée.. 223
XXVI. Désespoir. 227
XXVII. Révélation. 230
XXVIII. Le Double mariage. 241
XXIX. Dénouement. 247

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

126 d. 35

(23)

Provisoirement : 2 fr.

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR 25 C. PAR LA POSTE

J. MÉRY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LA CIRCÉ DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

AMÉDÉE ACHARD	vol.
BRUNES ET BLONDES	1
LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ	1
LA CHASSE ROYALE	2
LES DERNIÈRES MARQUISES	1
ENTRE LE BAL ET LE BERCEAU	1
LA FAMILLE AUBERNIN	1
LES FEMMES HONNÊTES	1
LES FILLES DE JEPHTÉ	1
MADAME ROSE	1
MARCELLE	1
LES MISÈRES D'UN MILLIONNAIRE	1
NELLY	2
L'OMBRE DE LUDOVIC	1
PARISIENNES ET PROVINCIALES	1
LES PETITS-FILS DE LOVELACE	1
LES RÊVEURS DE PARIS	1
LA ROBE DE NESSUS	1
LE ROMAN DU MARI	1
LA SABOTIÈRE	1
LA TRAITE DES BLONDES	1
A. ASSOLANT	
GABRIELLE DE CHÊNEVERT	1
X. AUBRYET	
LA FEMME DE 25 ANS	1
ÉMILE DE GIRARDIN	
ÉMILE	1
Mme ÉMILE DE GIRARDIN	
LA CANNE DE M. DE BALZAC	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE	1
LA CROIX DE BERNY (*en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau*)	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1
LE LORGNON	1
MARGUERITE	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1
NOUVELLES	1
POÉSIES COMPLÈTES	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. Lettres parisiennes. *Edition complète*	4
LÉON GOZLAN	
LE BARIL DE POUDRE D'OR	1
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS	1
LE NOTAIRE DE CHANTILLY	1
MÉRY	
UN AMOUR DANS L'AVENIR	1
ANDRÉ CHÉNIER	1
L'ASSASSINAT — UNE NUIT DU MIDI	1

MÉRY (*suite*)	vol.
LE BONNET VERT	1
UN CARNAVAL DE PARIS	1
LA CHASSE AU CHASTRE	1
LE CHATEAU DE LA FAVORITE	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS	1
LE CHATEAU VERT	1
LA CIRCÉ DE PARIS	1
LA COMTESSE HORTENSIA	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE	1
LA COUR D'AMOUR	1
UN CRIME INCONNU	1
LES DAMNÉS DE L'INDE	1
DEBORA	1
LE DERNIER FANTOME	1
LES DEUX AMAZONES	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE	1
UN HOMME HEUREUX	1
LA JUIVE AU VATICAN	1
UN MARIAGE DE PARIS	1
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS	1
MARTHE LA BLANCHISSEUSE — LA VÉNUS D'ARLES	1
M. AUGUSTE	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU	1
LES NUITS ANGLAISES	1
LES NUITS ESPAGNOLES	1
LES NUITS ITALIENNES	1
LES NUITS PARISIENNES	1
LE PARADIS TERRESTRE	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS	1
TRAFALGAR	1
LE TRANSPORTÉ	1
URSULE	1
LA VIE FANTASTIQUE	1
CHARLES MONSELET	
LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES	1
LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES	1
LES MYST. DU BOULEV. DES INVALIDES	1
PAUL PERRET	
LA BAGUE D'ARGENT	1
LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE	1
HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME	1
LE PRIEURÉ	1
VIOLANTE	1
AUR. SCHOLL	
SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS	1
A. SECOND	
A QUOI TIENT L'AMOUR	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*